This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

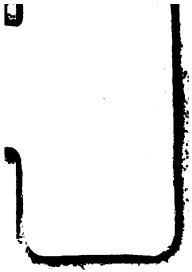
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1797
Corneille
NKO
~~994 a 3~~

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

FRONTISPICE.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

76

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

ÉPITRE DÉDICATOIRE
DE VOLTAIRE,
A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous dédier cette édition des ouvrages d'un grand génie, à qui la France et notre compagnie doivent une partie de leur gloire. Les commentaires qui accompagnent cette édition seraient plus utiles si j'avais pu recevoir vos instructions de vive voix. Vous avez bien voulu m'éclairer quelquefois par lettres sur les difficultés de la langue ; vous m'auriez guidé non moins utilement sur le goût. Cinquante ans d'expérience m'ont instruit, mais ont pu m'égarer ; quelques-unes de vos séances m'en auraient

plus enseigné qu'un demi-siècle de mes réflexions.

Vous savez, Messieurs, comment cette édition fut entreprise : ce que j'ai cru devoir au sang de Corneille était mon premier motif ; le second est le desir d'être utile aux jeunes gens qui s'exercent dans la carrière des belles-lettres, et aux étrangers qui apprennent notre langue. Ces deux motifs me donnent quelques droits à votre indulgence. Je vous supplie, Messieurs, de me continuer vos bontés, et d'agréer mon profond respect.

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DU COMMENTATEUR

Sur l'édition de 1774, *en* 8 *volumes in-*4°.

Dans la première édition de ce Commentaire, je crois avoir remarqué toutes les beautés de Corneille, et même avec enthousiasme ; car quiconque ne sent pas vivement n'est pas digne de parler de ces morceaux, d'autant plus admirables que nous n'en avions aucun modèle ni dans notre nation, ni dans l'antiquité.

Dans le dessein d'être utile aux jeunes gens, dont le goût peut n'être pas encore formé, je remarquai aussi quelques défauts ; et j'eus soin de dire plus d'une fois que le tems où vivait Corneille était l'excuse de ces fautes.

Des gens qui dans le fond du cœur étaient choqués autant que moi de ces défauts, et qui en parlent tous les jours avec le mépris et la dérision qui ne leur conviennent pas, osèrent me reprocher d'avoir imprimé pour le progrès de l'art, et d'avoir discuté avec quelque attention la centième partie des critiques qu'ils débitent eux-mêmes si souvent dans les cafés, et dans les réduits qu'ils fréquentent.

Pour répondre à leurs reproches, j'examinerai plus sévèrement toutes les pièces de Corneille,

tant celles qui auront un succès éternel, que celles qui n'ont eu qu'un succès passager : j'oublierai son nom ; et je n'aurai devant les yeux que la vérité. J'ai eu cette hardiesse nécessaire sur des objets plus importans ; je l'aurai sur cette partie de la littérature.

Ceux qui crurent que je voulais exalter Corneille par des louanges se trompèrent ; ceux qui imaginèrent que je voulais le déprimer par des critiques se trompèrent bien davantage : je ne voulus qu'être juste. J'avais assez long-tems réfléchi sur l'art ; je l'avais assez exercé, pour être en droit de dire mon avis. Je dus le dire, puisque j'étais obligé de faire un commentaire.

Ce fut en partie ce commentaire même qui servit à l'établissement heureux de la descendante de ce grand homme ; mais il fallait aussi servir le public. Ce n'est pas la personne de Pierre Corneille, mort il y a si long-tems, que je respectai ; c'était Cinna, c'était le vieil Horace, c'étaient Sévère et Pauline, c'était le dernier acte de Rodogune. Ce n'est pas lui que je voulus déprimer, quand je développai les raisons de ses inégalités. Quand on préfère une maison, un jardin, un tableau, une statue, une musique, le connaisseur ne songe ni à l'architecte, ni au jardinier, ni au peintre, ni au statuaire, ni a musicien ; il n'a que l'art en vue et non l'artiste. Au contraire, les contemporains, toujours jaloux

ne songent qu'à l'artiste et oublient l'art. Aucun de ceux qui écrivirent contre Corneille n'avait la moindre connaissance du théâtre : l'abbé d'Aubignac même, qui avait tant lu Arioste, et qui disait tant d'injures à Corneille, n'avait pas la première idée de cette pratique du théâtre qu'il croyait enseigner.

Un orgueil très-méprisable, un lâche intérêt plus méprisable encore, sont les sources de toutes ces critiques dont nous sommes inondés. Un homme de génie entreprendra une pièce de théâtre ou un autre poëme pour acquérir quelque gloire ; un Fréron, le dénigrera pour gagner un écu. Un homme qui fait un honneur infini à la littérature, enrichit la France du beau poëme des Saisons, sujet dont jusqu'ici notre langue n'avait pu exprimer les détails ; cet ouvrage joint au mérite extrême de la difficulté vaincue les richesses de la poésie et les beautés du sentiment: qu'arrive-t-il ? un jeune pédant de collége, ignorant et étourdi, pressé par l'orgueil et par la faim, écrit un gros libelle contre l'auteur et l'ouvrage : il prétend qu'il ne faut jamais faire de poëmes sur les saisons ; il critique tous les vers sans alléguer jamais la moindre raison de sa censure ; et, après avoir décidé en maître, ce pauvre écolier va lire aux comédiens sa Médée.

Un homme de cette espèce, nommé Sabatier, natif de Castre, fait un dictionnaire littéraire, et

donne des louanges à quelques personnes pour avoir du pain : il rencontre un autre gueux qui lui dit : mon ami, tu fais des éloges, tu mourras de faim ; fais un dictionnaire de satires, si tu veux avoir de quoi vivre. Le malheureux travaille en conséquence, et n'en est pas plus à son aise.

Telle était la canaille de la littérature du tems de Corneille ; telle elle est aujourd'hui ; telle on la verra dans tous les tems : il y aura toujours dans une armée des officiers et des goujats, et dans une grande ville des magistrats et des filoux.

RÉPONSE
A UN DÉTRACTEUR
DE CORNEILLE.

Comme on achevait cette édition, 1) il est tombé entre les mains de l'éditeur je ne sais quel livre intitulé, *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires, sur le théâtre*, sans nom d'auteur; à Avignon, chez *Marc Chave*, imprimeur et libraire.

L'auteur paraît être un de ces fanatiques qui commencent depuis quelque tems à lever la tête, et qui se déclarent les ennemis des rois, des loix, des usages et des beaux arts. Cet homme pousse la démence jusqu'à traiter Corneille d'impie. Il dit que le parallèle continuel que Corneille fait des hommes avec les dieux, fait tout le sublime de ses pièces. Il anathématise ces beaux vers que Cornélie, dans la mort de Pompée, adresse aux cendres de son mari :

> Oui, je jure des Dieux la puissance suprême,
> Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,
> Car vous êtes plus cher à ce cœur affligé, etc.

et voici comme cet homme s'exprime :

« Mettre des cendres au-dessus de la puissance des » dieux qu'on adore, est-il rien de plus faux et de plus » insensé ? Cette pensée tournée et retournée, est ré- » pétée en mille endroits dans les tragédies de Cor- » neille. Ce fou qui aux petites maisons se disait le » père éternel, et cet autre qui se croyait Jupiter, ne » parlaient pas plus follement, etc. .

1) L'édition de 1762 en 12 volumes in-8°.

Il faut voir quel est ici le fou, si c'est le grand Corneille ou son détracteur. Ce pauvre homme n'a pas compris que *pour dire encor plus* ne signifie pas, et ne peut signifier que la cendre de Pompée est au-dessus de la divinité; mais que la cendre de son époux est plus chère à Cornélie que les dieux qui n'ont pas secouru Pompée. Ce sentiment, qui échappe à une douleur excessive, n'a jamais déplu à personne. Le détracteur prétend-il qu'on doive sur le théâtre adorer dévotement Jupiter et Vénus? Que prétend-il? que veut-il? et qui de Corneille ou de lui mérite les petites maisons? Laissons ces misérables compiler des déclamations ignorées: le mépris qu'on a pour eux est égal au respect qu'on a pour le grand Corneille.

RÉPONSE

DE L'AUTEUR DES COMMENTAIRES

A UN ACADÉMICIEN.

Vous me reprochez, Monsieur, de n'avoir pas assez étendu ma critique dans mes commentaires sur plusieurs vers de *Corneille ;* vous voudriez que j'eusse examiné plus sévèrement les fautes contre la langue et contre le goût ; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée :* *

Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.

J'avoue que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut se dire, et qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des soupçons n'est pas tolérable : mais il y a tant de fautes de cette espèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laissé quelquefois au lecteur le soin d'observer par lui-même les beautés et les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entière ;

ne me paraît point un vers assez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répétitions dans le rôle de *Cornélie ;* il me semble que je l'indique assez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit, au cinquième acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ses mains :

N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

* Acte III. Scène IV.

Il est vrai qu'en général on ne doit point dire de soi qu'on a un grand cœur ; il est vrai qu'aujourd'hui on n'applique point de charmes à des maux ; il est encore vrai que, quand on parle assez long-tems, on ne doit point dire que les faibles déplaisirs s'amusent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impose ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne se vante d'en avoir un.

Appliquer des charmes à des maux, m'a paru bien, parce que dans ces tems-là ce qu'on appelait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, et que même *Sextus Pompée*, fils de *Cornélie*, fut très connu pour avoir employé les prétendus secrets des sortiléges. *Les faibles déplaisirs s'amusent à parler*, semble signifier ici, *s'amusent à se plaindre ;* et *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

> Mettant leur haine bas me sauvent aujourd'hui
> Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils sont mauvais ; mais ayant déjà remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes sur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous savez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de sévérité ; mais je vous assure que je n'ai songé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont est l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au-dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne

pense point ainsi parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers : je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses dernières tragédies sont très-mauvaises, et qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite ni sa gloire. Je crois de plus qu'il y a des sujets qui ont par eux-mêmes des défauts absolument insurmontables : par exemple, il me semble qu'il était impossible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* sans des longueurs et des additions inutiles. Je dis la même chose de *Pompée* ; et il me paraît évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquième acte de *Rodogune* sans gâter le caractère de la princesse qui donne le nom à la pièce.

Joignez à tous ces obstacles, qui naissent presque toujours du sujet même, la prodigieuse difficulté d'être précis et éloquent en vers dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le style noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers, qui marchent toujours deux à deux, qui souffrent très-peu d'inversions, et qui ne permettent aucun enjambement.

Considérez encore la gêne des bienséances, celle de lier les scènes de façon que le théâtre ne reste jamais vide, celle de ne faire ni entrer ni sortir aucun acteur sans raison ; voyez combien nous sommes asservis à des loix que les autres nations n'ont pas connues : vous verrez alors quel est le mérite de *Corneille* d'avoir

eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a, je crois, égalées. Mais aussi vous voyez qu'il n'est guère possible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art et les limites de l'esprit se montrent par-tout. Si quelque pièce entière approche de cette perfection, à laquelle il est à peine permis à l'homme de prétendre, c'est peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'est celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours pensé que ce sont-là les deux chefs-d'œuvres de la France, comme j'ai pensé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, sans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui sont restés en possession du théâtre. Ce mérite est si rare, et cet art est si difficile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que presque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles ! Vous n'êtes content, Monsieur, d'aucune des pièces de théâtre qu'on a faites depuis quatre-vingts ans ; voilà presque un siècle entier de perdu. Je suis malheureusement de votre avis : je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars çà et là, dans nos pièces modernes ; mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oserai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*OEdipe*, qui est mieux reçue au théâtre que celle de *Corneille ;* mais je crois avec la même ingénuité, que cette pièce ne vaut pas grand'chose, parce qu'il y a de la déclamation, et que le froid ressouvenir des anciennes amours de *Philoctète* et de *Jocaste* me paraît insupportable.

Toutes les autres pièces du même auteur me semblent très-médiocres ; et la preuve en est que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* et de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude assidue de l'art dramatique; cela seul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre se connaissait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'est sur ce fondement que je me suis cru autorisé à dire ce que je pensais sur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, et de mettre sous les yeux des objets de comparaison. Tantôt je fais voir comment un Espagnol et un Anglais ont traité à peu près les mêmes sujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très-supérieur.

Je n'ai pu dire que mon sentiment. Ce n'est point ici un vain discours d'appareil, dans lequel on n'ose expliquer ses idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais en exposant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet exposé que des doutes que chaque lecteur pourra résoudre.

J'ai toujours souhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puisque *Cinna* a des remords, il les eut immédiatement après la scène où *Auguste* lui dit:

> Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
> Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai pensé ainsi qu'en interrogeant mon propre cœur; il m'a semblé que si j'avais conspiré contre un prince, et si ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le tems même de la conspiration, ce serait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs pensent autrement, je ne puis

que les laisser dans leur opinion ; mais je sens qu'il ne m'est pas possible de leur sacrifier la mienne.

J'observerai encore avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages sur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque*; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers ; un homme plein de sentiment sera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en est de même dans tous les arts : ce qui se rapproche le plus de nos mœurs est toujours ce qui nous plaît davantage.

Ainsi, Monsieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* et d'*Iphigénie* me paraissent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaisir à celles qui seront plus de votre goût. Je prétends seulement que dans ces deux pièces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre ; que la magnificence de la poésie y répand ses charmes avec moins d'enflure et avec plus d'élégance, que dans les pièces d'aucun autre auteur ; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beautés : mais comme il y a des beautés de différentes espèces, celles qui seront le plus conformes à votre manière de penser seront toujours celles qui devront faire le plus d'effet sur vous.

Je m'en suis entièrement rapporté à vous sur tout ce qui regarde la grammaire : c'est un article sur lequel il ne peut y avoir deux avis ; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre chose que de conserver le mien, et de respecter celui des autres.

Je suis, etc.

VIE

DE PIERRE CORNEILLE,

PAR

BERNARD DE FONTENELLE

SON NEVEU.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût et sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent; et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle. Le nouveau-venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas; et sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite*, qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original; on conçut que la comédie alloit se perfectionner, et sur la confiance 1)

1) Comme on a promis des notes grammaticales, il est juste d'observer que la *confiance du nouvel auteur*

qu'on eut du nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui qu'ils les voudroient retrancher de son recueil et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles ; mais outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire 1) de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté

est une faute de langue. On a de la confiance en quelqu'un, dans le mérite et les talens de quelqu'un ; mais non pas *du* mérite et *des* talens. On a de la défiance *de*, et de la confiance *en*. Cette remarque est pour les étrangers ; ils pourraient être induits en erreur par cette inadvertance de M. de Fontenelle, qui écrivait d'ailleurs avec autant de pureté que de grace et de finesse.

1) Ce qu'on ne peut lire ne peut guère servir à la gloire de l'auteur. La gloire est le concert des louanges constantes du public. Deux ou trois littérateurs qui diront d'un ouvrage mauvais en soi, *cet ouvrage était bon pour son tems*, ne procureront à l'auteur aucune gloire. Corneille n'est point un grand homme pour avoir fait de mauvaises comédies, bien moins mauvaises que celles de son tems, mais pour avoir fait des tragédies infiniment supérieures à celles de son tems, et dans lesquelles il y a des morceaux supérieurs à tous ceux du théâtre d'Athènes.

de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime ; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre Chaque siècle a un certain degré de lumière qui lui est propre. Les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré ; les bons esprits y atteignent ; les excellens le passent, si on peut le passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusques là. Mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne, il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même : mais pour

juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles : mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les scènes plus agréables ; sur-tout, et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusques là on n'avoit guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement qu'on porta de *Mélite* fut que cette pièce étoit trop simple, et avoit trop peu d'événemens. Corneille, piqué de cette critique, fit *Clitandre*, et y sema les incidens et les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public, que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La *Galerie du Palais*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place Royale*, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le tems où le théâtre devint florissant par la faveur du cardinal 1) de Ri

1) Malgré le cardinal de Richelieu, qui, voulant être

chelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poëtes, des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. 1) Il y a une infinité de génies de différentes espèces, qui n'attendent pour se déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs graces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On reçommença alors à étudier le théâtre des anciens, et à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa : mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas ; témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre* imprimé en 1632. 2) *Que si j'ai*

poëte, voulut humilier Corneille et élever les mauvais auteurs.

1) C'est de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre, Le Poussin, fut persécuté ; et les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres qui avaient déjà donné leurs chefs-d'œuvres avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses bons ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses ; et Corneille lui-même fut très-peu encouragé. Homère vécut errant et pauvre. Le Tasse fut le plus malheureux des hommes de son tems. Camoëns et Milton furent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé ; et je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté.

2) Les tragédies italiennes du seizième siècle étaient dans la règle des trois unités, règle admirable d'Aristote. La

renfermé cette pièce, dit-il, *dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Mélite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que, si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître.*

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut du tems pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique, inconnues d'abord, ou méprisées, quelque tems après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au tems de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi; mais il y résista aussitôt après; et depuis *Clitandre*, sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Sophonisbe de Mairet fut la première pièce de théâtre en France dans laquelle cette loi fut suivie. Elle est de 1633.

En Angleterre, en Espagne, on ne s'est assujetti que depuis peu à cette règle, et encore très-rarement.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'élève déjà au-dessus de son siècle, prit tout à coup l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. 1) A la vérité il fut secouru par *Sénèque ;* mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même.

Ensuite il retomba dans la comédie; et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. *L'Illusion comique*, dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse point par ses agrémens sa bizarrerie et son irrégularité. Il y domine un personnage de *Capitan* qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol, et qui une fois en sa vie avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode. Mais qui représentoient-ils ? A qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur.

Après *l'Illusion comique*, Corneille se releva plus grand et plus fort que jamais, et fit *le Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand

1) Les louanges trop exagérées font tort à celui qui les donne, sans relever celui qui les reçoit.

succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui de toutes les comédies du monde ne connoissoient que *le Cid*. L'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avoit dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavonne et la turque. Elle étoit en allemand, en anglois, en flamand, et, par une exactitude flamande, on l'avoit rendue vers pour vers. 1) Elle étoit en italien; et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson, dans son histoire de l'Académie, dit qu'en plusieurs provinces de France il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs, 2) qui ne le goûtoient pas, et à la cour, où c'eût été très-mal parler que

1) On en use encore ainsi en Italie, et même en Angleterre. Il y a de nos ouvrages de poésie traduits en ces deux langues, vers pour vers; et ce qui est étonnant, c'est qu'ils sont assez bien traduits.

2) J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à *Cinna*, qui fut mis par toute la cour au-dessus du *Cid*, quoiqu'il ne fût pas si touchant.

de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu. 1)

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point; il y vouloit joindre encore celle de faire des comédies. Quand *le Cid* parut, il en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête. Scudéry publia ses observations sur le Cid, adressées à l'académie françoise, qu'il en faisoit juge, et que le cardinal son fondateur sollicitoit puissamment contre la pièce accusée. Mais afin que l'académie pût juger, ses statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espèce de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil

1) Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille, que quand Scudéry eut donné sa mauvaise pièce de l'*Amour tyrannique*, que le cardinal trouvait divine, Sarrazin, par ordre de ce ministre, fit une mauvaise préface, dans laquelle il louait Hardy, sans oser nommer Corneille.

ministre, et qui étoit son bienfaiteur 1) ? car il récompensoit comme ministre ce même mérite dont il étoit jaloux comme poëte ; et il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiblesses qu'elle ne réparât en même-tems par quelque chose de noble.

L'académie françoise donna ses sentimens sur *le Cid*, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit, et à la passion du cardinal, et à l'estime prodigieuse que le public avoit conçue du *Cid*. Elle satisfit le cardinal, en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce ; et le public, en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans les *Horaces* ; enfin il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polyeucte*, au-dessus desquels il n'y a rien. 2)

1) Pierre Corneille avait le malheur de recevoir une petite pension du cardinal, pour avoir quelque tems travaillé sous lui aux pièces des cinq auteurs.

2) On peut croire que Fontenelle parle ainsi, moins parce qu'il était neveu du grand Corneille que parce qu'il était l'ennemi de Racine, qui avait fait contre lui une épigramme piquante à laquelle il avait répondu par une épigramme plus violente encore. Les connais-

Ces pièces-là étoient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'*Aristote* et d'*Horace*, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les véritables règles du poëme dramatique, et découvrit les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre françois. Il lui a donné le premier une forme raisonnable, il l'a porté à son plus haut

seurs pensent qu'*Athalie* est très-supérieure à *Polyeucte*, par la simplicité du sujet, par la régularité, par la grandeur des idées, par la sublimité de l'expression, par la beauté de la poésie. Il est vrai que ces connaisseurs reprochent au prêtre Joad d'être impitoyable et fanatique; de dire à sa femme, qui parle à Mathan : *Ne craignez-vous pas que ces murailles ne tombent sur vous, et que l'enfer ne vous engloutisse ?* d'aller beaucoup au-delà de son ministère; d'empêcher qu'Athalie n'élève le petit Joas qui est son seul héritier; de faire tomber la reine dans le piége; d'ordonner son supplice comme s'il était son juge; de prendre enfin le brave Abner pour dupe. On reproche à Mathan de se vanter de ses crimes : on reproche à la pièce des longueurs. Presque tous ces défauts sont ceux du sujet; mais le grand mérite de cette tragédie est d'être la première qui ait intéressé sans amour, au lieu que dans *Polyeucte* le plus grand mérite est l'amour de Sévère.

point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce tems-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance, et la grande réputation que l'auteur avoit déjà. Mais, quelques jours après, Voiture vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avoit pas réussi comme il pensoit, que sur-tout le christianisme avoit extrêmement déplu. 1) Corneille, alarmé, voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenoient; mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entr'eux qui n'y jouoit point parce qu'il étoit trop mauvais acteur. Etoit-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

1) C'est qu'on n'avait encore vu que les comédies de *la Passion* et des *Actes des Apôtres*. D'ailleurs il faut peut-être pardonner à l'hôtel Rambouillet d'avoir condamné l'imprudence punissable de Polyeucte et de Néarque, qui exercent dans le temple une violence que Dieu n'a jamais commandée. On pouvait craindre encore qu'un homme qui résigne sa femme à son rival ne passât pour un imbécille plutôt que pour un bon chrétien. Le caractère bas de Félix pouvait déplaire; mais on ne faisait pas réflexion que Sévère et Pauline feraient réussir la pièce.

Pompée suivit *Polyeucte*. Ensuite vint le *Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce tems-là.

Quoique le *Menteur* soit très-agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les pièces, c'étoit l'intrigue et les incidens, erreurs de nom, déguisemens, lettres interceptées, aventures nocturnes; et c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissoient pas d'être fort plaisantes, et pleines d'esprit; témoin *le Menteur* dont nous parlons, *Don Bertrand de Çigaral, le Géolier de soi-même*: mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue; on ne songeoit point aux mœurs et aux caractères; on alloit chercher bien loin le ridicule dans des évènemens imaginés avec beaucoup de peine; et on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. 1)

1) Fontenelle oublie ici que la comédie du *Menteur* est une pièce de caractère. Il y a beaucoup d'incidens, il en faut aussi. Les pièces de Molière n'en ont peut être pas assez. Tous servent à faire paraitre le caractère du *Menteur*.

On avait, long-tems avant Molière, plusieurs pièces

Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme *le Menteur* eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une suite, mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même-tems le double fruit, et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la *Suite du Menteur* succéda *Rodogune*. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre *Rodogune* et *Cinna ;* et ceux à qui il en a parlé, ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il étoit pour *Rodogune*. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela : mais peut-être préféroit-il *Rodogune* parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public,

dans ce goût en Espagne, le *Menteur*, le *Jaloux*, l'*Impie* ou le *Convié de Pierre*, traduit depuis par Molière sous le nom du *Festin de Pierre*.

qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différend entre *Rodogune* et *Cinna ;* il me paroît aisé de choisir entr'elles ; et je connois quelque pièce * de Corneille, que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de Pierre Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'histoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *Don Sanche d'Aragon*, d'*Andromède*, de *Nicomède*, et de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* et *Don Sanche d'Aragon* réussirent fort peu, et pourquoi *Pertharite* tomba absolument. On ne put souffrir dans *Théodore* la seule idée du péril de la prostitution. Et si le public étoit devenu si délicat, à qui Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui le viol réussissoit dans les pièces de *Hardy*. Il manqua à *Don Sanche un suffrage illustre*, qui lui fit manquer tous ceux de la cour. Exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore, sans comparaison, plus insupportable dans *Pertharite* que la prostitution ne l'avoit été dans *Théodore*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand

* *Polyeucte.*

Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde ; et *Bélisaire* demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçoit, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir ; et cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poésie, et des autres talens de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté ; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du tems ; ce sont ceux qui avoient de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est à peu près ce qui arriva à Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie ; mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent ; il commença de

tems en tems à les pousser un peu plus loin. 1) Ainsi dans *Pertharite* une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté. 2)

Après *Pertharite*, Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des jésuites de ses amis, par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès 3) prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir

1) Tout cela est dit mal à propos; *Pertharite* est de 1653. Corneille n'avait que quarante-sept ans.

2) Comme s'il n'y avait que cela de mauvais dans *Pertharite*.

3) Il y a une grande différence entre le débit et le succès. Les jésuites, qui avaient un très-grand crédit, firent lire le livre à leurs dévotes et dans les couvens. Ils le prônaient, on l'achetait, et on s'ennuyait. Aujourd'hui ce livre est inconnu. L'*Imitation* de *Jésus* n'est pas plus faite pour être mise en vers qu'une épître de S. Paul.

quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers, qui était naturelle à Corneille; et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'*Imitation* en vers. Mais enfin, sollicité par *M. Fouquet*, qui négocia en surintendant des finances, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le sur-intendant, pour lui faciliter ce retour, et lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *OEdipe*; Thomas Corneille son frère prit *Camma*, qui étoit le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : *OEdipe* réussit fort bien.

La *Toison d'Or* fut faite ensuite à l'occasion

du mariage du roi, et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la pièce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là: et sur-tout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* et *Sophonisbe*. Dans la première de ces deux pièces, la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe; et l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de *Pompée* et de *Sertorius*. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. *Sophonisbe* avoit déjà été traitée par *Mairet* avec beaucoup de succès, et Corneille avoue qu'il se trouvoit bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si *Mairet* avoit joui de cet aveu, il en auroit été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de P. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'*Agésilas* et de *Lysander* qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

Après *Agésilas* vint *Othon*, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes,

Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

En ce tems-là des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre. Elles étoient pleines de tendresse et de sentimens aimables. Si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquans. Une élévation qui n'étoit pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très-agréable et d'une élégance qui ne se démentoit point, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre françois. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Le goût du siècle se trouva donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvoit plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. 1). Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à

1) Au contraire, il n'a fait aucune pièce sans amour.

l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il régne dans cette pièce une férocité noble, que lui seul pouvoit attraper. La scène où *Attila* délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel, dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse * fort touchée des choses d'esprit, 1) et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux

* *Henriette-Anne d'Angleterre.*

1) La princesse Henriette, belle-sœur de Louis XIV, ne proposa pas seulement ce sujet parce qu'elle était touchée des choses d'esprit, mais parce que ce sujet était à plusieurs égards sa propre aventure.

La victoire ne demeura pas à Racine seulement parce qu'il était le plus jeune, mais parce que sa pièce est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui tomba, et qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son style toujours châtié et toujours charmant, étaient propres à toutes les matières; et Corneille ne pouvait guère traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie.

combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulchérie* et *Suréna*, tous deux sans comparaison meilleurs que *Bérénice*, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de *Pulchérie* est de ceux que lui seul savoit faire ; et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans *Martian*, qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout-à-fait beau. On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siécle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut as

même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du *P. de la Rue*, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de *M. de Santeuil*. Il estimoit extrêmement ces deux poëtes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins; et il en fit sur la campagne de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en françois, mais que les meilleurs poëtes latins en prirent l'idée et les mirent encore en latin. Il avoit traduit sa première scène de *Pompée* en vers du style de *Sénèque* le tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour *Lucain*. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour *Stace*, fort inférieur à *Lucain*, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis

un tems pour en retrouver quelque exemplaire.

Corneille étoit assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette; il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit; et pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fière et indépendante, nulle souplesse, nul manége; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-

peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour, il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, et par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir : mais s'il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, et croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre, 1) et ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la

1) Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théâtre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs et des tableaux de dévotion. Tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théâtre qui est condamnable, mais l'abus

scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

du théâtre. Or les pièces étant approuvées par les magistrats, et ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté parce que les comédies des mimes étaient obscènes du tems des premiers chrétiens, et que les autres spectacles étaient consacrés chez les Romains et chez les Grecs par des cérémonies de leur religion. Elles étaient regardées comme un acte d'idolatrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des pièces très-morales, parce qu'il y en a eu autrefois de scandaleuses. Les fanatiques qui par une jalousie secrette ont prétendu flétrir les chefs-d'œuvres de Corneille n'ont pas songé combien cet outrage révolte des hommes de génie : ils font un tort irréparable à la religion chrétienne, en aliénant d'elle des esprits très-éclairés, qui ne peuvent souffrir qu'on avilisse le plus beau des arts.

Le public éclairé préférera toujours les Sophocles, les Euripides, les Térences, aux Baïus, Jansénius, du Verger de Hauranne, Quesnel, Petit-Pied, et à tous les gens de cette espèce.

Au reste cette persécution fanatique ne s'est vue qu'en France. On a tempéré en Espagne, en Italie, les anciennes rigueurs qui étaient absurdes. On ne les connaît point en Angleterre. Les vainqueurs de Blenheim et les maîtres des mers, les contemporains de Newton, de Loke, d'Adisson et de Pope, ont rendu des honneurs aux beaux arts. Le grand Corneille avait projeté un ouvrage pour répondre aux détracteurs du théâtre.

Fin de la vie de P. Corneille.

DISCOURS
SUR L'ART DRAMATIQUE.

PREMIER DISCOURS.

De l'utilité et des parties du poëme dramatique.

BIEN que selon Aristote le seul but de la poésie dramatique soit de plaire aux spectateurs, et que la plupart de ces poëmes leur aient plu, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'art. « Il ne faut pas » prétendre, dit ce philosophe, que ce genre de » poésie nous donne toute sorte de plaisirs, mais » seulement celui qui lui est propre. » Et pour trouver ce plaisir qui lui est propre, et le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, et leur plaire selon ses règles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il y a un art; mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose; et on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu et de jour, personne n'en doute; 1) mais

1) On en doutait tellement du tems de *Corneille*, que ni les Espagnols ni les Anglais ne connurent cette règle. Les Italiens seuls l'observèrent. La Sophonisbe de Mairet fut la première pièce en France où ces trois

ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, et jusqu'où peut s'étendre cette unité de jour et de lieu. Il faut que le poëte traite son sujet selon le vraisemblable et le nécessaire; Aristote le dit, et tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs et si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'est que ce vraisemblable et ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier, qui accompagne toujours l'autre chez ce philosophe, hormis une seule fois où il parle de la comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très-fausse, 1) *qu'il faut que le sujet d'une tragédie soit vraisemblable;* appliquant ainsi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une tragédie d'un sujet

unités parurent. La Motte, homme de beaucoup d'esprit et de talent, mais homme à paradoxes, a écrit de nos jours contre ces trois unités. Mais cette hérésie en littérature n'a pas fait fortune.

1) Cette maxime au contraire est très-vraie en quelque sens qu'on l'entende. *Boileau* dit avec raison dans son art poétique:

> Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable;
> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
> Une merveille absurde est pour moi sans appas:
> L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

purement vraisemblable ; il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms et les choses étoient de pure invention, aussi bien qu'en la comédie : mais les grands sujets qui remuent fortement les passions et en opposent l'impétuosité aux loix du devoir, ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au-delà du vraisemblable, et ne trouveroient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étoient soutenus, ou par l'autorité de l'histoire, qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune, qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tout persuadés. Il n'est pas vraisemblable que 1) Médée tue ses enfans, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mère ; mais l'histoire le dit, et la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vrai, ni vraisemblable qu'Andromède exposée à un monstre marin ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avoit des ailes aux pieds : 2) mais c'est une fiction que l'antiquité

1) Cela n'est pas commun. Mais cela n'est pas sans vraisemblance dans l'excès d'une fureur dont on n'est pas le maître. Ces crimes révoltent la nature, et cependant ils sont dans la nature. C'est ce qui les rend si convenables à la tragédie, qui ne veut que du vrai, mais un vrai rare et terrible.

2) Il semble que les sujets d'*Andromède*, de *Phaëton*, soient plus faits pour l'opéra que pour la

a reçue ; et comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense quand il la voit sur le théâtre. Il ne seroit pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter seroit rejeté s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur dit que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, *et non de l'art*, qui les imagine. Elle est maîtresse des événemens ; et le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente enveloppe une secrette défense d'entreprendre sur elle, et d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragédie.* Les siècles suivans nous en ont assez fourni pour franchir ces bornes, et ne marcher plus sur les pas des Grecs ; mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs règles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, et les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs

tragédie régulière. L'opéra aime le merveilleux. On est là dans le pays des métamorphoses d'*Ovide*. La tragédie est le pays de l'histoire, ou du moins de tout ce qui ressemble à l'histoire par la vraisemblance des faits et par la vérité des mœurs.

nous oblige à remplir nos poëmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisoient ; c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au-delà de leurs maximes, bien qu'il aille au-delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces règles : mais notre malheur est qu'Aristote, et Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprètes, et que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici ne les ont souvent expliqués qu'en grammairiens, ou en philosophes. Comme ils avoient plus d'étude et de spéculation que d'expérience du théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort sures pour y réussir.

Je hasarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scène, et en dirai mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, et sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poésie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniâtrément sur ceux qui pensent ennoblir l'art en lui donnant pour objet de profiter aussi-bien que de plaire. Cette dispute même seroit très-inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les règles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup

d'utilité. Il est vrai qu'Aristote dans tout son traité de la poétique n'a jamais employé ce mot une seul fois ; qu'il attribue l'origine de la poésie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes ; qu'il préfère la partie du poëme qui regarde le sujet, à celle qui regarde les mœurs, parce que cette première contient ce qui a agréé le plus, comme les *agnitions* et les *péripéties ;* qu'il fait entrer dans la définition de la tragédie l'agrément du discours dont elle est composée, et qu'il estime enfin plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure et la musique, qui délectent puissamment, et qu'étant plus courte et moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait : mais il n'est pas moins vrai qu'Horace nous apprend que nous ne saurions plaire à tout le monde, si nous n'y mêlons l'utile, et que les gens graves et sérieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuieront s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

Ainsi, quoique l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y être nécessaire ; et il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ai déjà dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poëmes. J'estime

donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La première consiste en sentences et instructions morales qu'on y peut semer presque partout : mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guère loin, sur-tout quand on fait parler un homme passionné, ou qu'on lui fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'esprit pour les concevoir et les dire. Dans les délibérations d'état, où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue : mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thèse à l'hypothèse ; et j'aime mieux faire dire à un acteur, *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude*, que, *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il possède*. Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les maximes de la morale et de la politique ; tous mes poëmes demeureroient bien estropiés, si on en retranchoit ce que j'y en ai mêlé : mais, encore un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier ; autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parce qu'il fait languir l'action ; et, quelque heureusement que réussisse

cet étalage de moralités, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher. 1)

J'avouerai toutefois que les discours généraux

1) Il nous semble qu'on ne peut donner de meilleures leçons de goût, et raisonner avec un jugement plus solide. Il est beau de voir l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte* creuser ainsi les principes de l'art dont il fut le père en France. Il est vrai qu'il est tombé souvent dans le défaut qu'il condamne. On pensait que c'était faute de connaître son art, qu'il connaissait pourtant si bien. Il déclare ici qu'il vaut beaucoup mieux mettre les maximes en sentiment que les étaler en préceptes. Et il distingue très-finement les situations dans lesquelles un personnage peut débiter un peu de morale, de celles qui exigent un abandonnement entier à la passion... Ce sont les passions qui font l'âme de la tragédie. Par conséquent un héros ne doit point prêcher et doit peu raisonner. Il faut qu'il sente beaucoup, et qu'il agisse.

Pourquoi donc *Corneille* dans plus de la moitié de ses pièces donne-t-il tant aux lieux communs de politique, et presque rien aux grands mouvemens des passions? La raison en est, à notre avis, que c'était-là le caractère dominant de son esprit. Dans son Othon, par exemple, tous les personnages raisonnent, et pas un n'est animé.

Peut-être aurait-il dû apporter ici un autre exemple que celui de *Mélite*. Cette comédie n'est aujourd'hui connue que par son titre, et parce qu'elle fut le premier ouvrage dramatique de *Corneille*.

ont souvent grace, quand celui qui les prononce et celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième acte de Mélite, la joie qu'elle a d'être aimée de Tircis lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savoit que Tircis la crût infidèle, et qu'il en fût au désespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentimens dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. Rodogune au premier acte ne sauroit justifier la défiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands aprés une offense signalée, parce que, depuis le traité de paix, cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui conserve dans le cœur. L'assurance que prend Mélisse au quatrième acte de la suite du Menteur, sur les premières protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vu qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité et la promptitude que deux amans nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; et les douze vers qui

expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plu, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelqu'autre de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, et sur-tout les mettre en la bouche de gens qui aient l'esprit sans embarras, et qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, 1) qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, et que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse; et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens

1) Ni dans la tragédie, ni dans l'histoire, ni dans un discours public, ni dans aucun genre d'éloquence et de poésie, il ne faut peindre la vertu odieuse et le vice aimable; c'est un devoir assez connu: ce précepte n'appartient pas plus à la tragédie qu'à tout autre genre. Mais de savoir s'il faut que le crime soit toujours récompensé et la vertu toujours punie sur le théâtre, c'est un autre question. La tragédie est un tableau des grands évènemens de ce monde; et malheureusement plus la vertu est infortunée, plus le tableau est vrai. Interressez; c'est le devoir du poëte. Rendez la vertu respectable; c'est le devoir de tout homme

se sont fort souvent contentés de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, et punir les mauvaises. Clytemnestre et son adultère tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfans; et Atrée de ceux de son frère Thyeste, qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissoient pour la catastrophe de leurs tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frère; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfans à ses yeux est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troie; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne: et ces maîtres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son père, encore plus grand que le sien, puisqu'ils lui ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter, et n'en ont point donné à sa mère, qu'ils font jouir paisiblement avec son Egiste du royaume d'un mari qu'elle avoit assassiné.

Notre théâtre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Sénèque n'y a pas été fort heureux: sa Médée y a trouvé plus de faveur;

mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason et la violence du roi de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts, et regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le poëme dramatique par la punition des mauvaises actions et la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le tems d'Aristote; et peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit, « qu'il » n'a eu vogue que par l'imbécillité du jugement » des spectateurs, et que ceux qui le pratiquent » s'accommodent au goût du peuple, et écrivent » selon les souhaits de leur auditoire. » En effet, il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théâtre, sans lui souhaiter de la prospérité, et nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que, quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin, et remportons une espèce d'indignation contre l'auteur et les acteurs : 1) mais quand l'événement remplit

1) On ne sort point indigné contre *Racine* et contre les comédiens de la mort de Britannicus et de cel

nos souhaits, et que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joie, et remportons une entière satisfaction, et de l'ouvrage, et de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses et des périls, nous excite à l'embrasser; et le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du théâtre, comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié et de la crainte. 1) Mais comme cette utilité est par-

d'*Hyppolite*: on sort enchanté du rôle de Phèdre, et de celui Burrhus. On sort la tête remplie des vers admirables qu'on a entendus:

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

c'est là le grand point. C'est le seul moyen de s'assurer un succès éternel. C'est le mérite d'Auguste et de Cinna, c'est celui de Sevère dans Polyeucte.

1) Pour la purgation des passions, je ne sais pas ce que c'est que cette médecine. Je n'entends pas comment la crainte et la pitié purgent selon Aristote. Mais j'entends fort bien comment la crainte et la pitié agitent notre ame pendant deux heures selon la nature, et comment il en résulte un plaisir très-noble et très-délicat qui n'est bien senti que par les esprits cultivés.

Sans cette crainte et cette pitié tout languit au théâtre. Si on ne remue pas l'ame on l'affadit. Point de milieu entre s'attendrir et s'ennuyer.

ticulière à la tragédie, je m'expliquerai sur cet article au second discours, où je traiterai de la tragédie en particulier, et passe à l'examen des parties qu'Aristote attribue au poëme dramatique. Je dis au poëme dramatique en général, bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la comédie, et que la différence de ces deux espèces de poëmes ne consiste qu'en la dignité des personnages et des actions qu'ils imitent, et non pas en la façon de les imiter, ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le poëme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appelées parties de quantité, ou d'extension; et Aristote en nomme quatre, le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, 1) qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce philosophe y en trouve six; le sujet, les mœurs, les sentimens, la diction, la musique et la décoration du théâtre. De ces six, il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépend proprement de l'art poétique; les autres ont

1) Il est à croire que ni *Molière*, ni *Racine*, ni *Corneille* lui-même, ne pensèrent aux parties de quantité et aux parties intégrantes quand ils firent leurs chefs-d'œuvres.

besoin d'autres arts subsidiaires : les mœurs, de la morale ; les sentimens, de la rhétorique ; la diction, de la grammaire ; et les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'est pas besoin que le poëte soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais, comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premières, la connoissance des arts dont elles dépendent lui est absolument nécessaire, à moins qu'il n'ait reçu de la nature un sens commun assez fort et assez profond pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie et pour la comédie. Je ne toucherai à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote définit simplement *une imitation de personnes basses et fourbes.* Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point ; 1)

1) *Corneille* a bien raison de ne pas approuver la définition d'*Aristote ;* et probablement l'auteur du Misantrope ne l'approuva pas davantage. Apparemment *Aristote* était séduit par la réputation qu'avait usurpée ce bouffon d'Aristhophane, bas et fourbe lui-même, et qui avait toujours peint ses semblables. *Aristote* prend ici la partie pour le tout, et l'accessoire pour le principal. Les principaux personnages de Ménandre, et de Térence, son imitateur, sont honnêtes. Il est permis de mettre des coquins sur la scène : mais il est beau d'y mettre des gens de bien.

et, puisque beaucoup de savans tiennent que son traité de la poétique n'est pas venu tout entier jusqu'à nous, je veux croire que dans ce que le tems nous en a dérobé il s'en rencontroit une plus achevée.

La poésie dramatique, selon lui, est une imitation des actions, et il s'arrête ici à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son tems, où l'on ne faisoit parler dans la comédie que des personnes d'une condition très-médiocre; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nôtre, où les rois mêmes y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entre des rois, et qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni de leur état, je ne crois pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. 1) Sa dignité demande quelque grand intérêt d'état, ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambi-

1) Nous sommes entièrement de l'avis de *Corneille*. *Bérénice* ne nous paraît pas une tragédie; l'élégant et habile *Racine* trouva à la vérité le secret de faire de ce sujet une pièce très-interressante: mais ce n'est pas une tragédie. C'est si l'on veut une comédie héroïque,

tion ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, et peut servir de fondement à ces intérêts et à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poëme, et leur laisse le premier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord; elle est toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragédie où il n'y ait qu'un intérêt d'amour à démêler. Au contraire, ils l'en bannissoient souvent; et ceux qui voudront considérer les miennes, reconnoîtront qu'à leur exemple je ne lui ai jamais laissé y prendre le pas devant, et que dans le Cid même, qui est sans contredit la pièce la plus remplie d'amour que j'aie faite, le devoir de la naissance et le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amans que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'état dans un poëme, et que le soin qu'une

une idille, une églogue entre des princes, un dialogue admirable d'amour, une très-belle paraphrase de Sapho et non pas de Sophocle, une élégie charmante; ce sera tout ce qu'on voudra: mais ce n'est point, encore une fois, une tragédie.

personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de perte d'états ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque, pour le distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des rois sur le théâtre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les règles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux poëtes de son tems:

Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere,

et n'avoir point de part en ce honteux éloge,

O imitatores, servum pecus!

« Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit » Tacite, a été autrefois sans exemple; et ce que » nous faisons sans exemple en pourra servir un » jour. »

La comédie diffère donc en cela de la tra-

gédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse; celle-là s'arrête à une action commune et enjouée : celle-ci demande de grands périls pour ses héros; celle-là se contente de l'inquiétude et des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complète et achevée; c'est-à-dire, que, dans l'événement qui la termine, le spectateur doit être si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, et ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste; sa conspiration est découverte; Auguste le fait arrêter. Si le poëme en demeuroit là, l'action ne seroit pas complète, parce que l'auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet empereur auroit ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que César, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, et ne le force à lui rendre sa part du royaume, que son père lui a laissée par testament. Pour attirer la faveur de son côté par un grand service, il lui immole Pompée. Ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice : il arrive; il s'en fâche; il menace Ptolomée; il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort; ce roi, surpris de cette réception si peu attendue, se résout à prévenir

César, et conspire contre lui, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé. Ce n'est pas encore assez, il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis; et Ptolomée, périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du royaume dont elle demandoit la moitié; et, César hors de péril, l'auditeur n'a plus rien à demander, et sort satisfait, parce que l'action est complète.

Je connois des gens d'esprit, et des plus savans en l'art poétique, 1) qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, et quelques autres de mes poëmes, parce que je n'y conclus pas précisément le mariage des premiers acteurs, et que je ne les envoie point marier au sortir du théâtre. A quoi il est aisé de répondre que le mariage n'est point un achévement nécessaire pour la tragédie heureuse, ni même pour la comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un héros qui la

1) Ces savans en l'art poëtique ne paraissent pas savans dans la connaissance du cœur humain. *Corneille* en savait beaucoup plus qu'eux. Ce qui nous paraît ici de plus extraordinaire, c'est que, dans les premiers tems si tumultueux de la grande réputation du *Cid*, les ennemis de *Corneille* lui reprochaient d'avoir marié Chimène avec le meurtrier de son père le propre jour de sa mort; ce qui n'était pas vrai : au contraire, la pièce finit par ce beau vers :

Laisse faire le tems, ta vaillance, et ton roi.

constitue ; et lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maîtresse quand la bienséance ne le permet pas ; et il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens, sans lui en faire déterminer le jour. Ce seroit une chose insupportable que Chimène en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son père ; et Rodrigue seroit ridicule, s'il faisoit la moindre démonstration de le desirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace dans l'instant que sa mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, et meurt dans la rage de n'avoir pu les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis.* Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, et l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence ; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un père qu'on a vu en colère contre lui pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies ; ou que deux amans séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle ; ce qui arrive presque

toujours dans les nôtres, qui n'ont que très-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénouement d'une pièce, si après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquième, par cette seule raison que c'est le cinquième, et que l'auteur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvoit la vie en quelque rencontre où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis, ou que par quelque incident inespéré, il fût reconnu pour être de plus grande condition, et mieux dans la fortune qu'il ne paroissoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au-delà, parce que, quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien, et s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentimens de joie qu'ont deux amans qui se voient réunis après de longues traverses doivent être bien courts : et je ne sais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas et de Teucer pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrième acte ;

mais je sais bien que de notre tems la dispute du même Ajax et d'Ulisse pour les armes d'Achille aprés sa mort lassa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquiéme acte de Mélite et de la Veuve. On n'y voit les premiers acteurs que réunis ensemble, et ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvoient être déjà instruits, si je l'eusse voulu, et semblent n'être plus sur le théâtre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes, qui étoit assez générale en ce tems-là; d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal observés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux même qui, faute de les savoir, s'abandonnent au courant des sentimens naturels : mais je ne puis que je n'avoue du moins que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, et que la nouveauté d'un genre de comédie très-agréable, et qui jusques-là n'avoit point paru sur la scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la

vue, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie et la tragédie se ressemblent encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter doit avoir une juste grandeur, c'est-à-dire, qu'elle ne doit être, ni si petite qu'elle échappe à la vue comme un atome, ni si vaste qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur, et égare son imagination. C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poëme, et ajoute que, pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin. 1) Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précèdent; et je m'assure que si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste, et qu'il consumât les quatre autres en

1) Tout ce qu'ont dit *Aristote* et *Corneille* sur ce commencement, ce milieu, et cette fin, est incontestable : et la remarque de *Corneille* sur le meurtre de *Camille* par *Horace* est très-fine; on ne peut trop estimer la candeur et le génie d'un homme qui recherche un défaut dans un de ses ouvrages étincelant des plus grandes beautés, qui trouve la cause de ce défaut, et qui l'explique.

protestations d'amour à Emilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu et une fin. Cinna conspire contre Auguste, et rend compte de sa conspiration à Emilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste lui pardonne, voilà la fin. Ainsi, dans les comédies, j'ai presque toujours établi deux amans en bonne intelligence, je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe, et les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cents, et veulent que les pièces de théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, 1) sans laisser

1) Deux mille vers, dix-huit cents, quinze cents, douze cents. Il n'importe. Ce ne sera pas trop de deux mille vers s'ils sont bien faits, s'ils sont intéressans. Ce sera trop de douze cents, s'ils ennuyent. Il est vrai que depuis l'excellent *Racine* nous avons eu des tragédies très-longues, et généralement très-mal écrites,

un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur règle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies, et un peu plus de dix-huit cents aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parler du sujet de la comédie, et des conditions qui lui sont nécessaires. La vraisemblance en est une dont je parlerai en un autre lieu; il y a de plus, que les évènemens en doivent toujours être heureux, ce qui n'est pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme, qui sont les mœurs.

Aristote leurs prescrit quatre conditions; qu'elles soient bonnes, convenables, sembla-

qui ont eu de grands succès, soit par la force du sujet, soit par des vers heureux qui brillaient à travers la barbarie du style, soit encore par des cabales qui ont tant d'influence au théâtre. Mais il demeure toujours très-vrai que douze cents bons vers valent mieux que dix-huit cents vers obscurs, enflés, pleins de solécismes, ou de lieux communs pires que des solécismes. Ils peuvent passer sur le théâtre à la faveur d'une déclamation imposante; mais ils sont à jamais réprouvé par tous les lecteurs judicieux.

bles et égales. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de *bonnes*, 1) qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des poëmes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état, si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchans, ou vicieux, ou tachés de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, et leur attribue plus de défauts que de perfections; et quand il nous prescrit de peindre Médée fière et indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colère jusqu'à maintenir que les loix ne sont

1) Quand on dispute sur un mot, c'est une preuve que l'auteur ne s'est pas servi du mot propre. La plupart des disputes en tout genre ont roulé sur des équivoques. Si *Aristote* avait dit, il faut que les mœurs soient vraies, au lieu de dire, il faut que les mœurs soit bonnes, on l'aurait très-bien entendu. On ne niera jamais que Louis XI doive être peint violent, fourbe et superstitieux, soutenant ses imprudences par des cruautés; Louis XII, juste envers ses sujets, faible avec les étrangers; François Ier, brave, ami des arts et des plaisirs; Catherine de Médicis, intrigante, perfide, cruelle. L'histoire, la tragédie, les discours publics, doivent représenter les mœurs des hommes telles qu'elles ont été.

pas faites pour lui et ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs; et, s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je crois que c'est le caractère brillant et élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre et convenable à la personne qu'on introduit. Cléopatre dans Rodogune est trés-méchante; il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il l'a puisse conserver sur un trône qu'elle préfere à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en même tems qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du Menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit, et tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, et fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi, est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisiéme exemple, ceux qui voudront examiner la maniére dont Horace décrit la colére d'Achille ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui sui.

d'assez près celui que je tâche d'expliquer. « La poésie, dit-il, est une imitation de gens meilleurs 1) qu'ils n'ont été; et comme les peintres font souvent des portraits flattés, qui sont plus beaux que l'original, et conservent toutefois la ressemblance, ainsi les poëtes, représentant des hommes colères ou fainéans, doivent tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité, ou de dureté; et c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon. » Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportemens de la colère d'Achille cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, et dont Robortel parle ainsi : *Unum quodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, et absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à sua natura, et effigie pristina.*

1) *Meilleurs*, est encore ici une équivoque d'*Aristote* : il entend qu'il faut un peu exagérer dans la poésie, que les hommes y doivent paraître plus grands, plus brillans, qu'ils n'ont été; il faut frapper l'imagination. Voilà pourquoi dans la sculpture on donnait aux héros une taille au-dessus du commun des hommes.

Il se pourrait que les mots grecs qui répondent chez *Aristote* à *bon* et à *meilleur* ne signifiassent pas précisément ce que nous leur fesons signifier. Il n'y avait peut-être pas d'équivoque dans le texte grec, et il y en a dans le français.

Ce texte d'Aristote que je viens de citer, peut faire de la peine en ce qu'il porte que les mœurs des hommes colères ou fainéans, doivent être peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté. Il y a du rapport de la dureté à la colère; et c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers :

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise; et je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot ῥᾳθύμους a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes latins que j'ai suivis. 1) Pacius le tourne *desides;* Victorius, *inertes;* Hensius, *segnes;* et le mot de *fainéans* dont je me suis servi pour le mettre en notre langue, répond assez à ces trois versions : mais Castelvetro le rend en la sienne par celui de *mansueti, débonnaires, ou pleins de mansuétude;* et non-seulement ce mot à une opposition plus juste à celui de *colère*, mais aussi il s'accorderoit mieux

1) *Corneille* n'a-t-il pas grande raison de traduire par *débonnaire* le mot grec si mal traduit par *fainéant?* En effet le caractère de mansuétude, de débonnaireté, est opposé à colère; fainéant est opposé à laborieux.

Avouons ici que toutes ces dissertations ne valent pas deux bons vers du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*.

avec cette habitude, qu'Aristote appelle ἐπιείκειαν, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *segnes*, *desides*, *inertes*, pourvu qu'on n'entendît par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fâche que malaisément; mais j'aimerois mieux encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa langue; et je crois que pour lui laisser sa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condescendance*, ou *facilité équitable d'approuver, excuser, et supporter tout ce qui arrive.* Ce n'est pas que je me veuille faire juge entre de si grands hommes; mais je ne puis dissimuler que la version italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois latines. Dans cette diversité d'interprétations chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaît davantage, et que les opinions des plus savans ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le théâtre, si le sujet

que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette règle, il se sert de celui de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier personnage, qui doit toujours se faire aimer, et par conséquent être vertueux, et non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr: mais comme c'est restreindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la scène; et je ne pourrois suivre cette dernière interprétation; sans condamner le Menteur, dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la première. Le poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi, et le pays, de ceux qu'il introduit: il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parens, à ses amis, à son roi; quel est l'office d'un magistrat,

ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, et en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr; car c'est une maxime infaillible, que, pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une règle dont on ne se puisse dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues et les vieillards avares; le contraire arrive tous les jours sans merveille: mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes et des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, et non pas d'un vieillard; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux: mais il passeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, et s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera: mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, et non pas sur ses mérites; et ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Aristote demande

aux mœurs, regarde particuliérement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connoître, et qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers,

Sit, Medea ferox invictaque.

qui peindroit Ulysse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entr'elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvu qu'on les sépare, et qu'on donne celles de *convenables* aux personnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire ou par la fable, comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'*égalité*, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non-seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger et inégal, mais encore

lorsqu'en conservant l'égalité au-dedans, nous donnons l'inégalité au-dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour; elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur ; mais cet amour agit autrement en la présence du roi, autrement en celle de l'infante, et autrement en celle de Rodrigue ; et c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote lorsqu'il dit, « que la tragédie se peut faire sans mœurs, 1) et que la plupart de celles des modernes

1) Peut-être qu'*Aristote* entendait par des tragédies sans mœurs des pièces fondées uniquement sur des aventures funestes qui peuvent arriver à tous les personnages, soit qu'ils aient des passions où qu'ils n'en aient pas, soit qu'ils aient un caractère frappant ou non. Le malheur d'*OEdipe*, par exemple, peut arriver à tout homme indépendamment de son caractère et de ses mœurs.

Qu'une princesse ayant appris la mort de son mari tué sur le rivage de la mer aille lui dresser un tombeau, et qu'elle voie le corps de son fils étendu mort sur le même rivage ; cela est déplorable et tragique, mais n'a aucun rapport à la conduite et aux mœurs de cette princesse.

Au contraire les destinées d'*Emilie*, de *Roxane*; de *Phèdre*, d'*Hermione*, dépendent de leurs mœurs. Aussi les pièces de caractère sont bien supérieures à celles qui ne représentent que des aventures fatales.

de son tems n'en ont point. » Le sens de ce passage est assez mal-aisé à concevoir, vu que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, et qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théâtre qui ne soit bon ou méchant, et qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent opposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philosophe dit ensuite, « que si un poëte a fait de belles narrations morales, et des discours bien sentencieux, il n'a fait encore rien par là qui concerne la tragédie. » Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit et raisonne en homme de bien ; un méchant agit et raisonne en méchant ; et l'un et l'autre étale diverses maximes de morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes que cette habitude produit que la tragédie peut se passer, et non pas de l'habitude même, puisqu'elle est le principe des actions, et que les actions sont l'ame de la tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant, et pour agir. Ainsi, pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire que, quand il parle d'une tragédie sans mœurs, il entend une tragédie où les acteurs énoncent sim-

plement leurs sentimens, ou ne les appuyent que sur des raisonnemens tirés du fait, comme Cléopatre dans le second acte de Rodogune, et non pas sur des maximes de morale ou de politique, comme Rodogune dans son premier acte. Car, je le répète encore, faire un poëme de théâtre ou aucun des acteurs ne soit bon ni méchant, prudent ni imprudent, cela est absolument impossible.

Aprés les mœurs viennent les sentimens, par où l'acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnemens moraux, comme je viens de le dire. Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions et les troubles de l'esprit, pour en consulter, délibérer, exagérer ou exténuer; mais il y a cette différence pour ce regard entre le poëte dramatique et l'orateur, que celui-ci peut étaler son art, et le rendre remarquable avec pleine liberté, et que l'autre doit le cacher avec soin, 1)

1) Grande règle toujours observée par *Racine* et par *Molière*, rarement par d'autres. Il faut au théâtre, comme dans la société, savoir s'oublier soi-même. *Corneille*, qui aimait à disserter, rend quelquefois ses personnages trop dissertateurs; et surtout dans ses dernières pièces il met le raisonnement à la place du sentiment.

parce que ce n'est jamais lui qui parle, et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs.

La diction dépend de la grammaire. 1) Aristote lui attribue les figures, que nous ne laissons pas d'appeler communément figures de réthorique. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les figures placées à propos et diversifiées, et la versification aisée et élevée au-dessus de la prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du poëme épique, puisque ceux que le poëte fait parler ne sont pas des poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs a retranché la musique de nos poëmes. 2) Une chanson y a quelquefois bonne grace, et dans les piéces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur pendant que les machines descendent.

La décoration du théâtre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture, et de la perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la pré-

1) Oui, et encore plus du génie; témoin les beaux vers de *Corneille* dans ses premières tragédies.

2) Cela fut écrit avant que l'opéra fût à la mode en France. Depuis ce tems il s'est fait de grands changemens. La musique s'est introduite avec beaucoup de succès dans de petites comédies : et ce nouveau genre de spectacle a pris le nom d'opéra comique.

cédente, ne regarde pas le poëte; et, comme il ne la traite point, je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le prologue, l'épisode, l'exode, et le chœur. 1) Le prologue est ce qui se récite avant le premier chant du chœur : l'épisode, ce qui se récite entre les chants du chœur; et l'exode, ce qui se récite après le dernier chant du chœur. Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, et l'ordre qu'elles ont entr'elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi, pour les appliquer à notre usage, le prologue est notre premier acte, l'épisode fait les trois suivans, l'exode le dernier.

1) Il est difficile d'appliquer à notre usage le prologue, l'épisode, l'exode et le chœur des Grecs; les Anglais ont un prologue et un épilogue, qui sont deux petites pièces de vers détachées : dans la première on demande l'indulgence des spectateurs pour la tragédie ou la comédie qu'on va jouer; dans la seconde on fait des plaisanteries, et surtout des allusions à tout ce qui a pu dans la pièce avoir quelque rapport aux mœurs de la nation et aux aventures de Londres. C'est une espèce de farce récitée par un seul acteur. Cette facétie n'est pas admise en France; et pourra l'être, tant on aime depuis quelque tems à prendre les modes anglaises.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la première entrée du chœur;* ce qui nous embarrasseroit fort, vu que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le premier, et ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encore que le mot grec παρόδος, dont se sert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos anciens faisoient parler leurs acteurs, en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le παρόδος du chœur est la première chose que dit tout le chœur ensemble. Or, quand le chœur entier disoit quelque chose, il chantoit; et quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur tenoit alors lieu d'acteur, et ce qu'il disoit servoit à l'action, et devoit par conséquent être entendu; ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composoient, et qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejeter ce premier παρόδος du chœur, qui est la

borne du prologue, à la première fois qu'il demeuroit seul sur le théâtre, et chantoit : jusque là il n'y étoit introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche ; ou s'il y demeuroit seul sans chanter, il se séparoit en deux demi-chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, et s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote : et, pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les épisodiques; en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivans, qu'il ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. 1) Cette

1) Cette maxime nouvelle établie par *Corneille* était trés-judicieuse. Non-seulement il est utile pour l'intelligence parfaite d'une pièce de théâtre que tous les personnages essentiels soient annoncés dès le premier acte; mais cette sage précaution contribue à augmenter l'intérêt. Le spectateur en attend avec plus d'émotion l'acteur qui doit servir au nœud ou à le redoubler ou à le dénouer, ne fût-il qu'un subalterne. Rien ne fait mieux voir combien *Corneille* avait approfondi tous les secrets de son art.

maxime est nouvelle et assez sévère, et je ne l'ai pas toujours gardée ; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concourent dans le poëme. Les anciens s'en sont fort écartés, particulièrement dans les agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenoient par hasard au cinquième acte, et ne seroient arrivés qu'au dixième, si la pièce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'OEdipe de Sophocle, et de Sénèque, où il semble tomber des nues par miracle, en un tems où les acteurs ne sauroient plus par où en prendre, ni quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquième acte non plus qu'eux ; mais j'ai préparé sa venue dès le premier, en faisant dire à OEdipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans la Veuve, bien que Célidan ne paroisse qu'au troisième, il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le

Molière si admirable par la peinture des mœurs, par les tableaux de la vie humaine, par la bonne plaisanterie, a manqué à cette règle de *Corneille* dans la plupart de ses dénouemens : les personnages ne son pas assez annoncés, assez préparés.

même défaut; mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement se trouve préparé par Philiste, et non plus par lui.

Je voudrois donc que le premier acte contînt le fondement de toutes les actions, et fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du poëme. Encore que souvent il ne donne pas toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du sujet, et que tous les acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroître aient besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un confident qui reçoit le secret de son ami et le plaint de son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans, une femme qui console et conseille son mari, en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier acte; et, quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna, 1)

1) Il eût été mieux de ne point du tout faire paraître *Livie*. Elle ne sert qu'à dérober à Auguste le

j'aurois pu la faire entrer au quatrième, sans pécher contre cette règle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement, quand on fait concourir deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, et la consultation d'Auguste avec lui et Maxime, n'ont aucune liaison entr'elles, et ne font que concourir d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, et soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur. 1) Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier acte, où Auguste mande

mérite et la gloire d'une belle action. *Corneille* n'introduisit *Livie* que pour se conformer à l'histoire, ou plutôt à ce qui passait pour l'histoire. Car cette aventure ne fut d'abord écrite que dans une déclamation de *Sénèque* sur la clémence. Il n'était pas dans la vraisemblance qu'Auguste eût donné le consulat à un homme très-peu considérable dans la république, pour avoir voulu l'assassiner.

1) C'est un grand coup de l'art en effet, c'est une des beautés les plus théâtrales, qu'au moment où *Cinna* vient de rendre compte à *Emilie* de la conspiration, lorsqu'il a inspiré tant d'horreur contre les cruautés d'Auguste, lorsqu'on ne desire que la mort de ce triumvir, lorsque chaque spectateur semble devenir lui-même un des conjurés, tout à coup Auguste mande Cinna et Maxime, les chefs de la conspiration. On craint que tout ne soit découvert; on tremble pour eux : et c'est-là cette terreur qui produit dans la tragédie un effet si admirable et si nécessaire.

Cinna et Maxime. On n'en sait pas la cause, mais enfin il les mande; et cela suffit pour faire une surprise très-agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'empire, ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eût point mandés dès le premier acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans Don Sanche, le choix que la reine de Castille doit faire d'un mari, et le rappel de celle d'Arragon dans ses états, sont deux choses tout-à-fait différentes; aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte : et quand on introduit deux sortes d'amour, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'appeloit prologue, du tems d'Aristote; et communément on y faisoit l'ouverture du sujet, pour instruire le spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, et de tout ce qu'il falloit qu'il sût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La manière de donner cette intelligence a changé suivant les tems. 1) Euripide en

1) Toutes les tragédies d'*Euripide* commencent ou par un acteur principal qui dit son nom au public, et qui lui apprend le sujet de la pièce, ou par une divinité qui descend du ciel pour jouer ce rôle, comme Vénus dans *Phèdre* et *Hyppolite*.

Iphigénie elle-même, dans la pièce d'*Iphigénie* en

a usé assez grossièrement, en introduisant tantôt un dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevoient cet éclaircissement, et tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisoit lui-même ; comme dans son Iphigénie et dans son Hélène, où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, et l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire que, quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, et non pas par une simple narration. Le monologue d'Emilie, qui ouvre le théâtre dans Cinna, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son père, et que pour venger sa mort elle engage son amant

Tauride, explique d'abord le sujet du drame, et remonte jusqu'à Tantale, dont elle fait l'histoire. *Corneille* a bien raison de dire que cet artifice est grossier. Ce qui est surprenant, c'est que ce défaut qui semblerait venir de l'enfance de l'art ne se trouve point dans *Sophocle*, un peu antérieur à *Euripide*. Ce sont toujours dans les tragédies de *Sophocle* les principaux acteurs qui expliquent le sujet de la pièce sans paraître vouloir l'expliquer ; leurs desseins, leurs intérêts, leurs passions, s'annoncent de la manière la plus naturelle. Le dialogue porte l'émotion dans l'ame dès la première scène.

à conspirer contre lui; mais c'est par le trouble et la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame que nous en avons la connoissance. Sur-tout le poëte se doit souvenir que quand un acteur est seul sur le théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, et ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient et à quoi il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre; et je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a cru remédier à ce désordre 1) d'Euripide, en introduisant un prologue détaché, qui

1) *Plaute* fait encore pis : non-seulement il fait paraître d'abord Mercure dans l'amphitrion pour annoncer le sujet de sa tragi-comédie, pour prévenir les spectateurs sur tout ce qu'il fera dans la pièce; mais au troisième acte il dépouille Jupiter de son rôle d'acteur. Ce Jupiter adresse la parole au public, l'instruit de tout, et lui annonce le dénouement. C'est prendre assurément bien de la peine pour ôter aux spectateurs tout leur plaisir. Cependant la pièce plut beaucoup aux Romains malgré ce défaut énorme, et malgré les basses plaisanteries qu'*Horace* condamne dans *Plaute*; tant le sujet d'*Amphytrion* est piquant, intéressant et comique par lui-même.

se récitoit par un personnage qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de prologue, et n'étoit point du tout du corps de la pièce. Aussi ne parloit-il qu'aux spectateurs pour les instruire de ce qui avoit précédé, et amener le sujet jusqu'au premier acte, où commençoit l'action.

Térence, qui est venu depuis lui, a gardé ces prologues, et en a changé la matière. 1) Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux; et, pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de personnages, qu'on a appelés protatiques, parce qu'ils ne paroissent que dans la protase où se doit faire la proposition et l'ouverture du sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre acteur; et, par ce récit qu'on leur en faisoit, l'auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit savoir touchant les intérêts des premiers acteurs, avant qu'ils parussent sur le théâtre. Tels sont

1) Les prologues de *Térence* sont dans un goût qui est encore imité par les Anglais. C'est un discours en vers adressé aux auditeurs pour se les rendre favorables. Ce discours était prononcé d'ordinaire par l'entrepreneur de la troupe. Aujourd'hui en Angleterre ces prologues sont toujours composés par un ami de l'auteur. *Térence* employa presque toujours ces prologues à se plaindre de ses envieux, qui se servaient contre lui des mêmes armes. Une telle guerre est honteuse pour les beaux arts.

Sosie dans son Andrienne, et Davus dans son Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, et qui ne servent qu'à l'écoûter. Cette méthode est fort artificieuse; mais je voudrois, pour sa perfection, que ces mêmes personnages servissent encore à quelqu'autre chose dans la pièce, et qu'ils y fussent introduits par quelqu'autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, et s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de lui sa fortune et son divorce avec Médée, pour épouser Créuse, qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Egée qui l'avoit fait enlever, et raisonne avec le roi sur la défiance qu'il doit avoir des présens de Médée. Toutes les pièces n'ont pas besoin de ces éclaircissemens; et par conséquent on se peut passer souvent de ces personnages, dont Térence ne s'est servi que ces deux fois dans les six comédies que nous avons de lui.

Notre siècle a inventé une autre espèce de prologue pour les pièces de machine, qui ne touche point au sujet, et n'est qu'une louange adroite du prince devant qui ces poëmes doivent être représentés. Dans l'Andromède, Melpomène emprunte au soleil ses rayons, pour éclairer son théâtre en faveur du roi, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le prologue de la

Toison d'or sur le mariage de sa majesté, et la paix avec l'Espagne, a quelque chose encore de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention, et je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de notre tems, par une fiction poétique qui fait un grand accommodement de théâtre. 1)

L'épisode, selon Aristote en cet endroit, sont nos trois actes du milieu; mais, comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, et qui lui servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je dirai que bien que ces trois actes s'appellent épisode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'épisodes. La consultation d'Auguste au second acte de Cinna, les remords de cet ingrat, ce

1) Il reste à savoir si ces fictions poétiques font au théâtre un accommodement si heureux. Le prologue de la nuit et de Mercure dans l'Amphitrion de *Molière* réussit autant que la pièce même : mais c'est qu'il est plein d'esprit, de graces et de bonnes plaisanteries. Le prologue d'*Amadis* fut regardé comme un chef-d'œuvre. On admira l'art avec lequel *Quinault* sut joindre l'éloge de Louis XIV avec le sujet de la pièce, la beauté des vers, et celle de la musique. Le siècle de grandeur et de prospérité qui produisait ces brillans spectacles augmentait encore leur prix.

qu'il en découvre à Emilie, et l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec lui, ne sont que des épisodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur, les irrésolutions de ce prince, et les conseils de Livie, sont de l'action principale, et dans Héraclius ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes, et peuvent être composés des actions particulières des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérêts des seconds amans qu'on introduit, et qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns et les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, et être attachés à l'action principale, c'est-à-dire, y servir de quelque chose; et particulièrement ces personnages épisodiques doivent s'embarrasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue brouille les uns et les autres. Aristote blâme fort les épisodes détachés, et dit « que » les mauvais poëtes en font par ignorance, et » les bons en faveur des comédiens, pour leur » donner de l'emploi. » L'Infante du Cid est de ce nombre; 1) et on la pourra condamner, ou

1) Un épisode inutile à la pièce est toujours mauvais; et en aucun genre ce qui est hors d'œuvre ne peut plaire ni aux yeux, ni aux oreilles, ni à l'esprit.

lui faire grace, par ce texte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode, qui n'est autre chose que notre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poëme dramatique doit être complète. Je n'y ajouterai que ce mot, qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, et même la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus : et l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir ; ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sait trop tôt n'a plus de curiosité ; et son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'est vu dans la Mariamne, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'aient plu extraordinairement ; mais je ne conseillerois à personne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas de miracles tous les jours ; et,

Nous avons dit ailleurs que le *Cid* réussit malgré l'infante. *Corneille* parle ici en homme modeste et supérieur.

quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur qui en soutenoit le personnage, 1) y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilités et les parties du poëme dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse mes sentimens au public sur les règles d'un art qu'il y a si long-tems que je pratique assez heureusement. Pour observer quelque ordre, j'ai séparé les principales matières en trois discours. Dans le premier, j'ai traité de l'utilité et des parties du poëme dramatique; je parle, au second, des conditions particulières de la tragédie, des qualités des personnes, et des évènemens qui lui peuvent fournir de sujet, et de la manière de le traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisième sur les trois unités, d'action, de jour, et de lieu.

Cette entreprise méritoit une longue et très-exacte étude de tous les poëmes qui nous res-

1) La Mariamne de Tristan eut en effet long-tems une très-grande réputation. Nous avons entendu dire au comédien Baron que, lorsqu'il voulut débuter, Louis XIV lui fesait quelquefois réciter des vers de Mariamne; les belles pièces de *Corneille* la firent enfin oublier.

tent de l'antiquité, et de tous ceux qui ont commenté les traités qu'Aristote et Horace ont faits de l'art poétique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ai pu me résoudre à en prendre le loisir ; et je m'assure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, et ne seront pas fâchés que je donne à des productions nouvelles le tems qu'il m'eût fallu consumer à des remarques sur celles des autres siècles. J'y fais quelques courses et y prends des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, et en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne louerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition et sans esprit de contestation, je l'ai déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées ; et, comme peut-être je l'entends à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus est l'expérience du théâtre et les réflexions sur ce que j'ai vu y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un style simple, et me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement

d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétends pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, et ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le tems d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou se conforment aux règles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, et en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilége à une certaine espèce de gens, et soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sais si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en désespérer pas.

SECOND DISCOURS.

DE LA TRAGÉDIE,

Et des moyens de la traiter selon le vraisemblable, ou le nécessaire.

OUTRE les trois utilités du poëme dramatique dont j'ai parlé dans le discours précédent, la tragédie a celle-ci de particulier, que *par la pitié et la crainte elle purge de semblables passions.* 1) Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, et qui nous apprennent deux choses : l'une, qu'elle excite la pitié et la crainte ; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière ; et de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il

1) Nous avons dit un mot de cette prétendue médecine des passions dans le commentaire sur le premier discours. Nous pensons avec *Racine*, qui a pris le *phobos* et *l'eleos* pour sa devise, que pour qu'un acteur intéresse il faut qu'on craigne pour lui, et qu'on soit touché de pitié pour lui. Voilà tout. Que le spectateur fasse ensuite quelque retour sur lui-même ; qu'il examine, ou non, quels seraient ses sentimens s'il se trouvait dans la situation du personnage qui l'intéresse ; qu'il soit purgé, ou qu'il ne soit pas purgé ; c'est selon nous une question fort oiseuse.

n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ses politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité ; et c'est ce qui fait que la plupart de ses interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout sur cette matière. Quoi qu'il en puisse être, je crois qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre ; et sur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

« Nous avons pitié, dit-il, de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, et nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil quand nous le voyons souffrir à nos semblables. » Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir ; la crainte qui la suit regarde le nôtre ; et ce passage seul nous donne assez d'ouverture pour trouver la manière dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables nous porte à la crainte d'un pareil pour nous ; cette crainte, au desir de l'éviter ; et ce desir, à purger, modérer, rectifier, et même déraciner en nous, la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les per-

sonnes que nous plaignons, par cette raison commune, mais naturelle et indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce philosophe. Ils se gênent sur ce passage, et s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Béni marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, 1) qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement; mais elle diffère en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois et aux princes, peut-être par cette raison, que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, et que n'en faisant arriver qu'à des rois et à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans

1) Paul Béni peut rapporter quinze opinions sur un sujet aussi frivole, et en ajouter encore une seizième. Cela n'empêchera pas que tout le secret ne consiste à faire de ces vers charmans tels qu'on en trouve dans le *Cid*.

Va, je ne te hais point. — Tu le dois. — Je ne puis....
Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable?...
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix....

Il n'y a point là de purgation. Le spectateur ne réfléchit point s'il aura besoin d'être purgé. S'il réfléchissait, le poëte aurait manqué son coup.

Et quocumque volent animum auditoris agunto.

doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, et n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de rois à Athènes, où se représentoient les poëmes dont Aristote tire ses exemples et sur lesquels il forme ses règles. Ce philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, et n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, et dont l'utilité se fût restreinte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, et que les auditeurs n'ont point de sceptre par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent : mais ces rois sont hommes comme les auditeurs, et tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre; et le spectateur peut concevoir avec facilité que si un roi, pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison lui, qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre, celles des autres hommes y trouveroient place s'il leur

en arrivoit d'assez illustres et d'assez extraordinaires pour la mériter, 1) et que l'histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scédase n'étoit qu'un simple paysan de Leuctres; et je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroître, si la pureté de notre scène pouvoit souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prostitution n'y a pu être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié et cette crainte où Aristote semble

1) Rois, empereurs, princes, généraux d'armées, principaux chefs de républiques, il n'importe. Mais il faut toujours dans la tragédie des hommes élevés au-dessus du commun; non-seulement parce que le destin des états dépend du sort de ces personnages importans, mais parce que les malheurs des hommes illustres exposés aux regards des nations font sur nous une impression plus profonde que les infortunes du vulgaire.

Je doute beaucoup qu'un paysan de Leutres, nommé Scédase, dont on a violé deux filles, fût un aussi beau sujet de tragédie que *Cinna* et *Iphigénie*. Le viol d'ailleurs a toujours quelque chose de ridicule, et n'est guère fait pour être joué que dans le beau lieu où l'on prétend que Sainte Théodore fut envoyée, supposé que cette Théodore ait jamais existé, et que jamais les Romains aient condamné les dames à cette espèce de supplice; ce qui n'était assurément ni dans leurs loix ni dans leurs mœurs.

nous obliger, il nous aide à choisir les personnes et les évènemens qui peuvent exciter l'un et l'autre. Sur quoi je suppose, ce qui est très-véritable, que notre auditoire n'est composé ni de méchans, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, et qui ne sont pas si sévèrement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions et capables des périls où elles engagent ceux qui leur déférent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur, 1) et soutient que cela ne produit ni

1) S'il était permis de chercher un exemple dans nos livres saints, nous dirions que l'histoire de Job est une espèce de drame, et qu'un homme très-vertueux y tombe dans les plus grands malheurs. Mais c'est pour l'éprouver, et le drame finit par rendre Job plus heureux qu'il n'a jamais été.

Dans la tragédie de *Britannicus*, si ce jeune prince n'est pas un modèle de vertu, il est du moins entièrement innocent; cependant il périt d'une mort cruelle. Son empoisonneur triomphe. *Cet évènement est tout-à-fait injuste.* Pourquoi donc *Britannicus* a-t-il eu enfin un si grand succès, surtout auprès des connaisseurs et des hommes d'état? c'est par la beauté des détails, c'est par la peinture la plus vraie d'une cour corrompue.

pitié ni crainte, parce que c'est un évènement tout-à-fait injuste. Quelques interprètes poussent la force de ce mot grec μιαρὸν, qu'il fait servir d'épithète à cet évènement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable*. A quoi j'ajoute qu'un tel succès excite plus d'indignation et de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre, et qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, et laisser l'auditeur mécontent par la colère qu'il remporte, et qui se mêle à la compassion qui lui plairoit s'il la remportoit seule.

Il ne veut pas non plus, qu'un méchant homme passe du malheur à la félicité, 1) parce que

Cette tragédie à la vérité ne fait point verser de larmes, mais elle attache l'esprit, elle intéresse; et le charme du style entraîne tous les suffrages, quoique le nœud de la pièce soit très-petit, et que la fin un peu froide n'excite que l'indignation. Ce sujet était le plus difficile de tous à traiter, et ne pouvait réussir que par l'éloquence de *Racine*.

1) Il y a de grands exemples de tragédies qui ont eu des succès permanens, et dans lesquelles cependant le vertueux périt indignement, et le criminel est au comble de la gloire. Mais au moins il est puni par ses remords. La tragédie est le tableau de la vie des grands. Ce tableau n'est que trop ressemblant quand le crime est heureux. Il faut autant d'art, autant de ressources, autant d'éloquence, dans ce genre de tragédie, et peut-être plus, que dans tout autre.

non-seulement il ne peut naître d'un tel succès aucune pitié, ni crainte, mais il ne peut pas même nous toucher par ce sentiment naturel de joie dont nous remplit la prospérité d'un premier acteur à qui notre faveur s'attache. La chute d'un méchant dans le malheur a de quoi nous plaire par l'aversion que nous prenons pour lui; mais comme ce n'est qu'une juste punition, elle ne nous fait point de pitié, et ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne sommes pas si méchans que lui pour être capables de ses crimes et en appréhender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités, par le choix d'un homme qui ne soit ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait méchant, et qui par une faute, ou foiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemple OEdipe et Thyeste, en quoi véritablement je ne comprends point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tue son père, parce qu'il ne le connoît pas, et qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins, comme la signification du mot grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une simple erreur de méconnoissance, telle qu'étoit la sienne, admettons-le avec ce philosophe, bien que je ne puisse voir quelle passion

il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute sans crime, qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom, c'est un incestueux qui abuse de la femme de son frère : si nous le considérons dans la tragédie, c'est un homme de bonne foi qui s'assure sur la parole de son frère, avec qui il s'est réconcilié. En ce premier état, il est très-criminel ; en ce dernier, très-homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable, et la pitié qu'il prendra de lui, n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son désastre à sa bonne foi, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons ; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié, qui est plutôt une qualité d'honnête homme qu'une vicieuse habitude ; et cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entends point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la manière que je l'explique ; mais je doute si elle s'y fait jamais, et dans celles-là même qui

ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans le Cid, et en ont causé le grand succès : Rodrigue et Chimène y ont cette probité sujette aux passions, et ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux; leur malheur fait pitié, cela est constant, et il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, et purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, et nous les fait plaindre; mais je ne sais si elle nous la donne, ni si elle le purge; et j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vu les représentations; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, et repasser sur ce qui les a touchés au théâtre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, et si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des interprètes 1) d'Aristote veut

1) Après tout ce qu'a dit judicieusement *Corneille* sur les caractères vertueux, ou méchans, ou mêlés de bien et de mal, nous panchons vers l'opinion de cet

qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la tragédie, que parce qu'il écrivoit après Platon, qui bannit les poëtes tragiques de sa république, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire, et montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des états bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple lui manquoit; la punition des méchantes actions, et la récompense des bonnes, n'étoient pas de l'usage de son siècle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre; et n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences et des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une, qui

interprète d'*Aristote* qui pense que ce philosophe n'imagina son galimatias de la purgation des passions que pour ruiner le galimatias de *Platon* qui veut chasser la tragédie et la comédie, et le poëme épique, de sa république imaginaire. *Platon* en rendant les femmes communes dans son Utopie, et en les envoyant à la guerre, croyait empêcher qu'on ne fit des poëmes pour une *Hélene*; et *Aristote* attribuant aux poëmes une utilité qu'ils n'ont peut-être pas, imaginait sa purgation des passions. Que résulte-t-il de cette vaine dispute? qu'on court à *Cinna* et à *Andromaque* sans se soucier d'être purgé.

peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul OEdipe, et soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un ouvrage défectueux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siècle les a vues dans le Cid, 1) mais je ne sais s'il les a vues en beaucoup d'autres; et si nous voulons rejeter un coup-d'œil sur cette règle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de pièces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur bannit les martyrs de notre théâtre. 2) Polyeucte y a réussi contre cette maxime; et Héraclius et Nicomède y ont plu, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, et ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés et prêts de périr, sans aucune faute de leur part dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

1) Le *Cid*, comme nous l'avons dit, n'est beau que parce qu'il est très-touchant.

2) Un martyr qui ne serait que martyr, serait très-vénérable, et figurerait très-bien dans la vie des saints, mais assez mal au théâtre. Sans Sévère et Pauline, *Polyeucte* n'aurait point eu de succès.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parce qu'il n'est pas digne de la première, et que les spectateurs ne sont pas méchans comme lui, pour concevoir l'autre à la vue de sa punition : mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid ; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colère, et tuer dans un premier mouvement ; et l'ambition le peut engager dans un crime, 1) ou dans une action blâmable. Il est peu de mères qui voulussent assassiner ou empoisonner leurs enfans de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans Rodogune ; mais il en est assez qui prennent goût à en jouir, et ne s'en dessaisissent qu'à regret, et le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire et si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta ; et la vue de la juste punition qu'elle en

1) On s'intéresse pour un jeune criminel que la passion emporte et qui avoue ses fautes, témoin *Venceslas* et *Rhadamiste*.

reçoit leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes, qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen et l'application sur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective et sensible des passions par le moyen de la pitié et de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que, par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble, et qu'il suffît selon lui de l'un des deux pour faire cette purgation; avec cette différence toutefois, que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, et que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, et peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compassion que nous avons de Rodrigue et de Chimène ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un et l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicomède, pour Héraclius; mais s'il en demeure là, et qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopatre, ni pour Prusias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une

infortune semblable, ou approchante, peut purger en une mère l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfans, en un mari le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son premier lit, en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par violence; et tout cela proportionnément à la condition d'un chacun, et à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs et les irrésolutions d'Auguste dans Cinna peuvent faire ce dernier effet, par la pitié et la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte; et si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que celle qui nous fait pitié; et nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces évènemens qu'il désapprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais, celui-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié, et ne fait point naître de crainte; et cet autre n'y est pas supportable, parce qu'il n'excite que de la crainte, et ne fait point naître de pitié : mais il les rebute, parce, dit-il, qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte; et nous donne

à connoître par là que c'est par le manque de l'une et de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, et que s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'OEdipe qu'il allègue me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie ; néanmoins son malheur n'excite que la pitié, et je ne pense pas qu'à le voir représenter aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son père, ou d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, et que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, et nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins même que nous prenons de l'éviter ; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son père, ni épousé sa mère, si son père et sa mère, à qui l'oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi, non-seulement ce seront Laïus et Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, et ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier, et par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer

à une autre matière, établissons pour maxime que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié et de la crainte, par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, et Placide 1) dans Théodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers personnages, pour faire naître ces deux sentimens, comme dans Rodogune; et même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Je ne dis pas la même chose de la crainte sans la pitié, parce que je n'en sais point d'exemple et n'en conçois point d'idée que je puisse croire agréable. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces règles du philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poëmes que nous avons vus réussir sur nos théâtres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que, cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute, que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un très-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un

1) Il est triste de mettre *Placide* à côté du *Cid*.

pareil à des spectateurs qui ne lui ressemblent pas : mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre excite plus de pitié pour lui que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scène des hommes très-vertueux ou très-méchans dans le malheur. En voici deux ou trois manières que peut-être Aristote n'a su prévoir, parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples sur les théâtres de son tems.

La première est, quand un homme très-vertueux est persécuté par un très-méchant, et qu'il échappe du péril où le méchant demeure enveloppé, comme dans Rodogune et dans Héraclius, qu'on n'auroit pu souffrir, si Antiochus et Rodogune eussent péri dans la première, et Héraclius, Pulchérie et Martian, dans l'autre, et que Cléopatre et Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent, parce qu'on espère toujours que quelque heureuse révolution les empêchera de succomber; et bien que les crimes de Phocas et de Cléopatre soient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issue peut faire sur lui les effets dont j'ai déjà parlé. Il peut arriver

d'ailleurs qu'un homme très-vertueux soit persécuté, et périsse même par les ordres d'un autre qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, et qui montre plus de foiblesse que de crime dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens qui nous le rendroit exécrable, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine et la vengeance, après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa manière d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, et n'empêche pas que sa conversion miraculeuse à la fin de la pièce ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. 1) On peut dire la même chose de Prusias dans Nicomède, et de Valens dans Théodore. L'un maltraite son fils, bien que très-vertueux; et l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins : mais tous les deux n'ont que des foiblesses qui ne vont point jusques au crime; et loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur

1) La conversion miraculeuse de Félix le réconcilie sans doute avec le ciel, mais point du tout avec le parterre.

abaissement sous des puissances qu'ils redoutent, et qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux-mêmes et de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de si beaux effets sur nos théâtres, Aristote nous donne une lumière. « Toute action, dit-il, se passe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifférens l'un pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer son ennemi, cela ne produit aucune commisération, sinon en tant qu'on s'émeut d'apprendre ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il soit. Qu'un indifférent tue un indifférent, cela ne touche guère davantage, d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action. 1) Mais quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection attache aux intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue ou est prêt de tuer sa femme, une mère ses enfans, un frère sa sœur; c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie. » La raison en est claire. Les oppositions des sentimens de la nature aux emportemens de la passion, ou à la sévérité du devoir, forment de puissantes agitations qui

1) *Aristote* montre ici un jugement bien sain, et une grande connaissance du cœur de l'homme. Presque toute tragédie est froide sans les combats des passions.

sont reçues de l'auditeur avec plaisir ; et il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devroit s'intéresser à sa conservation, et qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir, ou du moins avec répugnance. Horace et Curiace ne seroient point à plaindre, s'ils n'étoient point amis et beaux-frères, ni Rodrigue, s'il étoit poursuivi par un autre que par sa maîtresse ; et le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins, si un autre que sa mère lui demandoit le sang de sa maîtresse, ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mère ; ou si après la mort de son frère, qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avoit à se défier d'autres que de sa mère et de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commisération que la proximité du sang, et les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant et le persécuté, le poursuivant et le poursuivi, celui qui fait souffrir et celui qui souffre ; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celles dont je viens de parler, et qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée ; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle, ni dans son Philoctète ; et qui voudra parcourir ce qui

nous reste d'Eschyle et d'Euripide y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entends pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce seroit les rendre d'une nécessité absolue, et me contredire moi-même. Mais par ce mot de tragédies parfaites, j'entends celles du genre le plus sublime et le plus touchant; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvu qu'elles soient régulières à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, et n'approchent pas de la beauté et de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelqu'autre agrément qui ne vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre le connoît ou ne le connoît pas, et s'il achève ou n'achève pas. La diverse combinaison de ces deux manières d'agir, forme quatre sortes de tragédies, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. On connoît celui qu'on veut perdre, et on le fait périr en effet, comme Médée tue ses enfans, Clytemnestre son mari, Oreste sa mère; et la moindre espèce est

celle-là. On le fait périr sans le connoître, et on le reconnoît avec déplaisir après l'avoir perdu; et cela, dit-il, ou avant la tragédie, comme OEdipe, ou dans la tragédie, comme l'Alcmæon d'Astydamas, et Telegonus dans Ulysse blessé, qui sont deux pièces que le tems n'a pas laissé venir jusqu'à nous; et cette seconde espèce a quelque chose de plus élevé selon lui que la première. La troisième est dans le haut degré d'excellence, quand on est prêt de faire périr un de ses proches sans le connoître, et qu'on le reconnoît assez tôt pour le sauver, comme Iphigénie reconnoît Oreste pour son frère lorsqu'elle devoit le sacrifier à Diane, et s'enfuit avec lui. Il en cite encore deux autres exemples, de Mérope dans Cresphonte, et de Hellé, dont nous ne connoissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entièrement la quatrième espèce de ceux qui connoissent, entreprennent et n'achèvent pas, qu'il dit avoir quelque chose de méchant, et rien de tragique, et en donne pour exemple Hémon qui tire l'épée contre son père dans l'Antigone, et ne s'en sert que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, et envelopperoit non-seulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Héraclius, et Nicomède.

Disons donc qu'elle ne doit s'entendre 1) que

1) Il nous semble qu'on ne peut mieux expliquer ce

de ceux qui connoissent la personne qu'ils veulent perdre, et s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun évènement notable qui les y oblige, et sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déjà marqué cette sorte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, et qu'ils sont empêchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-être plus sublime que les trois qu'Aristote avoue; et que s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemple sur les théâtres de son tems, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Electre qui se délivre d'oppression par la mort de sa mère, où elle encourage son frère, et lui en facilite les moyens.

qu'*Aristote* a dû entendre. Si un homme commence une action funeste et ne l'achève pas sans avoir un motif supérieur et tragique qui le force, il n'est alors qu'inconstant et pusillanime : il n'inspire que le mépris. Il faut, ou que la nature, ou la gloire l'arrête; et un tel dénouement peut faire un très-bel effet : ou bien le crime commencé par lui est puni avant d'être achevé; et le spectateur est encore plus content.

L'action de Chimène n'est donc pas défectueuse, pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible, et que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son roi, c'est un combat, où la victoire de ce déplorable amant lui impose silence. Cinna et son Emilie ne pèchent point contre la règle en ne perdant point Auguste, puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance, et qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité, si une clémence si peu attendue ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune ? Qu'oublie Phocas pour se défaire d'Héraclius ? Et si Prusias demeuroit le maître, Nicomède n'iroit-il pas servir d'ôtage à Rome, ce qui lui seroit un plus rude supplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, et succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire ; et ce dernier est forcé de reconnoître son injustice, après que le soulèvement de son peuple, et la générosité de ce fils qu'il vouloit agrandir aux dépends de son aîné, ne lui permettent plus de la faire réussir.

Ce n'est pas démentir Aristote, que de l'expliquer ainsi favorablement pour trouver dans cette quatrième manière d'agir qu'il rebute une espèce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, et qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à

notre siècle, sans rien retrancher de l'autorité de ce philosophe ; mais je ne sais comment faire pour lui conserver cette autorité, et renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espèces. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience à douter si celle qu'il estime la moindre des trois n'est point la plus belle, et si celle qu'il tient la plus belle n'est pas la moindre. La raison est que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un père y veut perdre son fils sans le connoître, et ne le regarde que comme indifférent, et peut-être comme ennemi. Soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commisération selon Aristote même, et ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, et à souhaiter qu'elle se découvre assez tôt pour l'empêcher de périr ; ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer : et quand cette reconnoissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de conjouissance de voir arriver la chose comme on le souhaitoit.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait périr, ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée et renfermée dans la catastrophe. Mais lorsqu'on agit à visage décou-

vert, et qu'on sait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme; et de là naissent les grandes et fortes émotions, qui renouvellent à tous momens, et redoublent la commisération. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène et Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait OEdipe de sa personne. Je dis de sa personne, parce que le poëme entier en excite peut-être autant que le Cid, ou que Rodogune : mais il en doit une partie à Dircé; 1) et ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'un épisode.

Je sais que l'*agnition* est un grand ornement dans les tragédies, Aristote le dit : mais il est certain qu'elle a ses incommodités. Les Italiens l'affectent en la plupart de leurs poëmes, et perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathétiques, qui auroient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en la mort de Crispe, 2) faite par un de leurs plus beaux es-

1) Il est toujours étonnant que *Corneille* ait cru que sa *Dircé* ait pu faire quelque sensation dans son *OEdipe.*

2) On ne connaît plus guère la mort de *Crispe*, de *Jean-Baptiste Chiraldelli*, et pas davantage celle du Jésuite *Stephonius*. Mais il est clair qu'il n'y a presque rien de tragique dans cette pièce, si Cons-

prits, Jean-Baptiste Chiraldelli, et imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, et d'en faire seulement un grand capitaine, qu'il ne reconnoît pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette pièce est si pleine d'esprit et de beaux sentimens, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur, et à la censurer si tôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, et contre la vérité d'une histoire connue, lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet ouvrage! Les ressentimens, le trouble, l'irrésolution et les déplaisirs de Constantin, auroient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils, que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un père, que de la part d'un maître; et la qualité de fils, augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposoit, eût en même-tems augmenté la douleur d'en voir un père persuadé. Fauste même auroit eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste, que pour se résoudre à un adultère; ses remords en auroient été plus animés, et ses désespoirs plus violens. L'auteur a renoncé à tous ces avantages

tantin ne connaît pas son fils, s'il n'y a point dans son cœur de combats entre la nature et la vengeance.

pour avoir dédaigné de traiter ce sujet, comme l'a traité de notre tems le père Stéphonius, jésuite, et comme nos anciens ont traité celui d'Hippolyte, et pour avoir cru l'élever d'un étage plus haut, selon la pensée d'Aristote, je ne sais s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrés de perfection pour la tragédie avoit une entière justesse de son tems, et en la présence de ses compatriotes; je n'en veux point douter : mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de notre siècle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins, que ce qui plaisoit au dernier point à ses Athéniens ne plaît pas également à nos François; et je ne sais point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, et de demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poétique.

Avant que de quitter cette matière, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches : l'une, si le poëte les peut inventer; l'autre, s'il ne peut rien changer en ce qu'il tire de l'histoire ou de la fable.

Pour la première, il est indubitable que les anciens en prenoient si peu de liberté qu'ils ar-

rêtoient leurs tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles ; ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissoit des sujets, et non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poëtes par ces paroles : « Ils doivent bien user de ce qui est reçu, ou inventer eux-mêmes. » Ces termes décideroient la question, s'ils n'étoient point si généraux ; mais comme il a posé trois espèces de tragédie, selon les divers tems de connoître, et les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revue sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourvu que je la laisse entière à quelqu'une des trois.

J'estime donc, en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connoît, soit qu'on achève, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire ou de la fable. 1) Ces entreprises

1) C'est ici une grande question, s'il est permis d'inventer le sujet d'une tragédie. Pourquoi non, puisqu'on invente toujours les sujets de comédie ? Nous avons beaucoup de tragédies de pure invention qui ont eu des succès durables à la représentation et à la lecture. Peut-

contre des proches ont toujours quelque chose de si criminel, et de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être appuyées sur l'une ou sur l'autre; et jamais elles

être même ces sortes de pièces sont plus difficiles à faire que les autres. On n'y est pas soutenu par cet intérêt qu'inspirent les grands noms connus dans l'histoire, par le caractère des héros déjà tracé dans l'esprit du spectateur; il est au fait avant qu'on ait commencé. Vous n'avez nul besoin de l'instruire; et s'il voit que vous lui donniez une copie fidèle du portrait qu'il a déjà dans la tête, il vous en tient compte. Mais dans une tragédie où tout est inventé, il faut annoncer les lieux, les tems, et les héros; il faut intéresser pour des personnages dont votre auditoire n'a aucune connaissance. La peine est double; et si votre ouvrage ne transporte pas l'ame, vous êtes doublement condamné. Il est vrai que le spectateur peut vous dire, si l'évènement que vous me présentez était arrivé, les historiens en auraient parlé. Mais il peut en dire autant de toutes les les tragédies historiques dont les évènemens lui sont inconnus; ce qui est ignoré, et ce qui n'a jamais été écrit, sont pour lui la même chose. Il ne s'agit ici que d'intéresser.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Il ne faut pas sans doute choquer l'histoire connue, encore moins les mœurs des peuples qu'on met sur la scène. Peignez ces mœurs, rendez votre fable vraisemblable, qu'elle soit touchante et tragique, que le style soit pur, que les vers soit beaux; et je vous réponds que vous réussirez.

n'ont cette vraisemblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, et que l'ayant tué il vienne à le reconnoître pour son père, ou pour son frère, et en tombe au désespoir, cela n'a rien que de vraisemblable, et par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs cette circonstance de tuer son père ou son frère, sans le connoître, est si extraordinaire, et si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, et de refuser toute croyance à de tels événemens, quand elle ne les marque point. Le théâtre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Œdipe, et je ne me souviens point d'en avoir vu aucun autre chez nos historiens. Je sais que cet événement sent plus la fable que l'histoire, et que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie; mais la fable et l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble, que, pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable, et qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la scène. Toute la métamorphose d'Ovide

est manifestement d'invention ; on peut en tirer des sujets de tragédies, mais non pas inventer sur ce modèle, si ce n'est des épisodes de même trempe. La raison en est, que, bien que nous ne devions rien inventer que de vraisemblable, et que ces sujets fabuleux, comme Andromède et Phaëton, ne le soient point du tout, inventer des épisodes, ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est déjà inventé : et ces épisodes trouvent une espèce de vraisemblance dans leur rapport avec l'action principale ; en sorte qu'on peut dire que, supposé que cela se soit pu faire, il s'est pu faire comme le poëte le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seroient pas propres à un sujet historique, ou de pure invention, parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, et seroient moins vraisemblables qu'elle. Les apparitions de Vénus et d'Eole ont eu bonne grace 1) dans Andromède ; mais si j'avois fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicomède avec son père, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurois fait révolter tout mon auditoire ; et cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenue. Ces dénouemens par des dieux de machine sont fort fréquens chez les Grecs dans des tragédies qui paroissent historiques, et qui sont

1) Pas si bonne grace.

vraisemblables à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait, et se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sais ce qu'en décidoient les Athéniens qui étoient leurs juges ; mais les deux exemples que je viens de citer montrent suffisamment qu'il seroit dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en savons manifestement la fausseté, et qu'elles choquent notre religion ; ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, et à plus forte raison à sa croyance ; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foi pour l'apparition des anges et des saints, que les anciens en avoient pour celle de leur Apollon et de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit, si pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse servi d'un ange ? 1) Ce poëme est

1) Nous avouons ingénuement que nous aimerions presque autant un ange descendant du ciel, que le froid procès par écrit qui suit la mort de *Phocas*, et qu'on débrouille à peine par une ancienne lettre de l'impératrice *Constantine*, lettre qui pourrait encore produire bien des contestations.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, a très-bien remarqué les défauts de ce dénouement d'*Héraclius*, et de cette reconnaissance qui se fait après la catas-

entre des chétiens, et cette apparition y auroit eu autant de justesse que celle des dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eût été néanmoins un secret infaillible de rendre celui-là ridicule, et il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis et artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espèce, où l'on ne connoît un père et un fils, qu'après l'avoir fait périr; et pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé, mais je ne me le permettrai jamais. 1)

Celles de la troisième espèce ne reçoivent au-

trophe : nous avons toujours été de son avis sur ce point. Nous avons toujours pensé qu'un dénouement doit être clair, naturel, touchant; qu'il doit être s'il se peut, la plus belle situation de la pièce. Toutes ces beautés sont réunies dans *Cinna*. Heureuses les pièces où tout parle au cœur, qui commencent naturellement et qui finissent de même !

1) Nous ne voyons pas pourquoi *Corneille* ne se serait pas permis une tragédie dans laquelle un père reconnaîtrait un fils après l'avoir fait périr. Il nous semble qu'un tel sujet pourrait produire un très-beau cinquième acte. Il inspirerait cette crainte et cette pitié qui sont l'ame du spectacle tragique.

eune difficulté. Non-seulement on les peut inventer, puisque tout y est vraisemblable, et suit le train commun des affections naturelles; mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du théâtre, que d'obliger les poëtes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs, qui n'aient la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs. Il se peut faire que la fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrans pour percer de si épaisses obscurités, et déterminer si l'Iphigénie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide, comme son Hélène et son Ion, ou s'il l'a prise d'un autre; mais je crois pouvoir dire qu'il est très-mal-aisé d'en trouver dans l'histoire, soit que tels évènemens n'arrivent que très-rarement, soit qu'ils n'aient pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le roi d'Athènes son père, sur le point qu'il l'alloit faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scène peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur, mais il ne faut pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de la fable, semble décidée en termes

assez formels par Aristote, lorsqu'il dit « qu'il ne faut point changer les sujets reçus, 1) et que Clytemnestre ne doit point être tuée par un autre qu'Oreste, ni Euriphile par un autre qu'Alcmæon.» Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction et quelque tempérament. Il est constant que les circonstances, ou, si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action, demeurent en notre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas, ou en rapporte si peu qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poëme; et même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lues autrefois ne s'y sera pas si fort attachée, qu'il s'apperçoive assez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuser de mensonge; ce qu'il ne manqueroit pas de faire, s'il voyoit que nous changeassions l'action principale. Cette falsification seroit cause qu'il n'ajouteroit aucune foi à tout le reste; comme au contraire il croit aisément tout ce reste, quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sait véritable, et dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir

1) Nous pensons qu'on pourrait changer quelque circonstance principale dans les sujets reçus, pourvu que ces circonstances changées augmentassent l'intérêt loin de le diminuer.

Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle et Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud et un dénouement tout-à-fait différent l'un de l'autre ; et c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la même pièce, bien que ce soit le même sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en même tems si elle n'est point si cruelle, ou si difficile à représenter, qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, et qu'il veut bien donner à la fable, en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vue, et de le faire savoir par un récit qui frappe moins que le spectacle, et nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfans ni qu'Atrée fasse rôtir ceux de Thyeste à la vue du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi-bien que la métamorphose de Progné en oiseau, et de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité, quand on la hasarde aux yeux du spectateur.

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. 1)

1) *Médée* ne doit point tuer ses enfans devant des

Je passe plus outre ; et pour exténuer ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopatre eut tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus à son retour de la chasse ; et ce prince, soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, et la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide ; on eût pris aversion pour Antiochus ; et il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que sa haine

mères, qui s'enfuieraient d'horreur. Un tel spectacle révolterait des cannibales et des inquisiteurs même. Cadmus ne peut guère être changé en serpent, qu'à l'opéra. Nous aurions souhaité qu'*Horace* eût dit *aversor, et odi.* Au lieu de, *incredulus odi.* Car le sujet de ces pièces étant connu et reçu de tout le monde, la fable passant pour une vérité, le spectateur n'est point *incredulus :* mais il est révolté, il recule, il fuit à l'aspect de deux figures d'enfant qu'on met à la broche. A l'égard de la métamorphose de Cadmus en serpent, et de Progné en hirondelle, c'étaient encore des fables qui tenaient lieu d'histoire. Mais l'exécution de ces prodiges serait d'une telle difficulté, et l'exécution même la plus heureuse serait si puérile et si ridicule, qu'elle ne pourrait amuser que des enfans et des vieilles imbécilles.

et sa noire perfidie alloient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir, à dessein d'envelopper ces deux amans dans sa perte, en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mère laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du ciel, et non pas de la vengeance des hommes; d'autre côté, Antiochus ne perd rien de la compassion et de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent; et enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopatre périt par le même poison qu'elle présente à Antiochus.

Phocas étoit un tyran, et sa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupère, que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos héros du crime tant qu'il se peut, et les exempter même de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. J'ai beaucoup osé dans Nicomède : Prusias son père l'avoit voulu faire assassiner dans son armée; sur l'avis qu'il en eut par les assassins mêmes, il entra dans son royaume, s'en empara, et réduisit ce malheureux père à se cacher dans une caverne où il le fit assassiner lui-même. Je n'ai pas poussé l'histoire jusque là; et après l'avoir peint trop vertueux pour l'en-

gager dans un parricide, j'ai cru que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le persécutoient, sans le faire passer plus avant.

Je ne saurois dissimuler une délicatesse que j'ai sur la mort de Clytemnestre, qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point être changées : je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste ; mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de dessein formé, pendant qu'elle est à genoux devant lui et le conjure de lui laisser la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui passe pour une vertueuse opprimée dans le reste de la pièce, l'inhumanité dont elle encourage son frère à ce parricide. C'est un fils qui venge son père, mais c'est sur sa mère qu'il le venge. Séleucus et Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ai osé leur en donner la moindre pensée. Aussi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'étoit pas de l'usage des anciens ; et ces républicains avoient une si forte haine des rois, qu'ils voyoient avec plaisir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce sujet à notre mode, il faudroit qu'Oreste n'eût dessein que contre Égiste, qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mère lui en fît remettre la punition aux dieux, que cette reine s'opiniâtrât à la protection de son

adultère, et qu'elle se mît entre son fils et lui si malheureusement, qu'elle reçût le coup que ce prince voudroit porter à cet assassin de son père. Ainsi elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fît horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeureroit innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette manière, lorsqu'il nous apprend que le poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pu ou dû se passer, selon le vraisemblable ou le nécessaire. 1) Il répète souvent ces derniers mots,

1) Tout ce que dit ici *Corneille* sur l'art de traiter des sujets terribles, sans les rendre trop atroces, est digne du père et du législateur du théâtre; et ce qu'il propose sur la manière de sauver l'horreur du parricide d'*Oreste* et d'*Electre* est si judicieux, que les poëtes, qui depuis lui ont manié ce sujet si cher à l'antiquité se sont absolument conformés aux conseils qu'il donne.

A l'égard du conseil d'*Aristote*, de représenter les évènemens *selon le vraisemblable ou le nécessaire*, voici comment nous entendons ces paroles.

Choisissez la manière la plus vraisemblable, pourvu qu'elle soit tragique et non révoltante; et si vous ne pouvez concilier ces deux choses, choisissez la manière dont la catastrophe doit arriver nécessairement par tout ce qui aura été annoncé dans les premiers actes.

Par exemple, vous mettez sur le théâtre le malheur

et ne les explique jamais. Je tâcherai d'y suppléer le moins mal qu'il me sera possible, et j'espère qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premièrement que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vraisemblables n'emporte aucune défense de nous écarter du vraisemblable dans le besoin. C'est un privilége qu'il nous donne, et non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vraisemblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire; et cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poëte se trouve encore en termes plus formels dans le vingt-cinquième chapitre, qui contient les excuses ou plutôt les justifications dont il peut se servir contre la censure. « Il faut, dit-il, qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, et qu'il les représente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû être : » par où il lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la

d'*Œdipe*, il faut que ce malheur arrive. Voilà le nécessaire. Un vieillard lui apprend qu'il est incestueux et parricide, et lui en donne de funestes preuves. Voilà le vraisemblable.

fable est fondée, ou de la vraisemblance. Il ajoute ensuite : « si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû être : si on lui impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des dieux, dont la plus grande partie n'a rien de véritable. » Et un peu plus bas : « Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la manière qu'il décrit : néanmoins elles se sont passées effectivement de cette manière; et par conséquent il est hors de faute. » Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligés de nous écarter de la vérité, pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornemens de la vraisemblance, et le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant, par le second de ces trois passages, que l'opinion commune suffit pour nous justifier, quand nous n'avons pas pour nous la vérité, et que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons, si nous recherchions les beautés de cette vraisemblance. Nous courons par là quelque risque d'un plus foible succès, mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de notre gloire, et non pas contre les règles du théâtre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vraisemblance* et de *nécessaire*, dont l'ordre

se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vraisemblable*, et tantôt, *selon le vraisemblable ou le nécessaire*. D'où je tire une conséquence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vraisemblable au nécessaire, et d'autres où il faut préférer le nécessaire au vraisemblable. La raison en est que ce qu'on emploie le dernier dans les propositions alternatives y est placé comme un pis-aller dont il faut se contenter quand on ne peut arriver à l'autre, et qu'on doit faire effort pour le premier, avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraisemblable au nécessaire, et du nécessaire au vraisemblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La première consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du tems et du lieu; et l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la première, le vraisemblable est à préférer au nécessaire, et le nécessaire au vraisemblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile et mieux séant qu'elles arrivent, et les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presse extraordinairement, si la nécessité de les ren

fermer dans un lieu et dans un jour ne nous y oblige. J'ai déjà fait voir en l'autre discours que, pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique, qui vraisemblablement s'entretiendroient dans une chambre; et je m'assure que si on racontoit dans un roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyeucte, dans Pompée, ou dans le Menteur, on lui donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux règles de l'unité de jour et de lieu nous dispense alors du vraisemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible : mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité; et la Suivante, Cinna, Théodore et Nicomède, n'ont point eu besoin de s'écarter de la vraisemblance à l'égard du tems, comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au théâtre par le lieu, par le tems, et par les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vue beaucoup de personnages tout à la fois, de peur que les uns demeurent sans action, ou troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes : il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en

place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière ; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre, où les promener ; et s'il fait arriver ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se départir de la vraisemblance, parce qu'il n'a jamais aucune raison ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théâtre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vraisemblable, parce qu'il ne nous fait rien savoir que par des gens qu'il expose à la vue de l'auditeur en peu de tems, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser, que nous permettre une vraisemblance plus large : mais puisqu'Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un roman n'a point de vraisemblance, à le bien prendre, et se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples : l'unité de lieu y est exacte, tout s'y passe dans une salle. Mais si on en faisoit un roman avec les mêmes particularités de scène en scène que j'y ai employées, feroit-on tout passer dans cette salle ? A la fin du premier acte, Curiace, et

Camille sa maîtresse, vont rejoindre le reste de la famille, qui doit être dans un autre appartement; entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces; à l'ouverture du second, Curiace paroît dans cette même salle pour l'en congratuler. Dans le roman, il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille, et il n'est point vraisemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjouissance: mais il est nécessaire pour le théâtre; et à moins que cela, les sentimens des trois Horaces, de leur père, de leur sœur, de Curiace et de Sabine, se fussent présentés à faire paroître tous à la fois. Le roman, qui ne fait rien voir, en fût venu aisément à bout: mais sur la scène il a fallu les séparer pour y mettre quelque ordre, et les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-ci, que j'ai été forcé de ramener dans cette salle sans vraisemblance. Cela passé, le reste de l'acte est tout-à-fait vraisemblable, et n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le roman. A la fin de cet acte, Sabine et Camille, outrées de déplaisir, se retirent de cette salle avec un emportement de douleur qui vraisemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le roman les feroit demeurer, et y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la nécessité de les faire voir aux

spectateurs, Sabine quitte sa chambre au commencement du troisième acte, et revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reste de cet acte est vraisemblable comme en l'autre ; et si vous voulez examiner avec cette rigueur les premières scènes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même chose, et que le roman placeroit ces personnages ailleurs qu'en cette salle, s'ils en étoient une fois sortis, comme ils en sortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire, quand on ne la peut traiter selon le vraisemblable, qu'on doit toujours préférer au nécessaire, lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison, qui les fait naître l'une de l'autre. Le nécessaire y est à préférer au vraisemblable : non que cette liaison ne doive toujours être vraisemblable, mais parce qu'elle est beaucoup meilleure, quand elle est vraisemblable et nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lorsqu'elle n'est que vraisemblable sans être nécessaire, le poëme s'en peut passer, et elle n'y est pas de grande importance ; mais quand elle est vraisemblable et nécessaire, elle devient une partie essentielle du poëme, qui ne peut subsister sans elle. Vou

trouverez dans Cinna des exemples de ces deux sortes de liaisons; j'appelle ainsi la manière dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour Emilie, parce qu'il la veut épouser et qu'elle ne veut se donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraie, l'autre est vraisemblable, et leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords et de l'irrésolution à Cinna; ces remords et cette irrésolution ne sont causés que vraisemblablement par cette bonté, et n'ont qu'une liaison vraisemblable avec elle, parce que Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, et arriver à son but, qui est d'épouser Emilie. Il la consulte dans cette irrésolution: cette consultation n'est que vraisemblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parce que, s'il eût rompu la conjuration sans son aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit proposé; et par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vraisemblables, ou, si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vraisemblable par une autre pareillement vraisemblable.

Avant que d'en venir aux définitions et divisions du vraisemblable et du nécessaire, je fais encore une réflexion sur les actions qui composent la tragédie, et trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes, selon que nous

le jugeons à propos. Les unes suivent l'histoire, les autres ajoutent à l'histoire, les troisièmes falsifient l'histoire. Les premières sont vraies ; les secondes quelquefois vraisemblables, et quelquefois nécessaires ; et les dernières doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies, il ne faut point se mettre en peine de la vraisemblance, elles n'ont pas besoin de son secours. « Tout ce qui s'est fait manifestement s'est pu faire, dit Aristote, parce que, s'il ne s'étoit pu faire, il ne se seroit pas fait. » Ce que nous ajoutons à l'histoire, comme il n'est pas appuyé de son autorité, n'a pas cette prérogative. « Nous avons une pente naturelle, ajoute ce philosophe, à croire que ce qui ne s'est point fait n'a pu encore se faire ; » et c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vraisemblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.

A bien peser ces deux passages, je crois ne m'éloigner point de sa pensée, quand j'ose dire, pour définir le vraisemblable, que *c'est une chose manifestement possible dans la bienséance, et qui n'est ni manifestement vraie, ni manifestement fausse.* On en peut faire deux divisions ; l'une en vraisemblable général et particulier, l'autre en ordinaire et extraordinaire.

Le vraisemblable général est ce que peut faire et qu'il est à propos que fasse un roi, un géné-

ral d'armée, un amant, un ambitieux, etc. Le particulier est ce qu'ont pu ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade, de compatible avec ce que l'histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'histoire sort de cette vraisemblance, parce qu'il est manifestement faux; et il n'est pas vraisemblable que César après la bataille de Pharsale se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium, bien qu'à parler en termes généraux il soit vraisemblable que, dans une guerre civile, après une grande bataille, les chefs des partis contraires se réconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un et l'autre.

Cette fausseté manifeste qui détruit la vraisemblance se peut rencontrer même dans les pièces qui sont toutes d'invention. On y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonstances, des tems et des lieux, qui peuvent convaincre un auteur de fausseté, quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un roi de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, et que je choisisse pour le tems de mon action un siècle dont l'histoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fausseté seroit toute visible; et c'en seroit une encore plus palpable, si je plaçois Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller et revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le poëte n'a jamais aucun

droit. Il peut prendre quelque licence sur l'histoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celles de César ou d'Auguste, et leur attribuer des actions qu'ils n'ont point faites, ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverser la chronologie pour faire vivre Alexandre du tems de César, et moins encore changer la situation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, et des fleuves remarquables. La raison est que ces provinces, ces montagnes, ces rivières, sont des choses permanentes. Ce que nous savons de leur situation étoit dès le commencement du monde; nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'histoire ne le marque; et la géographie nous en apprend tous les noms anciens et modernes. Ainsi un homme seroit ridicule d'imaginer que, du tems d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, et de mêler de pareilles grotesques dans une pièce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, et qui, succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échappe beaucoup à la connoissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en

excepte pas même les commentaires de César, qui écrivoit sa propre histoire et devoit la savoir toute entière. Nous savons quels pays arrosoient le Rhône et la Seine avant qu'il vînt dans les Gaules; mais nous ne savons que fort peu de choses et peut-être rien du tout de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce tems-là, mais non pas, sous ce prétexte de fiction poétique et d'éloignement des tems, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argénis, où il ne nomme aucune ville ni fleuve de Sicile ni de nos provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entièrement de son invention, aussi-bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il trouve le poëte excusable quand il pèche contre un autre art que le sien, comme contre la médecine, ou contre l'astrologie. A quoi je réponds qu'il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par là au but de son art, auquel il n'auroit pu arriver autrement. Encore avoue-t-il qu'il pèche en ce cas, et qu'il est meilleur de ne point pécher du tout. Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferois distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler

sur son théâtre, tels que sont la médecine et l'astrologie que je viens de nommer, et les arts sans la connoissance desquels, ou en tout, ou en partie, il ne sauroit établir de justesse dans aucune pièce, tels que sont la géographie et la chronologie. Comme il ne sauroit représenter aucune action sans la placer en quelque lieu et en quelque tems, il est inexcusable s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu et de ce tems où il la place.

Je viens à l'autre division du vraisemblale en ordinaire et extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent ou du moins aussi souvent que sa contraire. L'extraordinaire est une action qui arrive à la vérité moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces évènemens singuliers qui servent de matière aux tragédies sanglantes, par l'appui qu'ils ont de l'histoire ou de l'opinion commune, et qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les épisodes de la pièce dont ils font le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraisemblable extraordinaire : l'un, d'un homme subtil et adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui : l'autre, d'un foible qui se bat contre un plus fort que lui et en demeure victorieux ; ce qui sur-tout ne

manque jamais à être bien reçu quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux souhaits de l'auditoire, qui s'intéresse toujours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le comte se trouveroit dans la vraisemblance extraordinaire, quand elle ne seroit pas vraie. Il est vraisemblable, dit notre docteur, que beaucoup de choses arrivent contre le vraisemblable; et, puisqu'il avoue par là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraisemblance, j'aimerois mieux les nommer simplement croyables, et les ranger sous le nécessaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même philosophe dit, « qu'au regard de la poésie, on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable, » 1)

1) Il nous semble que *Corneille* aurait pu s'épargner toutes les peines qu'il prend pour concilier *Aristote* avec lui-même. Nous n'entendons point ce que c'est que *l'impossible croyable*, et *le possible incroyable*. On a beau donner la torture à son esprit, l'impossible ne sera jamais croyable : l'impossible selon la force du mot est ce qui ne peut jamais arriver. C'est abuser de son esprit que d'établir de telles propositions ; c'est en abuser encore de vouloir les expliquer. C'est vouloir plaisanter, de dire que quand une chose est faite il

et conclure de là que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable, par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque, selon Aristote, il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté, et trouver de quelle nature est cet impossible croyable dont il ne donne aucun exemple, je réponds qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paroissent aisément possibles, et par conséquent croyables, quand on les envisage d'une autre manière. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, et qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé; mais elles paroissent manifestement possibles quand elles sont dans la vraisemblance générale, pourvu qu'on les regarde détachées de l'histoire, et qu'on veuille oublier pour quelque tems ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicomède est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son père sans le voir, et que ses frères du second

est impossible qu'elle ne soit pas faite, et qu'on n'y peut rien changer. Ces questions sont de la nature de celles qu'on agitait dans les écoles, si Dieu pouvait se changer en citrouille, et si en montant à une échelle il pouvait se casser le cou.

lit étoient en otage à Rome, lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins, puisqu'il n'étoit pas fils de Maurice, et que, bien loin de passer pour celui de Phocas, et être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il étoit gouverneur, et ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidens de ces deux tragédies; et ceux qui savent le désaveu qu'en fait l'histoire la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation, parce qu'ils sont dans la vraisemblance générale, bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux et de ses métamorphoses est encore impossible, et ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, et par cette vieille traditive qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modèle, et de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé de son attente, quand le titre de poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet; il y trouve tout croyable; et cette première supposition faite qu'il est des dieux, et qu'ils prennent intérêt et font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Aprés avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vraisemblable, il est tems que je hasarde une définition du nécessaire, dont Aristote parle tant, et qui seul nous peut autoriser à changer l'histoire, et à nous écarter de la vraisemblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poésie, n'est autre chose que le besoin du poëte pour arriver à son but, ou pour y faire arriver ses acteurs. Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot grec ἀναγκαῖον, qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers, selon les divers desseins que la variété des sujets leur donne. Un amant a celui de posséder sa maîtresse, un ambitieux de s'emparer d'une couronne, un homme offensé de se venger, et ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire, qu'il faut préférer au vraisemblable, ou, pour parler plus juste, qu'il faut ajouter au vraisemblable dans la liaison des actions et leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déjà assez expliqué là-dessus, je n'en dirai pas davantage.

Le but du poëte est de plaire selon les règles de son art. Pour plaire, il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions, et d'exténuer l'horreur des funestes. Ce sont des néces

sités d'embellissement, où il peut bien choquer la vraisemblance particulière par quelque altération de l'histoire, mais non pas se dispenser de la générale, que rarement, et pour des choses qui soient de la dernière beauté, et si brillantes qu'elles éblouissent. Sur-tout il ne doit jamais les pousser au-delà de la vraisemblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajoute de son invention ne sont pas d'une nécessité absolue, et qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait, que d'en parer son poëme contre toute sorte de vraisemblance. Pour plaire selon les règles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour et de lieu; et, comme cela est d'une nécessité absolue et indispensable, il lui est beaucoup plus permis sur ces deux articles, que sur celui des embellissemens.

Il est si mal-aisé qu'il se rencontre dans l'histoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces évènemens illustres et dignes de la tragédie, dont les délibérations et leurs effets puissent arriver en un même lieu et en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter; et un auteur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire, et le public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osoit

beaucoup moins permis dans Horace et dans Pompée, dont les histoires ne sont ignorées de personne, que dans Rodogune et dans Nicomède, dont peu de gens savoient les noms avant que je les eusse mis sur le théâtre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoute à l'histoire, et tous les changemens qu'on y apporte, ne soient jamais plus incroyables que ce qu'on en conserve dans le même poëme. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornemens :

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris :

et non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'histoire ou dans la fable, hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question autant qu'on la peut décider par cet autre vers avec lequel je finis ce discours :

Dabiturque licentia sumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenue, mais sans scrupule ; et, s'il se peut, ne nous en servons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point besoin de grace que d'en recevoir.

TROISIÈME DISCOURS.

DES TROIS UNITÉS;

D'action, de jour, et de lieu.

Les deux discours précédens, et l'examen de mes pièces de théâtre, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matières, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste, dans la comédie, en l'unité d'intrigue, 1) ou d'obstacle aux desseins des

1) Nous pensons que *Corneille* entend ici, par unité d'action et d'intrigue, une action principale, à laquelle les intérêts divers et les intrigues particulières sont subordonnées, un tout composé de plusieurs parties qui toutes tendent au même but. C'est un bel édifice, dont l'œil embrasse toute la structure, et dont il voit avec plaisir les différens corps.

Il condamne avec une noble candeur la duplicité d'action dans ses *Horaces*, et la mort inattendue de *Camille* qui forme une pièce nouvelle. Il pouvait ne pas citer *Théodore*. Ce n'est pas la double action, la double intrigue, qui rend *Théodore* une mauvaise tragédie; c'est le vice du sujet, c'est le vice de la diction et des sentimens, c'est le ridicule de la prostitution.

Il y a manifestement deux intrigues dans l'Andromaque de *Racine*; celle d'*Hermione* aimée d'*Oreste* et dédaignée de *Pirrhus*, celle d'*Andromaque* qui

principaux acteurs, et en l'unité de péril dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, et plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre ; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second ; et l'éclaircissement d'une intrigue ne

voudrait sauver son fils et être fidèle aux mânes d'Hector. Mais ces deux intérêts, ces deux plans sont si heureusement rejoints ensemble, que si la pièce n'était pas un peu affaiblie par quelques scènes de coquetterie et d'amour, plus dignes de *Térence* que de *Sophocle*, elle serait la première tragédie du théâtre français.

Nous avons déjà dit que dans la mort de *Pompée* il y a trois à quatre actions, trois à quatre espèces d'intrigues mal réunies. Mais ce défaut est peu de chose en comparaison des autres qui rendent cette tragédie trop irrégulière. Le célèbre *Caton* d'*Addisson* pèche par la multiplicité des actions et des intrigues, mais encore plus par l'insipidité des froids amours, et d'une conspiration en masque. Sans cela *Addisson* aurait pu par l'éloquence de son style noble et sage réformer le théâtre anglais.

Corneille a raison de dire qu'il ne doit y avoir qu'une action complète. Nous doutons qu'on ne puisse y parvenir que par plusieurs autres actions imparfaites. Il nous semble qu'une seule action sans aucun épisode, à-peu-près comme dans *Athalie*, serait la perfection de l'art.

met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action ; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace et dans Théodore, dont il n'est point besoin que le premier tue sa sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au martyre après avoir échappé à la prostitution ; et je me trompe fort, si la mort de Polixène et celle d'Astianax, dans la Troade de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu et une fin ; et ces trois parties non-seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme ; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminement, et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte, pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache préci-

sément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paroissent point sur le théâtre ; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celui qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second acte, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième, je serois bien empêché à vous le dire, et je ne crois pas être obligé à en rendre compte ; mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner et dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mère. On en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, et à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette mère dénaturée à résoudre et faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquième.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troisième au quatrième vraisemblablement se consume à dormir par tous les acteurs : leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes, parce que ce troisième n'en a point de complète. Dorante le finit par le dessein de chercher des moyens de regagner l'esprit de Lucrèce ; et, dès le commencement de l'autre, il se

présente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, et prendre l'occasion de l'entretenir elle-même, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les acteurs pendant qu'ils n'occupent point la scène, je n'entends pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre, mais seulement qu'on n'y est pas obligé, et qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derrière le théâtre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le second acte jusqu'au quatrième, parce que durant tout ce tems-là elle a pu ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare : mais je fais connoître, dès le premier vers du cinquième, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le poëte n'est pas tenu d'exposer à la vue toutes les actions particulières qui amènent à la principale. Il doit choisir celles qui lui sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat et la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelqu'autre agrément qui leur soit attaché, et cacher les autres derrière la scène pour les faire connoître au spectateur, ou par une narration, ou par quelqu'autre adresse

de l'art. Sur-tout il doit se souvenir que les unes et les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernières soient produites par celles qui les précèdent, et que toutes aient leur source dans la protase, que doit fermer le premier acte. Cette règle que j'ai établie dès le premier discours, bien qu'elle soit nouvelle et contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote. En voici le premier. « Il y a grande différence, dit-il, entre les événemens qui viennent les uns après les autres, et ceux qui viennent les uns à cause des autres. » 1) Les Maures viennent, dans le Cid, après la mort du comte, et non pas à cause de la mort du comte; et le pêcheur vient, dans D. Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Arragon, et non pas à cause qu'on l'en soupçonne : ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, et porte en termes exprès, « que tout ce qui se passe dans la tragédie doit arriver nécessairement ou vraisemblablement de ce qui l'a précédé. »

La liaison des scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque acte l'une avec l'autre,

1) Cette maxime d'*Aristote* marque un esprit juste, profond et clair. Ce ne sont pas là des sophismes et des chimères à la Platon. Ce ne sont pas là des idées archétypes.

et dont j'ai parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un poëme, 1) et qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement, et non pas une règle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plupart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scènes ; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la scène qui le précède, ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisième acte de l'Eunuque de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémès et Pythias qui sortent du théâtre quand il y entre. Les savans de notre siècle qui les ont pris pour modèles dans les tragédies qu'ils nous ont laissées ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, et il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius et de Heinsius, dont j'ai parlé dans l'examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos spectateurs qu'ils ne sauroient plus

1) Cet ornement de la tragédie est devenu une règle, parce qu'on a senti combien il était devenu nécessaire.

voir une scène détachée, sans la marquer pour un défaut. L'œil et l'oreille même s'en scandalisent avant que l'esprit y ait pu faire de réflexion. Le quatrième acte de Cinna demeure au-dessous des autres par ce manquement ; et ce qui n'étoit point une règle autrefois l'est devenu maintenant par l'assiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de la Suivante. J'ai montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vue, estime pour celles de présence et de discours ; et dans ces dernières j'ai confondus deux choses qui méritent d'être séparées. Celles qui sont de présence et de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables ; mais il en est de discours sans présence et de présence sans discours, qui ne sont pas dans le même degré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, sans se montrer, fait une liaison de discours sans présence, qui ne laisse pas d'être fort bonne ; mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le théâtre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaison de présence sans discours, qui souvent a mauvaise grace, et tombe dans une affectation mendiée, plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en précepte, que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi, dans le troisième acte de Pompée, Achorée, après

avoir rendu compte à Charmion de la réception que César a faite au roi quand il lui a présenté la tête de ce héros, demeure sur le théâtre, où il voit venir l'un et l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront et le rapporter à Cléopatre. Timante fait la même chose au quatrième d'Andromède, en faveur de Phinée, qui se retire à la vue du roi et de toute sa cour qu'il voit arriver. Ces personnages, qui deviennent muets, lient assez mal les scènes, où ils ont si peu de part qu'ils n'y sont comptés pour rien. Autre chose est quand ils se tiennent cachés pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent et qui croyent n'être entendus de personne ; car alors l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent savoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais, en ces deux exemples, Timante et Achorée mêlent une présence si froide aux scènes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précédent, tant l'une et l'autre pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du poëme dramatique doive avoir son unité, il y faut considérer deux parties; le nœud, et le dénouement. « Le nœud est composé, selon Aristote, en partie de ce qui s'est

passé hors du théâtre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, et en partie de ce qui s'y passe ; le reste appartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la séparation de ces deux parties. Tout ce qui le précède est de la première, et ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre.» Le nœud dépend entièrement du choix et de l'imagination industrieuse du poëte ; et l'on n'y peut donner de règle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vraisemblable ou le nécessaire dont j'ai parlé dans le second discours ; à quoi j'ajoute un conseil, de s'embarrasser le moins qu'il lui est possible de choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, et qu'elles gênent l'esprit de l'auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter : mais celles qui se font des choses qui arrivent et se passent derrière le théâtre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, et font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au-dessus de ce que j'ai fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Emilie étant plutôt un ornement qui chatouille

l'esprit des spectateurs, qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir et imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Emilie leur fait assez connoître dans les deux premières scènes qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur ; et quand Cinna lui diroit tout simplement que les conjurés sont prêts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte, et de ce qu'il leur a dit, et de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du héros, comme celle d'Héraclius ; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du spectateur, et l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premières représentations, tant elles le fatiguent.

Dans le dénouement, je trouve deux choses à éviter ; le simple changement de volonté, et la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers acteurs, durant quatre actes, s'en désiste au cinquième sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ai parlé au premier discours, et n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon

agit dans Oreste : ce prince et son ami Pylade, accusés par Tindare et Ménélas de la mort de Clytemnestre, et condamnés à leur poursuite, se saisissent d'Hélène et d'Hermione ; ils tuent ou croyent tuer la première, et menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour appaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre Apollon du ciel, qui d'autorité absolue ordonne qu'Oreste épouse Hermione, et Pylade Electre ; et de peur que la mort d'Hélène n'y servît d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venoit de tuer sa mère, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, et qu'il l'a dérobée à leurs coups, et enlevée au ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tuer. Cette sorte de machine est entièrement hors de propos n'ayant aucun fondement sur le reste de la pièce, et fait un dénouement vicieux ; mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le char dont Médée se sert pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement que de l'avoir fait magicienne, et d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant au-dessus des forces de la nature, que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Cholcos, après qu'elle a rajeuni son père Éson depuis son retour, après qu'elle a attaché

des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Créuse, ce char volant, n'est point hors de la vraisemblance, et ce poëme n'a pas besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénèque lui en donne une par ce vers, que Médée dit à sa nourrice,

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham :

et moi, par celui-ci qu'elle dit à Egée,

Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servi d'aucune précaution, peut être juste, et ne retomber ni sur Sénéque ni sur moi ; et je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article. 1)

De l'action je passe aux actes qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres, et qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire aucune autre chose dans ce premier que peindre les mœurs des personnages, et marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va représenter, et qui a quelquefois commencé long-tems auparavant. Aristote n'en prescrit point le nombre.

1) Que devons-nous dire de tout ce morceau précédent ? Applaudir au bon sens de *Corneille* autant qu'à ses grands talens.

Horace le borne à cinq ; 1) et bien qu'il défende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois, et les Italiens font souvent la même chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du chœur ; et comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs poëmes ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au-delà de cinq. Cette manière de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre ; car, ou l'on prêtoit attention à ce que chantoit le chœur, ou l'on n'y en prêtoit point. Si l'on y en prêtoit, l'esprit de l'auditeur étoit trop tendu, et n'avoit aucun moment pour se délasser. Si l'on n'y en prêtoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant ; et lorsqu'un autre acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déja vu, et en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces

1) Cinq actes nous paraissent nécessaires. Le premier expose le lieu de la scène, la situation des héros de la pièce, leurs intérêts, leurs mœurs, leurs desseins. Le second commence l'intrigue. Elle se noue au troisième. Le quatrième prépare le dénouement, qui se fait au cinquième. Moins de tems précipiterait trop l'action : plus d'étendue l'énerverait. Il en est comme d'un repas d'appareil. S'il dure trop peu, c'est une halte : s'il est trop long, il ennuie, et il dégoûte.

deux incommodités. L'esprit de l'auditeur se relâche durant qu'ils jouent, et réfléchit même sur ce qu'il a vu, pour le louer ou le blâmer, suivant qu'il lui a plu ou déplu ; et le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes, que, quand les acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler et renouer son attention.

Le nombre des scènes dans chaque acte ne reçoit aucune règle : mais comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scènes selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le tems que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée et de la sortie de chaque acteur. 1) Sur-tout pour la sortie, je tiens cette règle indispensable, et il n'y a rien de si mauvaise grace qu'un acteur qui se retire du théâtre seulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur ; et bien que le théâtre

1) La règle qu'un personnage ne doit ni entrer ni sortir sans raison est essentielle, cependant on y manque souvent. Il faut un dessein dans chaque scène, et que toutes augmentent l'intérêt, le nœud, et le trouble. Rien n'est plus difficile et plus rare.

représente la chambre ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer qu'il ne vienne de derrière la tapisserie ; et il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez lui, puisque même quelquefois il est vraisemblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ai vu personne se scandaliser de voir Emilie commencer Cinna sans dire pourquoi elle vient dans sa chambre ; elle est présumée y être avant que la pièce commence, et ce n'est que la nécessité de la représentation qui la fait sortir de derrière le théâtre, pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premières scènes de chaque acte, mais non pas les autres, parce qu'un acteur occupant une fois le théâtre, aucun n'y doit entrer qui n'ait sujet de parler à lui, ou du-moins qui n'ait lieu de prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur-tout lorsqu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bientôt quand il sort la première fois, comme Horace dans le second acte, et Julie dans le troisième de la même pièce, ou donner raison en rentrant pourquoi il revient si tôt.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle et capable de plaire, 1) sans le secours des

1) *Aristote* avait donc beaucoup de goût. Pour qu'une

comédiens, et hors de la représentation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit que celui du spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la

pièce de théâtre plaise à la lecture, il faut que tout y soit naturel, et qu'elle soit parfaitement écrite. Il y a quelques fautes de style dans *Cinna*. On y a découvert aussi quelques défauts dans la conduite et dans les sentimens. Mais en général il y règne une si noble simplicité, tant de naturel, tant de clarté, le style a tant de beautés, qu'on lira toujours cette pièce avec intérêt et avec admiration. Il n'en sera pas de même d'*Héraclius* et de *Rodogune*, elles réussiront toujours moins à la lecture qu'au théâtre. La diction dans *Héraclius* n'est souvent ni noble ni correcte; l'intrigue fait peine à l'esprit, la pièce ne touche point le cœur. *Rodogune* jusqu'au cinquième acte fait peu d'effet sur un lecteur judicieux qui a du goût. Quelquefois une tragédie dénuée de vraisemblance et de raison charme à la lecture par la beauté continue du style, comme la tragédie d'*Esther*. On rit du sujet, et on admire l'auteur. Ce sujet en effet, respectable dans nos saintes écritures, révoltent l'esprit par tout ailleurs. Personne ne peut concevoir qu'un roi soit assez sot pour ne pas savoir au bout d'un an de quel pays est sa femme, et assez fou pour condamner toute une nation à la mort, parce qu'on n'a pas fait la révérence à son ministre. L'ivresse de l'idolatrie pour Louis XIV, et la bassesse de la flatterie pour madame de Maintenon, fascinèrent les yeux à Versailles. Ils furent éclairés au théâtre de Paris. Mais le charme de la diction est si grand, que tous ceux

concevoir, et se la représenter lui-même dans son esprit, diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serois d'avis que le poëte prît grand soin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, et qui leur ôteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le comédien y supplée aisément sur le théâtre; mais sur le livre on seroit assez souvent réduit à deviner, et quelquefois même on pourroit deviner mal, à moins que d'être instruit par là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens; mais il faut m'avouer aussi que, faute de l'avoir pratiqué, ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poëmes, qu'il n'y a que les maîtres de l'art qui puissent développer; encore ne sais-je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissions à suivre entièrement leur méthode, il ne faudroit mettre aucune distinction d'actes ni de scènes, non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sais combien il y a d'actes dans leurs pièces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire pour laisser chanter le chœur,

qui aiment les vers en retiennent par cœur plusieurs de cette pièce. C'est ce qui n'est arrivé à aucune des vingt dernières pièces de *Corneille*. Quelque chose qu'on écrive, soit vers, soit prose, soit tragédie ou comédie, soit fable ou sermon, la première loi est de bien écrire.

ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ni eux ni leurs interprètes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encore une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos pièces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, et qui feroient d'étranges contre-tems si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveroient bien embarrassés au cinquième acte des pièces qui finissent heureusement, et où nous rassemblons tous les acteurs sur notre théâtre, ce que ne faisoient pas les anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopatre à Laonice pour lui aller querir du poison, il faudroit un *à parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge ; et l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai et unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la tragédie soit aussi belle à la lecture qu'à la représentation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le théâtre présente à la vue des spectateurs.

La règle de l'unité de jour a son fondement

sur ce mot d'Aristote, que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup. 1) Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables; et pour moi je trouve qu'il y a des sujets si mal-aisés à renfermer en si peu de tems, que non-seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entières, mais je me servirois même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit, qu'il faut élargir la faveur et restreindre les rigueurs: *Odia restringenda, favores ampliandi:* et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte qui a

1) L'unité de jour a son fondement non-seulement dans les préceptes d'*Aristote*, mais dans ceux de la nature. Il serait même très-convenable que l'action ne durât pas en effet plus long-tems que la représentation. Et *Corneille* a raison de dire que sa tragédie de *Cinna* jouit de cet avantage.

Il est clair qu'on peut sacrifier ce mérite à un plus grand qui est celui d'intéresser. Si vous faites verser plus de larmes en étendant votre action à vingt-quatre heures, prenez le jour et la nuit: mais n'allez pas plus loin; alors l'illusion serait trop détruite.

forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide dans les Suppliantes fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étoient éloignés de douze ou quinze lieues, et revenir victorieux en l'acte suivant ; et depuis qu'il est parti, jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Æthra, et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un tems si court. Eschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vîtesse encore toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que, si tôt que cette ville seroit prise, il le lui feroit savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la vue du premier, le troisieme à la vue du second, et ainsi du reste ; et par ce moyen elle devoit apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive, donc il faut que le navire, quoique battu d'une tempête, si j'ai bonne mémoire, ait été aussi vîte que l'œil à découvrir ces lumières. Le Cid et Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence ; et s'ils forcent la vraisemblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils

nomment tyrannique, et auroient raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote : mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation, ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellens, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures ; mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux, et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit : je ne crois pas que Rodogune en demande guère davantage, et peut-être qu'elles suffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix ; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le déréglement, et de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées, et ne soit qu'imperfection. 1)

1) Nous sommes entièrement de l'avis de *Corneill* dans tout ce qu'il dit de l'unité de jour.

Sur-tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des auditeurs, et ne déterminer jamais le tems qu'elle emporte, si le sujet n'en avoit besoin, principalement quand la vraisemblance y est un peu forcée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéir à cette règle, qu'est-il besoin de marquer, à l'ouverture du théâtre, que le soleil se lève, qu'il est midi au troisième acte, et qu'il se couche à la fin du dernier ? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le tems où on la renferme, et qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation, cela seroit de mauvaise grace, si l'on marquoit d'acte en acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ai dit ailleurs, que quand nous prenons un tems plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut perdre se consumassent dans les intervalles des actes, et que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scène perpétuelle; car cette liaison ne souffre point de vide entre deux scènes. J'estime toutefois que le cinquième,

par un privilége particulier, a quelque droit de presser un peu le tems, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles ne fait que languir, et semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquième d'Héraclius, jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de tems pour ce qui se fait derrière le théâtre, que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian et Pulchérie emploient à plaindre leur malheur. Prusias et Flaminius, dans celui de Nicomède, n'ont pas tout le loisir dont ils auroient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble, et revenir à la défense de la reine; et le Cid n'en a pas assez pour se battre contre Don Sanche durant l'entretien de l'infante avec Léonor, et de Chimène avec Elvire. Je l'ai bien vu, et n'ai point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouveroit plusieurs exemples chez les anciens; mais ma paresse, dont j'ai déjà parlé, me fera contenter de celui-ci, qui est de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère, pour en faire sortir le vieillard Criton, et

s'éclaircir avec lui de la naissance de sa maîtresse, qui se trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec lui ; et durant cette entrée, cette prière, et cette sortie, Simon et Chrémès qui demeurent sur le théâtre ne disent que chacun un vers, qui ne sauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, et non pas de parler à lui, et lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théâtre, et ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans Cinna et dans Rodogune, le cinquième acte n'a pas besoin de ce privilége, parce qu'alors toute l'action est en vue ; ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas assez de tems pour y faire rentrer un acteur qui en est sorti, ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre compte dans l'acte suivant, et le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut consumer autant qu'il en est besoin ; mais, dans le cinquième, il n'y a point de remise, l'attention est épuisée, et il faut finir.

Je ne puis oublier que, bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela

n'empêche pas que la tragédie ne fasse connoître par narration, ou par quelque autre manière plus artificieuse, ce qu'a fait son héros en plusieurs années, puisqu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut éclaircir, comme Œdipe. Je ne répéterai point que, moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice, par le peu de gêne qu'on lui donne, en lui rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire, que pour ce qu'il a vu : mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un poëme, que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque tems. Il ne s'en présente pas toujours des occasions; et, dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre: celui d'Horace, où deux peuples devoient décider de leur empire par une bataille; celui de Rodogune, d'Andromède, et de Don Sanche. Dans Rodogune, c'est un jour choisi par deux souverains, pour l'effet d'un traité de paix entre les deux couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, et pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans, touchant le droit d'aînesse entre deux princes jumeaux dont dépend le royaume et le succès de leur amour. Celui d'Andromède et celui de Don Sanche ne sont pas de moindre considération : mais, comme je viens de le dire, les

occasions ne s'en offrent pas souvent ; et dans le reste de mes ouvrages je n'ai pu choisir des jours remarquables, que par ce que le hasard y fait arriver, et non pas par l'emploi où l'ordre public les ait destinés de longue main.

Quant à l'unité du lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse ; et si l'on faisoit aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourroient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterois, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, et que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en auroit fait : mais souvent cela est si mal-aisé, pour ne pas dire impossible 1), qu'il faut de nécessité trouver

1) Nous avons dit ailleurs que la mauvaise construction de nos théâtres perpétuée depuis nos tems de barbarie jusqu'à nos jours, rendait la loi de l'unité de lieu presque impraticable. Les conjurés ne peuvent pas conspirer contre César dans sa chambre, on ne s'entretient pas de ses intérêts secrets dans une place

quelque élargissement pour le lieu, comme pour le tems. Je l'ai fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte et dans Pompée; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit aient tant d'amitié l'une pour l'autre, et des intérêts si conjoints, qu'elles puissent être toujours ensemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puisse arriver comme dans Pompée, où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs appartemens Cléopatre au second acte, et Cornélie au cin-

publique, la même décoration ne peut représenter à la fois la façade d'un palais et celle d'un temple. Il faudrait que le théâtre fît voir aux yeux tous les endroits particuliers où la scène se passe, sans nuire à l'unité de lieu; ici une partie d'un temple, là le vestibule d'un palais, une place publique, des rues dans l'enfoncement; enfin tout ce qui est nécessaire pour montrer à l'œil tout ce que l'oreille doit entendre. L'unité de lieu est tout le spectacle que l'œil peut embrasser sans peine.

Nous ne sommes point de l'avis de *Corneille*, qui veut que la scène du Menteur soit tantôt à un bout de la ville, tantôt à l'autre. Il était très-aisé de remédier à ce défaut en rapprochant les lieux. Nous ne supposons pas même que l'action de *Cinna* puisse se passer d'abord dans la maison d'Emilie, et ensuite dans celle d'*Auguste*. Rien n'était plus facile que de faire une décoration qui représentât la maison d'*Emilie*, celle d'*Auguste*, une place, des rues de Rome.

quième, pour aller jusque dans la grande salle du palais du roi, au-devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopatre et elle ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus secrètes pensées en même lieu. Je pourrois en dire ce que j'ai dit de Cinna, où en général tout se passe dans Rome, et en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, et moitié chez Emilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie seroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopatre, le troisième dans celle de Rodogune : mais si le quatrième peut commencer chez cette princesse, il ne s'y peut achever, et ce que Cléopatre y dit à ses deux fils l'un après l'autre y seroit mal placé. Le cinquième a besoin d'une salle d'audience où un grand peuple puisse être présent. La même chose se rencontre dans Héraclius. Le premier acte seroit fort bien dans le cabinet de Phocas, et le second chez Léontine : mais si le troisième commence chez Pulchérie, il ne s'y peut achever, et il est hors d'apparence que Phocas délibère dans l'appartement de cette princesse de la perte de son frère.

Nos anciens, qui faisoient parler leurs rois en place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du théâtre afin de chercher un lieu écarté

pour se tuer, et s'y tue à la vue du peuple; ce qui fait juger aisément que celui où il se tue n'est pas le même que celui d'où on l'a vu sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois et les princesses de leurs appartemens; et comme souvent la différence et l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences et ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelqu'autre accommodement pour l'unité de lieu si nous la voulons conserver dans tous nos poëmes : autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible; mais comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderois très-volontiers que ce qu'on feroit passer en une seule ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville toute entière, cela seroit un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scène de Cinna ne sort point de Rome, et est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais, et tantôt la maison d'Emilie. Le Menteur a les tuileriers et la place royale dans Paris : et la suite fait voir la prison, et le logis

de Mélisse dans Lyon. Le Cid multiplie encore davantage les lieux particuliers sans quitter Séville ; et, comme la liaison de cette scène n'y est pas gardée, le théâtre dès le premier acte est la maison de Chimène, l'appartement de l'infante dans le palais du roi, et la place publique ; le second y ajoute la chambre du roi : et sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fît deux choses : l'une, que jamais on ne changeât dans le même acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna ; l'autre, que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations, et qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, etc. Cela aideroit à tromper l'auditeur, qui, ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en appercevroit pas, à moins d'une réflexion malicieuse et critique dont il y en a peu qui soient capables ; la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voient représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter, et ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans le Menteur et la Suite, où les différentes décora-

tions font reconnoître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés ne peuvent pas vraisemblablement expliquer leurs secrets en même place, et qu'ils sont quelquefois introduits dans le même acte, avec liaison de scène qui emporte nécessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraisemblance rigoureuse, et voir comment pourra subsister le quatrième acte de Rodogune, et le troisième d'Héraclius, où j'ai déjà marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un et en l'autre. Les jurisconsultes admettent des fictions de droit; et je voudrois, à leur exemple, introduire des fictions de théâtre, pour établir un lieu théâtral, qui ne seroit ni l'appartement de Cléopatre, ni celui de Rodogune dans la pièce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léontine, ou de Pulchérie, dans Héraclius, mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers appartemens, à qui j'attribuerois deux priviléges : l'un, que chacun de ceux qui y parleroient fût présumé y parler avec le même secret que s'il étoit dans sa chambre; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienséance que ceux qui occupent le théâtre aillent trouver ceux qui sont dans leur cabinet pour parler à eux, ceux-ci pussent les

venir trouver sur le théâtre sans choquer cette bienséance, afin de conserver l'unité de lieu et la liaison des scènes. Ainsi Rodogune, dans le premier acte, vient trouver Laonice qu'elle devroit mander pour parler à elle; et, dans le quatrième, Cléopatre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que dans l'exacte vraisemblance ce prince devroit aller chercher sa mère dans son cabinet, puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à lui dans son appartement, où la première scène fixeroit le reste de cet acte, si l'on apportoit ce tempérament dont j'ai parlé à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes pièces en manqueront, si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois, Horace, Polyeucte, et Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères; mais s'ils vouloient donner dix ou douze poëmes de cette nature au public, ils élargiroient peut-être les règles encore plus que je ne fais, si tôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de

belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou, si vous voulez, mes hérésies, touchant les principaux points de l'art; et je ne sais point mieux accorder les règles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens; et je serai tout prêt de les suivre, lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens. 1)

1) Après les exemples que *Corneille* donna dans ses pièces, il ne pouvait guère donner de préceptes plus utiles que dans ces discours.

AVIS

DU COMMENTATEUR

Sur les comédies de Corneille.

Si les hommes ne songeaient qu'à perfectionner leur goût et leur raison par les livres, les bibliothèques seraient moins nombreuses et plus utiles; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit sur une matière, et tout ce qu'un homme célèbre a écrit de mauvais comme de bon, dût-on ne le jamais lire.

Cette espèce d'intempérance, dans ceux qui recherchent les livres, est plus pardonnable à l'égard de Pierre Corneille que de tout autre. Ses comédies sont à la vérité indignes de notre siècle : mais elles furent long-tems ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin d'avoir la plus légère connaissance des beaux arts. Pierre Corneille ouvrit la carrière du comique, et même de l'opéra, comme

nous l'avons remarqué. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis Molière, des vers quelquefois très-bien faits, et des étincelles de génie qui faisaient voir combien l'auteur était au-dessus de son siècle.

MÉLITE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

1625.

A MONSIEUR
DE LIANCOUR.

MONSIEUR,

Mélite seroit trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre ; elle vous doit cet hommage et cette légère reconnoissance de tant d'obligations qu'elle vous a ; non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvoit sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il étoit avantageux d'en taire le nom ; quand je me souviens, dis-je, que ses trois premières représentations ensemble n'eurent pas tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver,

je ne puis rapporter de si foibles commencemens qu'au loisir qu'il falloit au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyoit obligé de suivre après l'avoir sue. C'est de là, monsieur, qu'est venu tout le bonheur de Mélite; et, quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche, que je serai toute ma vie;

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
P. CORNEILLE

AU LECTEUR.

Je sais bien que l'impression d'une pièce en affoiblit la réputation ; la publier, c'est l'avilir ; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois ; mais, je ne sais par quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe et Théophile, l'ont méprisé ; et si je ne les puis imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement ; et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai ; et d'autre que moi ont intérêt à la défendre, puisque si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

ACTEURS.

ÉRASTE, amoureux de Mélite.

TIRCIS, ami d'Éraste, et son rival.

PHILANDRE, amant de Cloris.

MÉLITE, maîtresse d'Éraste et de Tircis.

CLORIS, sœur de Tircis.

LISIS, ami de Tircis.

CLITON, voisin de Mélite.

La nourrice de Mélite.

La scène est à Paris.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

MÉLITE.

MÉLITE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable;
Je n'y sais qu'un remède, et j'en suis incapable.
Le change seroit juste après tant de rigueur;
Mais, malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur:
Elle a sur tous mes sens une entière puissance;
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence;
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment:
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étreinte;
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal et fuis ma guérison.
Son œil agit sur moi d'une vertu si forte,
Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté:
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flâme,
Et qui, sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, et m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paroître éloquent tu te feins misérable.
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je saurois adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainsi sur ta parole,
D'une fausse douleur un ami te console ;
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris,
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris sont cachés, et s'en font mieux sentir ;
Et n'étant point connus on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reste que t'importe ?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ÉRASTE.

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle souffre aisément mes soins et mon service ;
Mais loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne dissimulons point ; tu règles mieux ta flâme
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoi! tu sembles douter de mes intentions!

TIRCIS.

Je crois mal-aisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu serois incivil de la voir chaque jour,
Et ne lui pas tenir quelque propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis....

ÉRASTE.

Trève de ces raisons:
Mon amour s'en offense, et tiendroit pour supplice
De recevoir des loix d'une sale avarice;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre;
Tu ne sais guère encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler:
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence;
La mode nous oblige à cette complaisance;
Tous ces discours de livre alors sont de saison:
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles;

Mais du vent et cela doivent être tout un.

ÉRASTE.

Passe pour des beautés qui sont dans le commun.
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Crisolite ;
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentimens, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle ;
Les graces à l'envi descendirent des cieux,
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux ;
Et l'amour, qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS.

Tu le prends d'un haut ton, et je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce tems n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité :
Au premier qui lui parle ou jette l'œil sur elle,
Mille sottes frayeurs lui brouillent la cervelle ;
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, et non pour un mari

ÉRASTE.

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
Ne sauroient ébranler des cervelles bien saines;
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un suborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai : mais ce choix difficile
Assez et trop souvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme!
Perdre pour des enfans le repos de son ame!
Voir leur nombre importun remplir une maison!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raison!

ÉRASTE.

Mais il y faut venir, c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé:
Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage.
Je règle mes desirs suivant mon intérêt.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerois plus qu'Aminthe et qu'Hippolyte;
Son revenu chez moi tiendroit lieu de mérite.
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissans liens:

La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine;
Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondemens de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur;
Et tu ne peux trouver de si douces caresses
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrois-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE.

L'essai n'en coûte rien : Mélite est à sa porte;
Allons; et tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnoître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS.

Allons; et tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

SCÈNE II.

MÉLITE, ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

De deux amis, madame, appaisez la querelle;
Un esclave d'amour le défend d'un rebelle;
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme, dès le moment que je vous ai servie,
J'ai cru qu'il étoit seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance
Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés et si pleins d'équité
N'ont pu se garantir de sa subtilité;
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le seconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

MÉLITE.

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne.
Je ne reçois d'amour, et n'en donne à personne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais ?

ÉRASTE.

Ils vous sont trop aisés ; et par vous désormais
La nature pour moi montre son injustice
A pervertir son cours pour me faire un supplice.

MÉLITE.

Supplice imaginaire, et qui sent son moqueur.

ÉRASTE.

Supplice qui déchire et mon ame et mon cœur.

MÉLITE.

Il est rare qu'on porte, avec si bon visage,
L'ame et le cœur ensemble en si triste équipage.

ÉRASTE.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du votre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux ; pour finir vos maux et votre flâme,
Empruntez tout d'un tems les froideurs de mon ame.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Hé quoi ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces?

ÉRASTE.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos graces?

De si frêles sujets ne sauroient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut lui seul imprimer;
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,
Cette légère idée et foible connoissance
Que vous aurez par eux de tant de raretés,
Vous mettra hors du pair de toutes les beautés.

MÉLITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaisance
Que vous dussiez quitter du moins en ma présence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnoître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS.

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles.
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles;

Et prenant désormais des sentimens plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage!
Accordez votre bouche avec votre courage;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas;
Il vous l'avoit bien dit.

ÉRASTE.

Ainsi donc par l'issue
Mon ame sur ce point n'a pas été déçue.

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisoient même effet,
Crois moi, que ton bonheur seroit bientôt parfait.

MÉLITE.

Pour voir si peu de chose aussi tôt vous dédire
Me donne à vos dépens de beau sujet de rire.
Mais je pourrai bientôt, à m'entendre flatter,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter:
Excusez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaine.
De qui seule dépend et ma joie et ma peine.

MÉLITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit et le mien en repos.

SCÈNE III.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

MAINTENANT suis-je un fou ? méritai-je du blâme?
Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de ma flâme?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en die ? elle a je ne sais quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi.
Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible:
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.

ÉRASTE.

Confesse franchement qu'elle a su te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta muse du moins, facile à suborner,
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puissans efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant vu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE.

Tes feux n'iront-ils pas plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ÉRASTE.

Mais si, sans y penser, tu te trouvois surpris ?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourmens et de larmes;
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson:
Mais j'en connois, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi,
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage?

ÉRASTE.

Adieu, je suis content; j'ai ta parole en gage,
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS, *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir;
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

SCÈNE IV.

CLORIS, PHILANDRE.

PHILANDRE.

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr.
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point : à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense ;
Si tôt que j'aurai su quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur ;
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit ;
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme ;
Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, et jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foi, qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que sans ta foi
Ma beauté ne pourroit te conserver à moi.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle maîtresse
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :
Ma passion en est la cause et non l'effet,
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en compte point tant de ma perfection ;
Tu dois être assuré de mon affection ;
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret.
Je suis belle à tes yeux, il suffit ; sois discret ;
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sais adroitement adoucir mon martyre.
Mais, parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens ;
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,
Me mette sur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connois en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable ?

CLORIS.

Sans doute ; et qu'aurois-tu qui me fût comparable?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, et reconnois qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait ;
Et qui, tout aussi tôt que tu t'es fait paroître,
Afin de te mieux voir s'est mis à la fenêtre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais : mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant ;

Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS.

Tais-toi, mon frère vient.

SCÈNE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-tems.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis ?

TIRCIS.

Je vous vois si contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourroient bien deviner
Qu'un troisième ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dis ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes;
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passés
Sous ton consentement, les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connois mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Assurément.

CLORIS.

Le sujet ?

TIRCIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dis d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vrai, je te jure;
J'ai vu je ne sais quoi...

CLORIS.

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, si ton Philandre avoit vu de mes yeux;
Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guère mieux.

CLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi
Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie ;
Ce blasphème à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint

CLORIS.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point ?

TIRCIS.

Non, pas si tôt. Adieu : ma présence importune
Te laisse à la merci d'amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunités ;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu, ne perds point tems.

CLORIS.

O l'amoureux discret !
Hé bien ! nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE, *retenant Cloris qui suit son frère.*

C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère ?

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité
Ce n'est pas envers toi grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flâme,
Pour lire, malgré lui, jusqu'au fond de son ame.

Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoi ! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux !

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuse,
Et ta flâme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve moi le tien, et sois sûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah ! folle, qu'en t'aimant il faut souffrir de toi !

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉRASTE, *seul.*

Je l'avois bien prévu que ce cœur infidelle
Ne se défendroit point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si tôt qu'il l'aborda, je lus sur son visage
De sa déloyauté l'infaillible présage ;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre ;
Ou si malgré ses soins le hasard me la montre ;
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond.
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les momens le ramène en lui-même;
Et, tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors, par le prompt effet d'un changement étrange,
Son silence rompu se déborde en louange ;
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verroient ses passions ;
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.

Cependant, chaque jour aux discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachés ;
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
Encor hier sur le soir je les surpris ensemble,
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content !
Perds tout respect, Eraste, et tout soin de lui plaire ;
Rends, sans plus différer, ta vengeance exemplaire.
Mais il vaut mieux t'en rire, et, pour dernier effort,
Lui montrer, en raillant, combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ÉRASTE.

Quoi ! seule et sans Tircis ! vraiment c'est un prodige ;
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous savez que son ame en est fort dépourvue.

ÉRASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice.
L'amour ainsi qu'à lui me paroît un supplice ;

Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vrai j'ai reconnu,
Vous ayant pu servir deux ans, et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense ;
Sachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne serois plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine ;
Et s'il m'osoit tenir de semblable discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur et de langage :
Caressé maintenant aussi tôt qu'apperçu,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien reçu ?

MÉLITE.

Éraste, voyez-vous, trêve de jalousie,
Purgez votre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte ?

ÉRASTE.

Non : mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.
Adieu. Souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

SCENE III.

ÉRASTE, *seul.*

C'est là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice !
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service !
C'est ainsi que mon feu, s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé !
Tu m'oses préférer un traître qui te flatte ;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate
Et que par la grandeur de mes ressentimens
Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en feroit ma colère,
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légère,
Et me convaincroit trop de ce desir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurois me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami, tiens ton ame assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée ;
Et que par une adresse égale à tes forfaits
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.
A servir qui l'achète il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.

Allons, sans perdre tems, lui payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse ?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte sa maîtresse.
Vois si tu le connois, et si, parlant pour lui,
J'ai su m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable....

CLORIS.

Ah, frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
De me rompre si tôt.

CLORIS.

C'étoit sans y penser.
Achève.

TIRCIS.

Tais-toi donc, je vais recommencer.

SONNET.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable ;
Il n'est rien de solide après ma loyauté.
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable ;
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable ;
Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans être aimé je brûle pour Mélite :

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Éraste ?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint sa flâme.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-être dans ton ame ?

TIRCIS.

Tu sais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frère, vois-tu, ton silence t'abuse ;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse

Les tiens m'avoient bien dit malgré toi que ton cœur
Soupiroit sous les loix de quelque objet vainqueur ;
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise ;
Et le nom de Mélite a causé ma surprise,
Si tôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlois de savoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens ?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite ?

CLORIS.

Pour Mélite, et, de plus, que ta flâme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris ? Mon sonnet ?

CLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'auroit arrêté,
S'il falloit que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidelle
De ce qu'Éraste souffre en servant cette belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vrai, quelque peu plus de joie,
Et rends-toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS.

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut exempter :
Car si tôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Éraste s'en offense, et s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival ;
Et toujours balancé d'un contre-poids égal,
J'ai honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader ;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du tems, quand nous servons quelqu'autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
Chacun en son affaire est son meilleur ami ;
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie !

CLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect ;
Son bien te fait rêver, et non pas son respect :

Et, toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur; cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Éraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser?

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laisse-le donc jaser.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne:
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion;
Le tems ne la rendra que plus grande et plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte;
Et, sans rien hasarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puissance absolue.

CLORIS.

Crois que déjà l'affaire en seroit résolue,
Et qu'il auroit déjà de quoi se contenter,
Si sa mère étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminue, et ma douleur s'appaise :
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumière et ma dextérité
J'en veux aller savoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
Le retour desiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur lui fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ÉRASTE, CLITON.

ÉRASTE, *lui donnant une lettre.*

Va-t-en chercher Philandre, et dis-lui que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite ;
Dis-lui que sa pudeur ne sauroit plus cacher
Un feu qui la consume, et qu'elle tient si cher :
Mais prends garde sur-tout à bien jouer ton rôle ;
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole ;
Vois si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, monsieur.

ÉRASTE.

Mais, après ce message
Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,

Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piége;
Ma tête sur ce point vous servira de plége.
Mais aussi, vous savez....

ÉRASTE.

Oui, va, sois diligent.
(*Seul.*)
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent;
Et je n'ai que trop vu par mon expérience....

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

ÉRASTE.

Mais tu reviens bientôt?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monsieur; il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

ÉRASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin, et de là sachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups:
Par là nous le tenons. Le voici, sauvez-vous.

SCENE VII.

PHILANDRE; ÉRASTE, *caché dans un coin du théâtre;* CLITON.

PHILANDRE.

Quelle réception me fera ma maîtresse ?
Le moyen d'excuser une telle paresse ?

CLITON.

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expressément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'est-ce ?

CLITON.

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre.
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

PHILANDRE *lit.*

Malgré le devoir et la bienséance du sexe, celle-ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, et qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ÉRASTE, *feignant d'avoir lu la lettre par-dessus son épaule.*

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Éraste et Tircis ont en vain débattu?
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue;
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant su me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarrasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle?

ÉRASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ÉRASTE.

Lui-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami:
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre;
Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zèle impuissant;
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flâme vers son frère.

ÉRASTE.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris ?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ÉRASTE.

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable,
Mais enfin à Mélite est-elle comparable ?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une, et mon cœur pour toute autre insensible....

ÉRASTE.

Avise toutefois ; le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en serois mal voulu des hommes et des dieux.

ÉRASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoi gît ce mieux ?

ÉRASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtresse !

ÉRASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime ; et, si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ÉRASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre hasarde.
L'une en t'aimant s'expose aux périls d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle ;
L'une au desçu des siens te montre son ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur :
L'une....

PHILANDRE.

Adieu : des raisons de si peu d'importance.
Ne pourroient en un siècle ébranler ma constance.
(*Bas, à Cliton.*)
Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE, *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce ;
Cloris déjà sur lui n'a presque plus de force ;
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble et le frère et la sœur.

SCENE VIII.

TIRCIS, ÉRASTE; MÉLITE, *derrière une jalousie.*

TIRCIS.

ÉRASTE, arrête un peu.

ÉRASTE.

Que me veux-tu?

TIRCIS.

Te rendre
Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE, *à part.*

Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démêler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller;
Du moins les complimens dont peut-être ils se jouent
Sont des civilités qu'en l'ame ils désavouent.

TIRCIS.

J'y donne une raison de ton sort inhumain.
Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ÉRASTE, *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis; quelque affaire pressée
Fait que je ne saurois pour l'heure m'en charger;
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

SCENE IX.

TIRCIS, *seul.*

La belle humeur de l'homme! O dieux, quel personnage!
Quel ami j'avois fait de ce plaisant visage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remercîment que j'aurai de mes vers!
Je manque à son avis d'assurance ou d'adresse
Pour les donner moi-même à sa jeune maîtresse,
Et prendre ainsi le tems de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie:
Oui, mon ame de joie en est toute saisie.
Hélas! et le moyen de pouvoir lui parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller?
Que cette joie est courte, et qu'elle est cher vendue!
Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi;
Que dis-je! en s'avançant elle m'appelle à soi.

SCENE X.

MÉLITE, TIRCIS.

MÉLITE.

Hé bien! qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie:

A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
Qu'aussi tôt le fantasque, en me tournant le dos,
S'est échappé de moi.

MÉLITE.

Sans doute il m'aura vue,
Et c'est de là que vient cette fuite imprévue.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé?

MÉLITE.

Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux savoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grace.

MÉLITE.

Meilleure aucunement qu'Éraste ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si mal-adroit.
Il ne sauroit souffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux! qu'à votre sujet il m'a fait de reproche!
Vous ne sauriez me voir sans le désobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes soucis c'est là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MÉLITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour lui faire dépit j'en croirai quelque chose.

TIRCIS.

Mais, afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir,
Et quitter ces discours de volontés sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous-mêmes consultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets; et ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De règle, ni d'avis, d'un autre que de soi.

MÉLITE.

Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mère, et pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à son commandement:
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop; tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS.

Que d'amour et de joie un tel aveu me donne!

MÉLITE.

C'est peut-être en trop dire, et me montrer trop bonne;
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit;
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet que pour vous vient de tracer ma flâme,
Vous fera voir à nud jusqu'au fond de mon ame.

MÉLITE.

Garde bien ton sonnet, et pense qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant et plus que lui.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu. Sois-moi fidelle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

Oh ciel! jamais amant eut-il un sort plus doux?

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

PHILANDRE, *seul.*

Tu l'as gagné, Mélite; il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus long-tems insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses.
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah! Mélite, pardon; je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si long-tems de t'aimer.
Souvenirs importuns d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie:
Et retournant troubler celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part, pour la dernière fois,
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix;
Que ma fidélité n'entretient plus ma flâme;
Ou que, s'il m'en demeure encore un peu dans l'ame,
Je souhaite, en faveur de ce reste de foi,
Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une déesse,
Est de tous nos desirs souveraine maîtresse,

Dispose de nos cœurs, force nos volontés ;
Et que par son pouvoir nos destins surmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle ;
Enfin que tous mes vœux.....

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle ?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'userois envers toi d'une sotte prudence,
Si je faisois dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi-bien mes yeux ne sauroient te céler.

PHILANDRE.

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand ;
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent

TIRCIS.

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent ?

Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner.
C'est quand tu l'auras su qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut....

PHILANDRE.

De quoi ?

TIRCIS.

D'une maîtresse ;
Belle, honnête, jolie, et dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant ;
En un mot, de Mélite.....

PHILANDRE.

Il est vrai qu'elle est belle :
Tu n'a pas mal choisi ; mais.....

TIRCIS.

Quoi mais ?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle ?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur ?

TIRCIS.

Et de cœur ;
Je t'en réponds.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur

N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Écoute, j'en ai vu de toutes les façons:
J'en ai vu qui sembloient n'être que des glaçons,
Dont le feu, retenu par une adroite feinte,
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte:
J'en ai vu, mais beaucoup, qui, sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passe-tems d'une folle jeunesse
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquoient sous mains d'autres affections:
Mais j'en ai vu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage.
De sa possession je me tiens aussi seur
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE.

Donc, si ton espérance à la fin n'est déçue,
Ces deux amours auront une pareille issue?

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui se faire entendre aux esprits des amans :
Un coup d'œil, un soupir.....

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

TIRCIS.

Sa parole et sa foi.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose. Achève, et conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toujours de fort sûrs témoignages;
Je n'ai que sa parole, et ne veux que sa foi.

PHILANDRE.

Je connois donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS.

J'entends qui tu veux dire ; et, pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste qu'ont banni ses dédains rigoureux.....

PHILANDRE.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connois que lui qui soupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendrai point plus long-tems en cervelle:
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours ;
Et la dissimulée, au mépris de ta flâme,
Par lettres chaque jour lui fait don de son ame.

TIRCIS.

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre ;
Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

TIRCIS *lit :*

Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je vous plais ; et mon miroir m'offense tous les jours, ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer au défaut des graces que le ciel lui a refusées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu? n'est-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison?

TIRCIS.

Le porteur a su combien je t'aime;
Et par galanterie il t'a pris pour moi-même;
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçu.

PHILANDRE.

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu;
Et puisqu'il est pour toi.....

TIRCIS.

Que ta longueur me tue!
Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restitue.

TIRCIS *lit :*

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis; je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts, et les fasse mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre et Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frère et la sœur ont repu leurs espérances.

PHILANDRE.

Te voilà tout rêveur, cher ami: par ta foi,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi?

TIRCIS.

Traître ! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée !
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer !
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devoit être sans bornes !
Suis-moi tout de ce pas ; que, l'épée à la main,
Un si cruel affront se répare soudain :
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,
Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher ;
Quant à moi, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoi ! tu crains le duel ?

PHILANDRE.

Non ; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raisonnement, et si peu de courage,
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moi, je n'en puis disposer.

Mais, puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendrai dès ce soir le congé de Mélite.
Adieu.

SCÈNE III.

TIRCIS, *seul.*

Tu fuis, perfide, et ta légéreté,
T'ayant fait criminel, te met en sûreté!
Reviens, reviens défendre une place usurpée;
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidelle, en se donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moi:
Soutiens son jugement, et sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flâme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discrétion honteusement laissées,
O gages qu'il néglige ainsi que superflus,
Je ne sais qui de nous vous diffamez le plus;
Je ne sais qui des trois doit rougir davantage;
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage;
Son amant, un parjure; et moi, sans jugement,
De n'avoir rien prévu de leur déguisement:
Mais il le falloit bien que cette ame infidelle,
Changeant d'affection, prit un traître comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a su rechercher
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.

Cependant j'en croyois cette fausse apparence
Dont elle repaissoit ma frivole espérance ;
J'en croyois ses regards, qui, tout remplis d'amour,
Etoient de la partie en un si lâche tour.
O ciel ! vit-on jamais tant de supercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie ?
Non, non, il n'en est rien ; une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles et seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré ;
Son oracle reçu, je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là contre, êtes-vous plus croyables,
Caractères trompeurs ? vous me contez des fables ;
Vous voulez me trahir : mais vos efforts sont vains ;
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains :
A ce doux souvenir ma flâme se rallume :
Je ne sais plus qui croire, ou d'elle, ou de sa plume ;
L'une et l'autre en effet n'ont rien que de léger ;
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me suggère,
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légère ;
La foi que j'en reçus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image
Où son cœur, peint au vif, remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage, je meurs ; et tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent accablés.

Un si cruel tourment me gêne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre.
Mais cachons-en la honte, et nous donnons du moins
Ce faux soulagement, en mourant sans témoins,
Que mon trépas secret empêche l'infidelle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCENE IV.

CLORIS, TIRCIS.

CLORIS.

Mon frère, en ma faveur retourne sur tes pas.
Dis-moi la vérité ; tu ne me cherchois pas.
Et quoi ! tu fais semblant de ne me pas connoître !
O dieux ! en quel état te vois-je ici paroître !
Tu pâlis tout à coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts !
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine !
Ton pied mal affermi ne te soutiens qu'à peine !
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens ?

TIRCIS.

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inexorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur et le tien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque ;
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe et me suffoque.

Adieu, ma sœur, adieu; je ne puis plus parler.
Lis, et, si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie...

CLORIS.

Quoi! que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Hélas! quelle injustice!

CLORIS,

après avoir lu les lettres qu'il lui a données.

Est-ce là tout fantasque?
Quoi! si la déloyale enfin lève le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé?
Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé;
Apprends que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que, les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe à le don de tromper finement.
Apprends aussi de moi que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une pièce si rare
Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir;
Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,

Et rend à plaindre ceux qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre, et Géronte;
Eraste, après deux ans, n'y voit pas mieux son compte;
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours:
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours;
Et peut-être déjà, tant elle aime le change,
Quelque autre nouveauté le supplante, et nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais.
Les infidélités sont ses jeux ordinaires;
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le sujet pourquoi tu lui voulois du bien.

TIRCIS.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
Adieu. Rien que la mort ne peut me secourir.

SCENE V.

CLORIS, *seule.*

Mon frère... Il s'est sauvé, son désespoir l'emporte:
Me préserve le ciel d'en user de la sorte!
Un volage me quitte, et je le quitte aussi;
Je l'obligerois trop de m'en mettre en souci.

Pour perdre des amans celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent:
Il n'est lors que la joie, elle nous venge mieux;
Et, la fît-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est, pour nous toucher, de trop peu d'importan
Que Philandre à son gré rende ses vœux contens;
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-tems.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose;
Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement
M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée;
Dans la même folie une autre embarrasée
Le rend encore parjure, et sans ame, et sans foi,
Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde!
A cause qu'il parut quelque tems m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valoit bien l'aimer,
Et sur cette croyance elle en a pris envie:
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie!
Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par là seulement punissez son péché;
Elle verra bientôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête:
Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
Ah! si mon fou de frère en pouvoit faire autant,

Que j'en aurois de joie, et que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire justice;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance et de division.
Si je prends bien mon tems, j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

Quoi! tu passes, Philandre, et sans me regarder!

PHILANDRE.

Pardonne-moi, de grace, une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune;
Et son empressement, qui porte ailleurs mes pas,
Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime;
Je ne pense qu'à toi, j'en parlois en moi-même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose ?

CLORIS.

Il t'ennuie avec moi;
Mais, comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
Ta flâme un peu plus loin eût porté la tendresse ;
Et je t'aurois fais voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis ;
Je viens de les surprendre : et j'y pourrois encore
Joindre quelque billet de l'objet qu'il adore.
Mais tù n'as pas loisir. Toutefois si tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS.

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras lus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne crois pas...

PHILANDRE, *reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va s'en dire.
Donne, donne-les moi, tu ne les saurois lire :
Et nous aurions ainsi besoin de trop de tems.

CLORIS, *les resserrant.*

Philandre, tu n'es pas encore où tu prétends.
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne;

Je les garderai mieux, tu peux en assurer
La belle qui pour toi daigne se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une fille en colère :
Mais je sais comme il faut les ravoir de ton frère ;
Tout exprès je le cherche, et son sang, ou le mien...

CLORIS.

Quoi! Philandre est vaillant, et je n'en savois rien !
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre ;
Et mon frère, qui sait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en fera foi, s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le tems à parler davantage.
Tremble.

CLORIS.

J'en ai grand lieu, connoissant ta vertu.
Pourvu qu'il y consente, il sera bien battu.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

MÉLITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

CETTE obstination à faire la secrette
M'accuse injustement d'être trop peu discrette.

MÉLITE.

Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne sais point te le puis-je conter ?

LA NOURRICE.

Les visites d'Éraste un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues ;
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère.
Mais je pourrois enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'ici ton cœur si doucement suivis.

MÉLITE.

C'est à moi de trembler après cette menace,
Et tout autre du moins trembleroit à ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point. Le fruit qui t'en est demeuré,
Je parle sans reproche, et tout considéré,

Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine :
Apprends-moi ce que c'est.

MÉLITE.

Veux-tu que je devine ?
Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie ;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer :
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une fille qui voit et que voit la jeunesse
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse ;
Le dédain lui messied ; ou, quand elle s'en sert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd :
Une heure de froideur à propos ménagée,
Pour rembraser une ame à demi-dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispose à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et, sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine et souffrir leurs discours ;
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence ;
Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival ;
Que ses yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre ;

Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri ;
Et qu'elle cède enfin, puisqu'il faut qu'elle cède,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle possède.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toi vivroit d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage ;
Il croit que mes regards soient son propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE.

J'entends à demi-mot ; achève, et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avois, nourrice, entendu à demi,
Tu saurois que Tircis....

LA NOURRICE.

Quoi ! son meilleur ami !
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connoître ?

MÉLITE.

Il voudroit que le jour en fût encore à naître ;
Et si d'auprès de moi je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Éraste à mon côté.

LA NOURRICE.

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde :
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde
Éraste n'est pas homme à laisser échapper ;
Un semblable pigeon ne se peut rattraper ;

Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, et tâche d'en jouir.

MÉLITE.

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouïr.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA NOURRICE.

Oui, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus
Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MÉLITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?
Étant riche, on méprise assez communément
Des belles qualités le solide ornement ;
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnois....

MÉLITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la tête.
Si ta mère le sait....

MÉLITE.

Laisse-moi ces soucis;
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle.
Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MÉLITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celles de votre sorte,
Et prends tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir, sans les en avertir.

Ainsi donc, au hasard d'être la mal venue,
Encor que je vous soïs, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cet artifice:
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix,
Je renonce à choisir une seconde fois;
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez: j'en ai de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avois de lui qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance;
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimai jadis, et je l'aime, et l'estime,
Plus que je ne faisois auparavant son crime.
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir;
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

MÉLITE.

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige ?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoi ! le devoir chez vous oblige aux trahisons ?

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée il faut que l'on la tienne.

MÉLITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la sienne.

CLORIS.

Oui : mais ayant déjà reçu mon amitié
Sur un vœu solemnel d'être un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre ?

MÉLITE.

De grace, excusez-moi, je vous prends pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale ?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouïr, une ame déloyale
Contrefait la fidelle ? Ah ! Mélite, sachez
Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit : vous pensez qu'il vous aime,
Mais sortant d'avec vous il me conte lui-même

Jusqu'aux moindres discours dont votre passion
Tâche de suborner son inclination.

MÉLITE.

Moi, suborner Philandre! Ah! que m'osez-vous dire ?

CLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vraiment, en voulant rire,
Vous passez trop avant; brisons là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, et ne sais quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE.

Ah! dieux! quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,
Que vous persisteriez dans la méconnoissance:
Je vous les laisse. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau : mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, et perdez votre peine.
Que sert le désaveu quand la preuve est certaine ?

A quoi bon démentir, à quoi bon dénier....

MÉLITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier;
Je veux que si jamais j'ai dit mot à Philandre....

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous surprendre
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MÉLITE, CLORIS.

LISIS, *à Cloris.*

Préparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidelle;
Quittez son entretien, et venez avec moi
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foi.

MÉLITE.

Quoi! son frère au cercueil!

LISIS.

Oui, Tircis plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'ame,
Et mes yeux désolés....

MÉLITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours!

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MÉLITE, LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'ou provient cette voix?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans?

CLORIS.

Mélite que tu vois....

LA NOURRICE.

Hélas! elle se meurt, son teint vermeil s'efface,
Sa chaleur se dissipe, elle n'est plus que glace.

LISIS, *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON, *à Lisis.*

Si proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défaillent,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

SCENE V.

ÉRASTE, *seul.*

A la fin je triomphe, et les destins amis
M'ont donné le succès que je m'étois promis.
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans amant, et Tircis sans maîtresse;
Et comme si c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre et sa Cloris courent même danger.
Mais par quelle raison leurs ames désunies
Pour les crimes d'autrui seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords;
La joie y veut régner, cessez de m'en distraire.
Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frère;
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite?

SCENE VI.

CLITON, ÉRASTE.

CLITON.

Monsieur, tout est perdu; votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ÉRASTE.

Courage, tout va bien, le traître m'a fait place;
Le seul qui me rendoit son courage de glace,

D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

ÉRASTE.

Mélite l'a suivi ! Que dis-tu, misérable ?

CLITON.

Monsieur, il est trop vrai ; le moment déplorable
Qu'elle a su son trépas a terminé ses jours.

ÉRASTE.

Ah ! ciel ! s'il est ainsi...

CLITON.

Laissez là ces discours ;
Et vantez vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amans trouvent la sépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau.
Ce que le monde avoit de parfait et de beau.

ÉRASTE.

Tu m'oses donc flatter, infame, et tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes !
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi ?
Achève tout d'un coup : dis que maîtresse, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sut jamais allumer une pudique flâme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux ;
Dis que j'ai violé les deux loix les plus saintes,
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes ;

Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai suborné,
Falsifié, trahi, séduit, assassiné;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi! Tircis est donc mort! et Mélite est sans vie!
Je ne l'avois pas su, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'empire d'amour.
J'ignorois qu'aussi tôt qu'il assemble deux ames,
Il vous pût condamner d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui!
Vous en relevez donc, et vos ciseaux barbares
Tranchent, comme il lui plaît, les destins les plus rares!
Mais je m'en prends à vous, moi qui suis l'imposteur,
Moi qui suis de leurs maux le détestable auteur.
Hélas! et falloit-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie?
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus;
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre;
Elle a suivi Tircis, et moi je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je lui fasse raison
Et de ma jalousie et de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus! et qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feux se perdent parmi l'air!
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre;
Leur foudre décoché vient de fendre la terre;

Et pour leur obéir son sein me recevant
M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entends, grands dieux; c'est là-bas que leurs ames
Aux champs Elisiens éternisent leurs flâmes:
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang:
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage.
Je l'apperçois déjà, je suis sur son rivage.
Fleuve dont le saint nom est redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon insolence,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence:
Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé?
Mélite est-elle ici? Mais, qu'attends-je, insensé?
Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire,
Que tu crains de les perdre, et n'oses m'en rien dire.
Vous donc, esprits légers qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Caron cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, et je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monsieur, que faites-vous? Votre raison troublée
Par l'effort des douleurs dont elle est accablée
Figure à votre vue...

ÉRASTE.

Ah! te voilà, Caron:
Dépêche promptement, et d'un coup d'aviron

Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monsieur, rentrez en vous; regardez mon visage,
Reconnoissez Cliton.

ÉRASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puissent approcher;
Ton bateau de leur poids fondroit dans les abîmes,
Il n'en aura que trop d'Éraste et de ses crimes.
Quoi! tu veux te sauver à l'autre bord sans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toi.

(*Il se jette sur les épaules de Cliton, qui l'emporte derrière le théâtre.*)

SCENE VII.

PHILANDRE, *seul.*

Présomptueux rival, dont l'absence importune
Retarde le succès de ma bonne fortune,
As-tu si tôt perdu cette ombre de valeur
Que te prêtoit tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content;
Ton ennemi t'appelle, et ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.

Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur;
Ou que ma patience à la fin échappée,
Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée,
Oubliant le respect du sexe, et tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir?

SCENE VIII.

ÉRASTE, PHILANDRE.

ÉRASTE.

Détacher Ixion pour me mettre à sa place!
Mégère, c'est à vous une indiscrète audace.
Ai-je, avec même front que cet ambitieux,
Attenté sur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoi! me presser encore! sus! de pieds et de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits; vengez-vous de vos peines;
Ecrasons leurs serpens, chargeons-les de vos chaînes;
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissans.

PHILANDRE.

Il semble, à ce discours, qu'il ait perdu le sens.
Eraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ÉRASTE.

Equitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers.

Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sait à qui s'en prendre :
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre ;
Lui seul en est la cause, et son esprit léger,
Qui trop facilement résolut de changer ;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuni, traître ; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts :
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie ;
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah ! grands dieux ! que je suis plein de confusion !

SCENE IX.

ÉRASTE, *seul.*

Tu t'enfuis donc, barbare ; et me laissant en proie
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie !
Non, non : retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
Vous me connoissez mal ; dans le corps d'un perfide,
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs.

Une seconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière.
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans;
Et si Pluton s'oppose à ce que je prétends,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frère n'est point mort;
Mais, ayant su de lui son déplorable sort,
Je voulois éprouver par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendroit plus sensible aux traits de la pitié
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci,
Sois sure que dans peu je te le rends ici.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie;
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie:
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur:
Le cœur me le disoit. Je sentois que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,

Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

LISIS.

Aprés tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique
Jusques au désespoir fort rarement se pique:
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu. Son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse;
Autrement je saurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ÉRASTE, *derrière le théâtre;* CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ai rien celé; tu sais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté. Mais se pourroit-il faire
Qu'Éraste eût des remords si vifs et si pressans,
Que de violenter sa raison et ses sens?

CLITON.

Eût-il pu, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Caron des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeoit une telle tempête
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ÉRASTE, *derrière le théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, nourrice.
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix;
Crois que ce n'est pas moi qu'il attrappe deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moi, quand je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux desir.

LA NOURRICE.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

SCENE II.

ÉRASTE, LA NOURRICE.

ÉRASTE.

En vain je les rappelle, en vain pour se défendre
La honte et le devoir leur parlent de m'attendre:
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et, se fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite; et, dans ce vaste effroi
La peur saisit si bien les ombres et leur roi,

Que, se précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrètes.
Le bouillant Phlégéton parmi ses flots pierreux
Pour les favoriser ne roule plus de feux:
Tisiphone tremblante, Alecton et Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière;
Les Parques même en hâte emportent leurs fuseaux,
Et dans ce grand désordre oublient leurs ciseaux.
Caron, les bras croisés, dans sa parque s'étonne
De ce qu'après Éraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu!
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès!
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre!
N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre,
Que le simple dessein d'un si lâche forfait?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet?
Ah! Mélite, ah! Tircis, leur cruelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
Ils doutoient que l'enfer eût de quoi me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir.
Tout ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaînes,
Ne sont auprès de lui que de légères peines:
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment:

Qu'au moins avant ma mort, dans ces demeures sombres
Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres :
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur ;
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,

(*Il met la main sur son épée.*)

Voici qui t'aidera. Mais derechef, de grace,
Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
Je vois déjà Mélite. Ah! belle ombre, voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchoit ici ;
C'est Éraste, c'est lui qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie :
Ainsi le veut le sort, et tout exprès les dieux
L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Regne si puissamment sur votre fantaisie ?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ÉRASTE.

Aussi ne la tient-il que de votre beauté ;
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux ! Décillez la paupière ;
Et d'un sang plus rassis jugez de leur éclat.

ÉRASTE.

Ils ont de vérité je ne sais quoi de plat ;
Et, plus je vous contemple, et plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge ;

Je ne reconnois plus aucun de vos attraits :
Jadis votre nourrice avoit ainsi les traits,
Le front ainsi ridé, la couleur ainsi blême,
Le poil ainsi grison. O dieux ! c'est elle-même.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi ?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer, et se brouilla de sorte
Que la voyant si pâle il la crut être morte ;
Cet étourdi trompé vous trompa comme lui.
Au reste, elle est vivante ; et peut-être aujourd'hui
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De sa fidélité recevra le salaire.

ÉRASTE.

Désormais donc en vain je les cherche ici bas :
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Votre douleur vous trouble, et forme des nuages
Qui séduisent vos sens par de fausses images ;
Cet enfer, ces combats ne sont qu'illussions.

ÉRASTE.

Je ne m'abuse point de fausses visions ;
Mes propres yeux ont vu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant votre fureur et le poids de vos coups.
Mais voyez si l'enfer ressemble à cette place ;
Ces murs, ces bâtimens ont-ils la même face ?

Le logis de Mélite et celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton ?
Quoi ! n'y remarquez-vous aucune différence ?

ÉRASTE.

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
Nourrice, prends pitié d'un esprit égaré
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé ;
Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez, pour le mieux, un peu cette visite,
Tant que, maître absolu de votre jugement,
Vous soyez en état de faire un compliment.
Votre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme sage ;
Donnez-vous le loisir de changer de visage.
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE.

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon sort plus doux ;
Et ma foible raison, de guide dépourvue,
Va de nouveau se perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE.

Si je vous suis utile, allons ; je ne veux pas
Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie;
Me rappaiser jamais passe ton industrie:
Ton meilleur, je t'assure, est de n'y plus penser;
Tes protestations ne font que m'offenser;
Savante, à mes dépens, de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent si tôt brûler,
Qu'un billet supposé peut si tôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah! ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne souvenir d'une action si noire;
Et, pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
Etouffez l'ennemi du pardon que j'attends.
Mon crime est sans égal; mais enfin, ma chère ame....

CLORIS.

Laisse là désormais ces petits mots de flâme;
Et, par ces faux témoins d'un feu mal allumé,
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenois dedans votre pensée.
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,

Par ce que votre foi me permettoit d'attendre....

CLORIS.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta sottise m'instruit, et par là je vois bien
Qu'un visage commun, et fait comme le mien,
N'a point assez d'appas ni de chaine assez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui savent tout dompter;
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter;
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale.
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale:
Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs;
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encore arrivé;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
De tant de cruautés le juste repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite et moi nous aurons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire

Que lui veux-tu mander ?

PHILANDRE.

Va, dis-lui de ma part
Qu'elle, ton frère et toi, reconnoîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte,
Tu nous ferois trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bientôt nous verrons d'autres jeux.
Je sais trop comme on venge une flâme outragée.

CLORIS.

Le sais-tu mieux que moi, qui suis déjà vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il suffit.
Je sais comme on se venge.

CLORIS.

Et moi, comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS.

MAINTENANT que le sort attendri par nos plaintes
Comble notre espérance et dissipe nos craintes,
Que nos contentemens ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,

Ouvrons toute notre ame à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amans les pleines alégresses ;
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis,
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidelles interprètes
Par qui nous expliquions nos passions secrètes,
Doux truchemens du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence ;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisoient mendier la crainte et la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphême:
La bouche est impuissante où l'amour est extrême:
Quand l'espoir est permis, elle a droit de parler;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage;
Et, quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie ! et quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis ?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah ! mon heur, il est vrai, si tes desirs secondent
Cet amour qui paroît et brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux dieux.

MÉLITE.

Tu t'en peux assurer ; mes yeux si pleins de flâme
Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame :

On en a vu l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort ;
On en a vu l'effet, quand, te sachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie ;
On en a vu l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour et mes soins, aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée,
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée ;
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sut persuader tellement le contraire,
Que, sans vouloir m'entendre, et sans me dire adieu,
Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis ; mais apprends qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois, et d'être moins sensible ;
Qu'un juste déplaisir ne sauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter ;
Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flâme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela seroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.

J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ;
Et si jamais je sais quelle main si hardie...

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MÉLITE.

CLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encore en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au sang un peu de trahison,
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raison.
Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte?
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux sermens,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de complimens,
Mêlés de repentirs...

MÉLITE.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoi ? tu l'as dédaigné ?

CLORIS.

Du moins tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obstine.

CLORIS.

Non pas cela du tout ; mais je suis assez fine :
Pour la première fois il me dupe qui veut ;
Mais pour une seconde il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'est-à-dire, en un mot...

CLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.
En vain dessous mes loix il revient se ranger.
Il m'est avantageux de l'avoir vu changer,
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendît misérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendrai du destin quelque meilleur hasard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne lui doit point porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change si soudain,
A volage volage, et dédain pour dédain.

MÉLITE.

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MÉLITE.

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

MÉLITE.

Que vous êtes mauvaise !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble

MÉLITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ÉRASTE, MÉLITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon souci, laissons cette causeuse :
Qu'elle soit, à son choix, facile ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne sauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos pensers sont dus, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes ;
Et ma fidélité qu'il va récompenser...

LA NOURRICE.

Vous donnera bientôt autre chose à penser.

Votre rival vous cherche, et, la main à l'épée,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE, *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux et fait naître l'envie
De sortir de sa gêne en sortant de la vie:
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon;
La mort lui sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui sépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A dérobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

MÉLITE, *à Tircis.*

Eclaircis du seul point qui nous tenoit en doute,
Que serois-tu d'avis de lui répondre?

TIRCIS.

Ecoute
Quatre mots à quartier.

ÉRASTE, *à Mélite.*

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort!
De grace, hâtez-vous d'abréger mon supplice,
Ou ma main préviendra votre lente justice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de secrets ressorts
Pour se faire obéir malgré nos vains efforts.
Votre fourbe, inventée à dessein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire:

De son fâcheux succès, dont nous devions périr,
Le sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue;
Obligés désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Qu'en cette occasion prise comme aux cheveux
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux;
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime.
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubli,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE.

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie;
Et, puisque c'est de là que vos félicités....

LA NOURRICE, *à Éraste.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités;
Ils ont tous deux leur compte, et sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hasarder à des ressentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens:
Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne,
Et, seule intéressée à ce que je soupçonne,
Saura bien se venger sur vous, à l'avenir,
D'un amant échappé qu'elle pensoit tenir.

ÉRASTE, *à Cloris.*

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Eraste, qu'un pardon purge de son forfait,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance :
Je n'ai pu la quitter qu'en perdant l'espérance ;
Encore avez-vous vu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité ;
Et c'est avec raison que, ma flâme contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux desirs vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur ?

CLORIS.

Mais, toi-même, mon frère ?

TIRCIS.

Tu sais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissans dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,

Et que, m'aimant en frère, et ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur!

ÉRASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie.
Mais ma félicité ne peut être accomplie,
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moi seulement, et pour la récompense
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs ni services.

MÉLITE.

C'est bien quelque raison, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquitte-moi d'une reconnoissance
Dont un destin meilleur m'a mise en impuissance;
Accorde cette grace à nos justes desirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ÉRASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières;
Donnez à leurs raisons, ces faveurs singulières;
Et, pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de votre sentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite :
J'en croirai seulement la mère de Mélite ;
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc ; et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

SCENE DERNIERE.

LA NOURRICE, *seule.*

La, là, n'en riez point ; autrefois en mon tems
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire,
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étoient de vrais soleils,
Qui répandoient par-tout des rayons non pareils ;
Je n'avois rien en moi qui ne fût un miracle ;
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle.
Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est ceci ?
Vous êtes bien hâtés de me laisser ainsi !
Allez, quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte ;
Et je ferai bien voir à vos feux empressés
Que vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

Fin de Mélite.

EXAMEN DE MÉLITE.

Cette pièce fut mon coup d'essai; et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savois pas alors qu'il y en eût. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençoient à se produire, et n'étoient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, et me fit connoître à la cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma règle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par une seule intrigue, et m'avoit donné assez d'aversion de cet horrible déréglement qui mettoit Paris, Rome, et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais vu jusque là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci faisoit

son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étoient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avoit aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connoît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus; sur la légéreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit assuré, et qui étoit prête d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne savoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse; et qu'il rompra avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Eraste ne pouvoit être supportable, à moins d'une révélation; et

Tircis qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir, par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Eraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois dès-lors en mon ame : mais comme c'étoit un ornement de théâtre qui ne manquoit jamais de plaire, et se faisoit souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égaremens, et en tirai un effet que je tiendrois encore admirable en ce tems ; c'est la manière dont Eraste fait connoître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres, et ils pouvoient l'avoir su de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Eraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, et fait son mariage avec Cloris ; mais tout

cela ne regarde plus qu'une action épisodique qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie ; et sur-tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce tems-là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui falloit quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Eraste, pour le réunir avec les autres. Mais dès-lors je ne m'assujettissois pas tout-à-fait à cette mode ; et me contentai de faire voir l'assiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour : mais ce n'en est pas le seul défaut ; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes, qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième : mais du troisième au quatrième il n'est pas besoin de plus d'une heure ; et il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le tems de se ralentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paroissent deux fois dans un même acte, posé que

cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs, je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entreconnoître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le tems d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer; mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le tems qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités; mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables; et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

CLITANDRE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

1632.

AU DUC
DE LONGUEVILLE.

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma témérité ; et quelque défiance que j'aie de Clitandre, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de votre rang, et à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui

ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaises choses, et les savez si nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paroître plus de manque de jugement à vous les présenter qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudroit n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous relève encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur étoit dû. C'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siècle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la reconnoissance de vos vertus. Aussi, monseigneur, ces considérations m'auroient intimidé; et ce cavalier n'eût jamais osé vous entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, et comme assuré que vous l'aviez de quelque sorte d'estime, vu qu'il ne

vous étoit pas tout-à-fait inconnu. C'est le même qui par votre commandement vous fut conter il y a quelques tems une partie de ses aventures, autant qu'en pouvoient contenir deux actes de ce poëme encore tout informes, et qui n'étoient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutoit point encore son innocence; et ses contentemens devoient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse et l'autorité de son prince, lui rendoient la possession de sa maîtresse presque infaillible : ses faveurs toutefois ne lui étoient point si chères que celles qu'il recevoit de vous; et jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers; il espère que vous le garantirez des autres, et que comme il l'arracha du supplice qui l'alloit perdre, vous le

défendrez de l'envie qui a déjà fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, monseigneur, dont vous supplie très-humblement celui qui n'est pas moins par la force de son inclination que par les obligations de son devoir,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

plaisance proche d'une forêt, cette fille entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'étoit celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avoit été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse, dans sa profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et dit à son retour à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et lui, et enfin qu'ils avoient rendez-vous dans le bois le lendemain, au lever du soleil, pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire surprendre éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se défaire de Rosidor comme du seul qui l'empêchoit d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement à cause de sa faveur auprès du roi dont il n'eût pu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avoient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par son page, et eux trois le vont attendre masqués et déguisés en

paysans. L'heure étoit la même que Dorise avoit donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre vouloient être assez tôt de retour pour se trouver au lever du roi et de la reine après le coup exécuté. Les lieux même n'étoient pas fort éloignés: de sorte que Rosidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles, comme Dorise avoit l'épée à la main, prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et blesse toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement, que retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, et, sans la reconnoître, la lui arrache, et passe tout d'un tems le tronçon de la sienne en la main gauche à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi se voyant désarmée par Rosidor; et Caliste, si tôt qu'elle l'a reconnu, se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques, et qu'il étoit venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce mouvement il voit Caliste pâmée, et la croit morte: ses regrets avec ses plaies le font tomber en foiblesse. Caliste revient de pâmoison; et s'entr'aidant l'un et l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un paysan, où elle lui bande

PRÉFACE.

Pour peu de souvenir qu'on ait de *Mélite*, il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux pièces ne partirent d'une même main plus différentes et d'inventions et de style. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en réduire un petit; et si je m'étois aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerois avoir en quelque façon approché de ce que demande Horace au poëte qu'il instruit, quand il veut qu'il possède tellement ses sujets qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront ici de quoi se satisfaire, si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intrigues et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre ma justification chez le libraire, et de reconnoître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu représenter Clitandre qu'une fois ne le comprendront pas nettement seront fort excusables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entière intelligence de ces grands mouvemens dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnemens continus sur ce qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle,

beaucoup la méprisent ; pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne ce n'est pas faute de la connoître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens j'ai renversé leur ordre, vu qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ai mis les accidens mêmes sur la scène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns ; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que, me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aie pris la beauté sans tomber dans les incommodités que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont su d'ordinaire ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions ont peut tirer des lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un pays fort rude, nos ont laissé à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribuerai jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science ou par des règles particulières qu'ils se seront eux-mêmes prescrites ; outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une pièce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises, et s'imprimer tant de contraires mouvemens, se puisse faire par aven-

ture. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement et sans notre aveu, ou comme d'un sonnet, ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jetée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que l'industrie du peintre n'en avoit su venir à bout; mais il ne se lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coutât ici qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire : si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sais quelle chorographie, de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lissent point dans les chroniques de leur royaume? Ma scène est donc en un château d'un roi proche d'une forêt; je n'en détermine ni la province ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'aie connues, et j'ai toujours cru que pour belle que fût une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut; de sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ARGUMENT
DE
CLITANDRE.

Rosidor, favori du roi, étoit si passionnément aimé des deux filles de la reine, Caliste et Dorise, que celle-ci en dédaignoit Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections n'étoient que pour la première, de sorte que cet amour mutuel n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier étoit le mignon du prince fils unique du roi, qui pouvoit tout sur la reine sa mère dont cette fille dépendoit, et de là procédoient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la supplioit d'agréer son mariage. Ces deux demoiselles, bien que rivales, ne laissoient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignoit que son amour n'étoit que par galanterie, et comme pour avoir de quoi répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon elle entroit dans la confidence de Caliste; et se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnoit plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignoit que le moins qu'il lui étoit possible. Cependant la jalousie la rongeoit au-dedans, et excitoit en son ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne, qu'elle lui rendoit de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi avec toute sa cour s'étoit retiré en un château de

la chasse il le fait mettre en prison, sans qu'on lui en dît même le sujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui, après le récit de ses aventures, présente au roi le cartel de Clitandre, signé de sa main (contrefait toutefois), et rendu par son page; si bien que le roi, ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation qu'il pût faire de son innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils, s'il attendoit son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle; et redoutant que le prince ne se prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il affectionnoit, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempête surprend le prince à la chasse; ses gens, effrayés de la violence des foudres et des orages, qui çà et qui là cherchent où se cacher; si bien que demeuré seul un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un paysan poursuivoit l'épée à main; c'étoit Pymante et Dorise. Il étoit déjà terrassé, et prêt de recevoir le coup de la mort; mais le prince, ne pouvant souffrir une action si méchante, tâche d'empêcher cet assassinat. Pymante tenant Dorise d'une main le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, que par sa mort. Dorise

reconnoît le prince, et s'entrelasse tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussi tôt sur lui, et le désarme : l'ayant désarmé, il crie à ses gens; et enfin deux veneurs paroissent, chargés des vrais habits de Pymante, Dorise et Lycaste. Il les lui présente comme un effet extraordinaire du foudre, qui avoit consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginoient, sans toucher à leurs habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connoître au prince, et de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garotter Pymante avec les couples de leurs chiens; en même tems Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avoit réduit en l'extrémité où il étoit. Cela lui fait connoître Pymante pour l'auteur de ces perfidies; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roi avec les criminels, Pymante et Dorise, arrivés quelque tems après lui. Le roi venoit de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, si tôt qu'il seroit guéri, dont Caliste étoit allée porter la nouvelle au blessé; et après que le prince lui eût fait connoître l'innocence de Clitandre, le reçoit à bras ouverts, et lui promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il lui avoit pensé faire. De là il envoie Pymante à son

conseil, pour être puni, voulant voir par là de quelle façon ses sujets vengeroient un attentat fait sur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Dorise, qui lui avoit assuré la vie, et, la voulant désormais favoriser, en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande, de s'entr'aimer, puisque lui et le prince le desirent, leur donnant jusques à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

> Afin de voir alors cueillir en même jour
> A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

ACTEURS.

ALCANDRE, roi d'Ecosse.

FLORIDAN, fils du roi.

ROSIDOR, favori du roi, et amant de Caliste.

CLITANDRE, favori du prince Floridan, et amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, et dédaigné.

CALISTE, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.

DORISE, maîtresse de Pymante.

LYSARQUE, écuyer de Rosidor.

GÉRONTE, écuyer de Clitandre.

CLÉON, gentilhomme suivant la cour.

LYCASTE, page de Clitandre.

Le géolier.

Trois archers.

Trois veneurs.

La scène est en un château du roi, proche d'une forêt.

ses blessures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante qui alloit rechercher les siens, et cependant, afin de mieux passer pour villageois, avoit jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune gentilhomme contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir là quelque tems caché. Pymante lui baille quelque échappatoire; mais s'étant apperçu à ses discours qu'elle avoit vu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne; résolu, si c'étoit elle, de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il étoit assuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui étoit demeuré dans les cheveux, il la reconnoît, et se fait reconnoître à elle : ses offres de service sont aussi mal reçues que par le passé; elle persiste toujours à ne vouloir chérir que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué; elle entre en furie : ce qui n'empêche pas ce paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, tâchant d'user de force, cette courageuse fille lui crève un œil de son poinçon; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tourné

en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein et de venger cette injure par sa mort, et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avoit pu se dérober si secrètement qu'il ne fût suivi de son écuyer Lysarque, à qui par importunité il conte le sujet de sa sortie. Ce généreux serviteur, ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution il rencontre un gentilhomme son particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venoit de monter à cheval avec le prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude; et ne sachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont en compagnie en avertir le roi. Le roi, qui ne vouloit pas perdre ces cavaliers, envoie en même tems Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lysarque avec une troupe d'archers au lieu de l'assignation, afin que si Clitandre s'étoit échappé d'auprès du prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les séparer. Lysarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie au roi par la moitié de ses archers, cependant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusqu'au lieu où Rosidor et Caliste s'étoient retirés. La vue de ces corps fait soupçonner au roi quelque supercherie de la part de Clitandre, e l'aigrit tellement contre lui, qu'à son retour de

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

CLITANDRE.

CLITANDRE.

ACTE PREMIER

SCENE I.

CALISTE, *seule.*

N'en doutez plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolyte ;
Dorise m'en a dit le secret rendez-vous,
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous;
Et, pour les y surprendre, elle m'y doit conduire
Si tôt que le soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver !
La dormeuse m'oublie, et ne se peut lever.
Toutefois sans raison j'accuse sa paresse ;
La nuit qui dure encor fait que rien ne la presse :
Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour ;
Mais elle, qui n'en fait aucune expérience,
Etant sans intérêt, et sans impatience.
Toi, qui fais ma douleur et qui fis mon souci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici.
Viens en hâte affermir ton indigne victoire :
Viens t'assurer l'éclat de cette infame gloire :
Viens signaler ton nom par ton manque de foi.
Le jour s'en va paroître, affronteur, hâte-toi.
Mais, hélas ! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure ;

Si j'écoute l'amour, il devient si puissant
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent :
Je ne sais lequel croire, et j'aime tant ce doute,
Que j'ai peur d'en sortir entrant dans cette route.
Je crains ce que je cherche, et je ne connois pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah! mes yeux, si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'hui quel est votre devoir :
Le moyen de me plaire est de me décevoir ;
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes faussaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adversaires.
Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le jour,
Dissiper une erreur si chère à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain ; et l'aube de ses rais
A déjà reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumière sombre,
Dont l'éclat brille à peine et dispute avec l'ombre,
J'entrevois le sujet de mon jaloux ennui,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec lui.
Rentre, pauvre abusée, et cache-toi de sorte
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

SCÈNE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'assurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéissance.
Laisse-moi seul, Lysarque, une heure en ma puissance;
Que, retiré du monde et du bruit de la cour,
Je puisse dans ces bois consulter mon amour;
Que, là, Caliste seule occupe mes pensées,
Et par le souvenir de ses faveurs passées
Assure mon espoir de celles que j'attends;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de tems
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle:
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moi suivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'ici vous mène
A me la déguiser vous donne trop de peine.
Il ne faut point, monsieur, beaucoup l'examiner;
L'heure et le lieu suspects font assez deviner
Qu'en même-tems que vous s'échappe quelque dame....
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flâme,

Et ne présume point que je manque de foi
A celle que j'adore, et qui brûle pour moi.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuse,
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.
Tant s'en faut que le change ait pour moi des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vais.... Mais pourrois-tu le savoir, et le taire?

LYSARQUE.

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout: mais aussi, l'ayant su,
Avise à ta retraite. Hier un cartel reçu
De la part d'un rival....

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit seul attendre;
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De sorte qu'un second....

ROSIDOR.

Sans me faire une offense,
Ne peut se présenter à prendre ma défense;
Nous devons seul à seul vider notre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moi terminer ce combat:

L'écuyer de Clitandre est homme de courage ;
Il sera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers lui d'un semblable devoir ;
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit, va-t'en donc, et désiste
De plus m'offrir un aide à mériter Caliste.

LYSARQUE, *seul.*

Vous obéir ici me coûteroit trop cher ;
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir su le sujet d'une telle sortie
Sans trouver le moyen d'être de la partie.

SCENE III.

CALISTE, *seule.*

Qu'il s'en est bien défait ! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité !
Qu'il trouve un beau prétexte en ses flâmes éteintes !
Et que mon nom lui sert à colorer ses feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il est.
Hippolyte le charme, Hippolyte lui plaît ;
Et ses lâches desirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flâme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu désabusé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.
Allons, ma chère sœur, allons à la vengeance;
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance;
Allons; et, sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prends aucun souci que de me regarder;
Pour en venir à bout il suffit de ma rage,
D'elle j'aurai la force ainsi que le courage;
Et déjà dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme suivant de si furieux guides
Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animés
Menacent les appas qui les avoient charmés?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une ame colérée,
Ils sont trop violens pour être de durée;
Pour faire quelque mal, c'est frapper de trop loin;
Réserve ton courroux tout entier au besoin;
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles;
Ses résolutions en deviennent plus molles;
En lui donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit.

Allons, et tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

SCENE V.

DORISE, *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie;
Un fer caché me donne en ces lieux écartés
La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Rosidor, tu possèdes son ame;
Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flâme:
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE VI.

PYMANTE, GÉRONTE, *sortant d'une grotte, déguisés en paysans.*

GÉRONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connoître;
Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître
Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux si mal reçus de l'ingrate Dorise,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous méprise;

Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement;
Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice.
Vos rares qualités....

PYMANTE.

Au lieu de me flatter,
Voyons si le projet ne sauroit avorter,
Si la supercherie....

GÉRONTE.

Elle est si bien tissue,
Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issue.
Clitandre aime Caliste, et comme son rival
Il a trop de sujet de lui vouloir du mal.
Moi, que depuis dix ans il tient à son service,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages!
Mais le nom du porteur?

GÉRONTE.

Lycaste, un de ses pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GÉRONTE.

Lui-même, et le voici qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'est mis hors d'haleine:

SCENE VII.

PYMANTE, GÉRONTE; LYCASTE, *aussi déguisé en paysan.*

PYMANTE.

Hé bien! est-il venu?

LYCASTE.

N'en soyez plus en peine;
Il est où vous savez, et, tout bouffi d'orgueil,
Il n'y pense à rien moins qu'à son propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de tems. Nos masques, nos épées.
(*Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils sont sortis.*)
Qu'il me tarde déjà que, dans son sang trempées,
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE, *leur présentant à chacun un masque et une épée, et portant leurs habits.*

Pour notre sûreté portons-les avec nous,
De peur que, cependant que nous serons aux coups,
Quelque maraud, conduit par sa bonne aventure,
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prends-en donc même soin après la chose faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE.

Sus donc ; chacun déjà devroit être masqué.
Allons, qu'il tombe mort aussi tôt qu'attaqué.

SCENE VIII.

CLÉON, LYSARQUE.

CLÉON.

Réserve à d'autres tems cette ardeur de courage
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne se peut concevoir.
Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir
Que notre jeune prince enlevoit à la chasse.

LYSARQUE.

Tu les as vu passer ?

CLÉON.

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occasion
Qui le fait éblouïr par cette illusion.

LYSARQUE.

Non ; il parloit du cœur, je connois sa franchise.

CLÉON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise,

Ce généreux guerrier, sous le nombre abattu,
Ne cède aux envieux que lui fait sa vertu.

LYSARQUE.

A présent il n'a point d'ennemis que je sache.
Mais quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, viens de grace avec moi,
Que nous donnions ensemble avis de tout au roi.

SCENE IX.

CALISTE, DORISE.

CALISTE, *pendant que Dorise s'arrête à chercher derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance; et nous serons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine.
Je ne vois point mon traître, Hippolyte non plus.

DORISE, *tirant une épée de derrière ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis superflus;
Voici dont je vais rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flâme vengée, et ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur: tu veux m'épouvanter;
Mais je te connois trop pour m'en inquiéter.
Laisse la feinte à part, et mettons, je te prie,
A les trouver bientôt toute notre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours,
Dont le récit n'étoit qu'une embûche à tes jours.

Rosidor t'est fidelle, et cette feinte amante
Brûle aussi peu pour lui, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale ! ainsi donc ton courage inhumain....

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire....

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ai-je donc pu, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oui, puisque Rosidor t'aime et ne m'aime point;
C'est assez m'offenser que d'être ma rivale.

SCENE X.

ROSIDOR, PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.

(Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée; et Rosidor paroît tout en sang, poursuivi par ces trois assassins masqués. En entrant il tue Lycaste, et retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnoître il s'en saisit, et passe tout d'un tems le tronçon qui lui restoit de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier et met l'autre en fuite.)

ROSIDOR.

Meurs, brigand. Ah malheur! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins.... Toutefois
J'ai de quoi me défendre une seconde fois.

DORISE, *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va causer de périls et de larmes!
Fuis, Dorise; et, fuyant, laisse-toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est lui-même de vrai. Rosidor!.... ah! je pâme;
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR, *à Pymante, après avoir tué Géronte.*

Cettui-ci dépêché,
C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché.
Nous sommes seul à seul. Quoi! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière espérance!
Marche sans emprunter d'ailes de ton effroi,
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils être?
Ah ciel! le masque ôté me les fait trop connoître.
Le seul Clitandre arma contre moi ces voleurs;
Cettui-ci fut toujours vêtu de ses couleurs;
Voilà son écuyer dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreur de son crime;
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir vu renverser ton dessein
Un désaveu démente et tes gens et ton seing?
Ne le présume pas; sans autre conjecture
Je te rends convaincu de ta seule écriture,
Si tôt que j'aurai pu faire ma plainte au roi.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moi?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor, l'essai de votre rage?

C'est Caliste elle-même ! Ah ! dieux, injustes dieux,
Ainsi donc, pour montrer ce spectacle à mes yeux,
Votre faveur barbare a conservé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'auteurs que votre envie :
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait
Sur tout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés si vous n'étiez ses maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres ;
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.
O vous qui me restez d'une troupe ennemie,
Pour marque de ma gloire et de son infamie,
Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux.
Ah ! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Hé quoi ! ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il seul le droit de me blesser au cœur ?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si maltraité, respecte son image ?
Noires divinités qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau ?
Insensé que je suis ! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même !
Aveugle ! je m'arrête à supplier en vain,
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main !
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée ;
C'est à lui qu'elle est due, il se l'est réservée ;

Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Poussons donc hardiment. Mais, hélas! cette épée
Coulant entre mes doigts, laisse ma main trompée;
Et sa lame, timide à procurer mon bien,
Au sang des assassins n'ose mêler le mien.
Ma foiblesse importune à mon trépas s'oppose:
En vain je m'y résous, en vain je m'y dispose;
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer;
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer;
L'un me manque au besoin, et l'autre me résiste.
Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste;
Les roses de son teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entends un soupir qui flatte ma douleur.
Voyez, dieux inhumains, que, malgré votre envie,
L'amour lui sait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame désormais suffit à deux amans.

CALISTE.

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourmens?
Si Rosidor n'est plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde!

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougis de son sang,
Dépêche comme à lui de me percer le flanc,

Prends de lui ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime; encor pleine d'effroi
Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.
J'avois si bien gravé là-dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton visage:
Mon esprit, glorieux et jaloux de l'avoir,
Envioit à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'assassins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toi-même, qui t'a mise à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir et revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'amour une fois règne sur un courage....
Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,
Où ces bouillons de sang se puissent arrêter;
Là j'aurai tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loi que la tienne;
Et l'amour par tes yeux devenu tout-puissant
Rend déjà la vigueur à mon corps languissant.

CALISTE.

Il donne en même tems une aide à ta foiblesse ;
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toi me laisse,
Et qu'en dépit du sort ta Caliste aujourd'hui
A tes pas chancelans pourra servir d'appui.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PYMANTE, *masqué.*

DESTINS, qui réglez tout au gré de vos caprices
Sur moi donc tout-à-coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si long-tems retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus!
Dites, que vous ont fait Rosidor ou Pymante?
Fournissez de raison, destins, qui me démente;
Dites ce qu'ils ont fait qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entr'eux votre pouvoir.
Lui rendre contre moi l'impossible possible,
Pour rompre le succès d'un dessein infaillible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours,
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur lui sans le jeter en fuite.
A peine en m'y jetant moi-même je l'évite.
Loin de laisser la vie il a su l'arracher;
Loin de céder au nombre il a su retrancher:
Toute votre faveur à son aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaisit ses mains par celles du hasard,
L'une d'une autre épée, et l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaisirs! ô désespoir! ô rage!
Ainsi donc un rival pris à mon avantage

Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer!
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Lui donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire!
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, et du moins perdons-nous dans sa mort.
Sortez de vos cachots, infernales furies;
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir dessein
Qu'un sanglant désespoir me verse dans le sein.
J'avois de point en point l'entreprise tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée;
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foiblesse; il y faut votre main.
En vain, cruelles sœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle;
La terre vous refuse un passage à sortir.
Ouvre du moins ton sein, terre, pour m'engloutir;
N'attends pas que Mercure avec son caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée;
N'attends pas qu'un supplice, hélas! trop mérité
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté;
Préviens-en la rigueur, rends toi-même justice
Aux projets avortés d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, et s'y perdent sans fruit.
Dedans mon désespoir tout me fuit ou me nuit.
La terre n'entend point la douleur qui me presse
Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.

Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux
Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux.
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toi-même;
Mais si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.
Passe pour villageois dans un lieu si fatal;
Et réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fais que d'un même habit la trompeuse apparence,
Qui le mit en péril te mette en assurance.
Mais ce masque l'empêche, et me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher.
Ce damnable instrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en est plus que l'indice;
Et ce fer, qui tantôt, inutile en ma main
Que ma fureur jalouse avoit armée en vain,
Sut si mal attaquer et plus mal me défendre,
N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.
(*Il jette son masque et son épée dans la grotte.*)
Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi, n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai sans crainte,
Tant que....

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, Archers.

LYSARQUE.

Mon grand ami....

PYMANTE.

Monsieur.

LYSARQUE.

Viens çà, dis-nous,
N'as-tu point ici vu deux cavaliers aux coups ?

PYMANTE.

Non, monsieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux se sauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, monsieur.

LYSARQUE.

Ni passer dedans ces bois sans suite?

PYMANTE.

Attendez ; il y peut avoir quelque huit jours....

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'hui ; laisse là ces discours,
Réponds précisément.

PYMANTE.

Pour aujourd'hui, je pense
Toutefois si la chose étoit de conséquence,

Dans le prochain village on sauroit aisément....

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu, c'est trop d'amusement.

SCENE III.

PYMANTE, *seul.*

Ce départ favorable enfin me rend la vie ;
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'archers, aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche, et ne s'en saisit point :
Bien que leur conducteur donne assez à connoître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de son maître,
J'échappe néanmoins en ce pas hasardeux
D'aussi près de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage, et se tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui se montre, et n'ose m'accabler !
Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée,
J'ai leur crédulité sous ces habits trompée !
De sorte qu'à présent deux corps désanimés
Termineront l'exploit de tant de gens armés ;
Corps qui gardent tous deux un naturel si traître,
Qu'encore après leur mort ils vont trahir leur maître;
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté.

Mes habits rencontrés sous les yeux de Lysarque
Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque;
Mais s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCÈNE IV.

LYSARQUE, Archers.

LYSARQUE

regarde les corps de Géronte et de Lycaste.

Cela ne suffit pas; il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre ou Rosidor.
Amis, sa majesté, par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont devenus.

PREMIER ARCHER.

Pourroit-elle en douter? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu?

PREMIER ARCHER.

Que, malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux et leur déguisement,
Rosidor de leur main se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures;
Pour moi je n'en conçois que de mauvais augures,

Et présume plutôt que son bras valeureux
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

PREMIER ARCHER.

Mais où seroit son corps ?

LYSARQUE.

Aux creux de quelque roche,
Où les traîtres, voyant notre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

SECOND ARCHER, *lui présentant les deux pièces rompues de l'épée de Rosidor.*

Monsieur, connoissez-vous ce fer et cette garde ?

LYSARQUE.

Donne-moi que je voie. Oui, plus je les regarde,
Plus j'ai par eux d'avis du déplorable sort
D'un maître qui n'a pu s'en dessaisir que mort.

SECOND ARCHER.

Monsieur, avec cela j'ai vu dans cette route
Des pas mêlés de sang distillé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hasard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

(*Lysarque et cet archer rentrent dans le bois ; et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.*)

SCÈNE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, Page.

FLORIDAN, *parlant à son page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse;
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ses travaux passés.
Qu'au reste les veneurs allant sur leurs brisées
Ne forcent pas le cerf s'il est aux reposées;
Qu'ils prennent connoissance, et pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.
(*Le page rentre.*)
Achève maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur;
J'ai tout dit; en un mot, cette fière Caliste
Dans ses cruels mépris incessamment persiste;
C'est toujours elle-même, et sous sa dure loi
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moi;
Cependant qu'un rival, ses plus chères délices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou, puissamment épris,
Ton courage demeure insensible au mépris;

Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétabli ta raison, ou dissipé ta flâme.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets mêlés dans ses rigueurs
Etouffent en naissant la révolte des cœurs ;
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il se dispose,
Murmurant de son mal en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour qu'il dut faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir : en ma faveur la reine
Tient et tiendra toujours Rosidor en haleine ;
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met, à ma prière, au comble de tes vœux.
Avise donc ; tu sais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du respect pour ses perfections ;
Et je serois marri qu'aucune violence....

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, et le bonheur de vaincre ses froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs ;
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels supplices ?

CLITANDRE.

Tandis ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moi, le succès espéré.
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence;
Un tems bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je poursuis vainement.
Mon prince, trouvez bon....

FLORIDAN.

N'en dis pas davantage;
Cettui-ci qui me vient faire quelque message,
Apprendroit malgré toi l'état de tes amours.

SCENE VI.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLÉON.

CLÉON.

Pardonnez-moi, seigneur, si je romps vos discours;
C'est en obéissant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui?

CLÉON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

Et que lui veut le roi?

CLÉON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN.

Je n'en sais que penser, et la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourrai-je me résoudre à te laisser aller
Sans savoir les motifs qui te font rappeler ?

CLITANDRE.

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise
Dont l'exécution à moi seul est remise ;
Mais, quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret : va, mais qu'il te souvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne ;
Et si tu veux m'ôter de cette anxiété,
Que j'en sache au plutôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête
N'attend que ma présence à relancer la bête.

SCÈNE VII.

DORISE, *achevant de se vêtir de l'habit de Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse, achève de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir.
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant, par un plus juste effet,
Une fausse innocence à cacher ton forfait.

Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte ?
Il t'abhorre lui-même ; et ce déguisement,
En le désavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur, qui te messied sans elle ;
Dérobe tout d'un tems, par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, et ta tête au bourreau :
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Deviens plus criminelle, et parois moins coupable.
Par une fausseté tu tombes en danger,
Par une fausseté sache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire ?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire ?
Ici de tous côtés l'effroi suit mon erreur ;
Et j'y suis à moi-même une nouvelle horreur :
L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor si son trépas, secondant mon desir,
Mêloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir....
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime ;
Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine, et n'en ai pas le fruit ;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie
Sert à croître sa gloire avec mon infamie.
N'importe, Rosidor de mes cruels destins
Tient de quoi repousser ses lâches assassins.

Sa valeur, inutile en sa main désarmée,
Sans moi ne vivroit plus que chez la renommée;
Ainsi rien désormais ne pourroit m'enflammer;
N'ayant plus que haïr, je n'aurois plus qu'aimer.
Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à ma peine,
Je sauve mon amour, et je manque à ma haine!
Ces contraires succès, demeurant sans effet,
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
De moi seule aujourd'hui tient le jour qu'il respire;
Il m'en est redevable; et peut-être à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels pensers ton espoir se ravale!
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale.
N'attends plus, n'attends plus que haine de sa part;
L'offense vient de toi, le secours du hasard.
Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
Le hasard par tes mains le rend à sa maîtresse.
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amans que le destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble!

SCÈNE VIII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE,
la prenant pour Géronte et l'embrassant.

O dieux! voici Géronte, et je le croyois mort!
Malheureux compagnon de mon funeste sort....

DORISE, *croyant qu'il la prend pour Rosidor, et qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse. Hélas! misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher ami, ce funeste accident;
Je te connois assez; je suis.... Mais, imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrette!
Monsieur, pardonnez-moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presqu'en pareils habits;
Et d'abord, vous prenant pour ce mien camarade,
Mes sens d'aise aveuglés ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois
Qui seul et désarmé court à travers ces bois.
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me défend des discours de plus longue durée.
A mon empressement pardonnez cet adieu;
Je perdrois trop, monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Ami, qui que tu sois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune gentilhomme implore ton secours;
Prends pitié de mes maux pour trois ou quatre jours.
Durant ce peu de tems accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrette.
D'un ennemi puissant la haine me poursuit;
Et n'ayant pu qu'a peine éviter cette nuit....

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, monsieur, répondre à votre attente.
Mais, si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assurerois d'être ici promptement;
Et j'estime qu'alors il me seroit facile
Contre cet ennemi de vous faire un asile.

DORISE.

Mais, avant ton retour, si quelque insant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altière....

PYMANTE.

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là-derrière.

DORISE.

Souffre que je te suive, et que mes tristes pas....

PYMANTE.

J'ai des secrets, monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre.
Avisez au parti que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendrai.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE IX.

PYMANTE, *seul.*

Enfin, graces au ciel, ayant su m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire.
Qui qu'il soit, il a vu Rosidor attaqué,
Et sait assurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre,
Puisqu'ainsi déguisé tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, et plus je pense voir,
Par quelque grand effet de vengeance divine,
En ce foible témoin l'auteur de ma ruine :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple ! j'ai peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la sienne !
Et même l'on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts.
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire.
C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
Je ne m'y puis résoudre ; un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié :

En vain je lui résiste, et tâche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre.
Son âge, sa beauté, sa grace, son maintien,
Forcent mes sentimens à lui vouloir du bien;
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favorisé,
Si c'étoit elle-même en habit déguisé!
J'en meurs déjà de joie, et mon ame ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie.
Je ne suis plus à moi, quand je viens à penser
A quoi l'occasion me pourroit dispenser.
Quoi qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
Je porte du respect à ce qui lui ressemble.
Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu sers,
Etouffe ce témoin pour assurer ta tête:
S'il est, comme il le dit, battu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fais que dans cette grotte il rencontre sa mort.
Modère-toi, cruel, et plutôt examine
Sa parole, son teint, et sa taille, et sa mine:
Si c'est Dorise, alors révoque cet arrêt;
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, un Prévôt.

ALCANDRE.

L'admirable rencontre à mon ame ravie
De voir que deux amans s'entredoivent la vie ;
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit de quoi t'en dégager ;
Qu'à deux desseins divers la même heure choisie
Assemble en même lieu pareille jalousie ;
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés
Avec tant de justesse a ses tems compassés.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence ;
Sur deux amans il verse une même influence ;
Et comme l'un par l'autre il a su nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entends, Rosidor ; par là tu veux me dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à ses justes décrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Hé bien ! je veux moi-même en parler à la reine
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.

Achève seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pâmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot désormais suffit pour ce qui reste.
Lysarque et vos archers depuis ce lieu funeste
Se laissèrent conduire aux traces de mon sang,
Qui durant le chemin me dégouttoit du flanc ;
Et me trouvant enfin dessous un toit rustique
Ranimé par les soins de son amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à votre majesté.
Non pas que je soupire après une vengeance
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance;
Le prince aime Clitandre, et mon respect consent
Que son affection le déclare innocent :
Mais si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger ; l'objet de ta maîtresse
Fait qu'un tel desir cède à l'amour qui te presse;
Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous, par de puissans effets,
Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moi-même,
Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime !
Je le ferai bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma cour,

Je devrois au public, par un honteux supplice,
De telle trahison l'exemplaire justice.
Mais Rosidor surpris, et blessé comme il l'est,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt.
Je lui ferai sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puisse ou veuille prendre
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet assassin ; un soupçon véritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable,
De son lâche attentat m'avoit si bien instruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
(*à Caliste.*)
Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux assurer que, Dorise trouvée,
Comme ils avoient choisi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable ;
Rosidor garanti me rend sa redevable ;
Et je me sens forcée à lui vouloir du bien
D'avoir à votre état conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sait pardonner les crimes ;
Mais votre aspect m'emporte à d'autres sentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens :
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, sire, que sait-on ? Peut-être ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si tôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Saura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? Sa main d'un trait mortel
A signé son arrêt en signant ce cartel.
Peut-il désavouer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, et rendu par son page ?
Peut-il désavouer que ses gens déguisés
De son commandement ne soient autorisés ?
Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boue;
L'autre aussitôt que pris se verra sur la roue;
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.
Qu'on l'amène au conseil; par forme il faut l'entendre;
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toi, pense à te guérir, et crois que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'aussitôt qu'il se feroit paroître,
Ton sang rejailliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, et souvent on a vu
Sortir la vérité d'un moyen imprévu,
Bien que la conjecture y fût encor plus forte.
Du moins, sire, appaisez l'ardeur qui vous transporte,
Que, l'ame plus tranquille, et l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies.
Douter de ce forfait c'est manquer de raison.
Derechef, ne prends soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah! que ce grand courroux sensiblement m'afflige!

CALISTE.

C'est ainsi que le roi te refusant t'oblige ;
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute prière est vaine.
Ses violens transports sont d'assurés témoins
Qu'il t'écouteroit mieux s'il te chérissoit moins.
Mais un plus long séjour pourroit ici te nuire :
Ne perdons plus de tems ; laisse-moi te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lysarque t'attend ;
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter.....

CALISTE.

N'achève pas ta plainte.
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte;

Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loi
M'appelle chez la reine, et m'éloigne de toi.
Il me lui faut conter comme l'on m'a surprise,
Excuser mon absence en accusant Dorise,
Et l'informer comment par un cruel destin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc ; et quand son ame, après la chose sue,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçue,
Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie;
Répare seulement ta vigueur affoiblie ;
Sache bien te servir de la faveur du roi ;
Et pour tout le surplus, repose-t-en sur moi.

SCENE III.

CLITANDRE, *en prison.*

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie ;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confusion,
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier ! Je n'en fais pas croyable,
Ni l'air sale et puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté :

Je les sens, je les vois ; mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil lui présente,
Et, le désavouant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infame
N'a pu souiller ma main, ni glisser dans mon ame ;
Et je suis retenu dans ces funestes lieux !
Non, cela ne se peut : vous vous trompez, mes yeux ;
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, sous un si juste roi,
Qu'on peuple les prisons d'innocens comme moi.
Cependant je m'y trouve ; et bien que ma pensée
Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne se peut deviner ;
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah ! prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous.
Le tems qu'on m'en sépare, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter sur ma vie.
Le cœur vous le disoit, et je ne sais comment
Mon destin me poussa dans cet aveuglement
De rejeter l'avis de mon dieu tutélaire ;
C'est là ma seule faute, et c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois ici ;
On vous venge, mon prince, en me traitant ainsi :

Mais vous saurez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter votre absence enhardit,
A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préservé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre; et quelqu'un, dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

PERMETTEZ que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déjà?

LE GEOLIER.

Non encor, que je sache.

CLITANDRE.

Quoi! ta seule pitié s'y hasarde pour moi?

LE GEOLIER.

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roi.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche imposteur ainsi me persécute?

LE GEOLIER.

Descendons. Un prévôt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moi contenter sur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *regardant une aiguille que Dorise avoit laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain, pour m'éblouir, vous usez de la ruse;
Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse;
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux.
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux,
N'est-il pas vrai, monsieur? et même cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille;
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa foi.

DORISE.

O malheureuse aiguille! Hélas! c'est fait de moi.

PYMANTE.

Sans doute votre plaie à ce mot s'est r'ouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point! Cette rougeur confuse,
Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brisons là. Ce discours vous fâcheroit enfin;
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin
Qu'après plusieurs discours, ne sachant que vous dire,
J'ai touché sur un point dont votre cœur soupire,

Et de quoi fort souvent on aime mieux parler
Que de perdre son tems à des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage ;
Ton entretien commun me charme davantage ;
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est ;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.
Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile ;
Tu n'as de villageois que l'habit et le rang ;
Tes rares qualités te font d'un autre sang :
Même plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque ;
Il s'appelle Pymante ; et ton air et ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en suis tout glorieux ; et de ma part je prise
Votre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le ciel appaisant sa rigueur,
Me faisoit maintenant un présent de son cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorise ?

PYMANTE.

Une jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle ?

PYMANTE.

Le berger Rosidor.

DORISE.

Ami, ce nom si beau
Chez vous donc se profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits il reconnoît Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un villageois :
Votre haine pour moi fut toujours assez forte
Pour déférer sans peine à l'habit que je porte ;
Cette fausse apparence aide et suit vos mépris.
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris :
Je sais trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de rareté qu'à votre seul visage :
Si tôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en ces lieux
Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos dieux ;
Et si j'ai quelque tems feint de vous méconnoître,
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
Admirez mon amour, dont la discrétion
Rendoit à vos desirs cette soumission ;
Et disposez de moi, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE.

Pymante, hé quoi ! faut-il qu'en l'état où je suis
Tes importunités augmentent mes ennuis ?

Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste,
Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
N'ose plus espérer de n'être pas connu ?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes ;
Et comme, pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduisant ensemble à ces déguisemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages ;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages ;
Et ces masques, trompeurs de nos conditions
Cachent sans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours, et pour qui vous néglige !

DORISE.

Que veux-tu ? Son mépris plus que ton feu m'oblige ;
J'y trouve malgré moi je ne sais quel appas,
Par où l'ingrat me tue, et ne m'offense pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat amant qui n'est plus qu'une idole ?

DORISE.

Qu'une idole ! Ah ! ce mot me donne de l'effroi.
Rosidor une idole ! Ah ! perfide, c'est toi,

Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre.
Je t'ai vu dans ce bois moi-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, et vêtu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon :
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui maintenant par terre, et percé de mes coups,
Eprouve par sa mort comme un amant fidelle
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte !
Fuis, fuis, que dessus toi ma vengeance n'éclate ;
Ces mains, ces foibles mains, que vont armer les dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport ;
Mais, comme il n'a pour lui que sa seule impuissance,
A force de grossir il meurt en sa naissance,
Ou, s'étouffant soi-même, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet, après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prétends pas que le mien s'adoucisse;
Il faut que ma fureur ou l'enfer te punisse :
Le reste des humains ne sauroit inventer
De gêne qui te puisse à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le ciel m'a départi de charmes;
Tu sais quelle est leur force, et ton cœur la ressent;
Crains qu'elle ne m'assure un vengeur plus puissant.
Ce courroux dont tu ris en fera la conquête
De quiconque à ma haine exposera ta tête,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, je perds le tems à crier dans ce bois;
Mais tu verras bientôt si je vaux quelque chose,
Et si ma rage en vain se promet ce qu'elle ose.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE.

Traître, ne me suis point.

PYMANTE.

Prendre seule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher sans conduite;
Et d'ailleurs votre habit, où je ne comprends rien,
Peut avoir du mystère aussi-bien que le mien.
L'asile dont tantôt vous faisiez la demande
Montre quelque besoin d'un bras qui vous défende,

Et mon devoir vers vous seroit mal acquitté,
S'il ne vous avoit mise en lieu de sûreté.
Vous pensez m'échapper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures lois,
Sait trop ce qu'il vous doit, et ce que je me dois.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds tems à me suivre.
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre.
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, et tarissez ce déluge de larmes :
Pour rappeler un mort ce sont de foibles armes ;
Et, quoique vous conseille un inutile ennui,
Vos cris et vos sanglots ne vont point jusqu'à lui.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie ;
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie ;
S'il lui faut un passage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, sus, mes sanglots, redoublez vos secousses ;
Pour un tel désespoir vous les avez trop douces ;
Faites pour m'étouffer de plus puissans efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, madame, à rejoindre les morts :
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reste de leur vie :

Pensez plutôt à ceux dont le service offert,
Accepté vous conserve, et refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime;
Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime?
A ce compte, tes feux n'ayant pu m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir?
Je chérirois en toi la qualité de traître?
Et mon affection commenceroit à naître
Lorsque tout l'univers a droit de te haïr?

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir,
Si, pour vous posséder, mon esprit tout de flâme
N'a rien cru de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur:
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non; ta lâcheté, que j'y vois trop certaine,
N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toi d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination;
C'est la raison, c'est elle à présent qui me guide
Aux mépris que je fais des flâmes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne sache raison qui s'oppose à mes vœux,
Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux,
Et, ployant dessous moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.

Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

DORISE.

Exécrable, ainsi donc tes desirs effrontés
Voudroient sur ma foiblesse user de violence?

PYMANTE.

Je ris de vos refus, et sais trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE, *lui crevant un œil de son aiguille.*

Traître, ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE, *portant les mains à son œil crevé.*

Ah cruelle!

DORISE.

Ah brigand!

PYMANTE.

Ah! que viens-tu de faire?

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corsaire.

PYMANTE, *prenant son épée dans la caverne où il l'avoit jetée au second acte.*

Ton sang m'en répondra; tu m'auras beau prier;
Tu mourras.

DORISE, *à part.*

Fuis, Dorise, et laisse-le crier.

SCENE II.

PYMANTE, *seul.*

Ou s'est-elle cachée ? où l'emporte sa fuite ?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite ?
La tigresse m'échappe, et, telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux elle se perd en l'air ;
Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distile.
Coule, coule, mon sang ; en de si grands malheurs,
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs :
Ne verser désormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je vois de tous côtés mon supplice approcher :
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher.
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrace ;
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet ! Pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, et sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.
O toi qui secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux, déshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter son image :
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,

Quoi que te commandât une ame si cruelle,
Devoit être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoi! puis-je en ma maîtresse adorer mon bourreau?
Remettez-vous, mes sens; rassure-toi, ma rage;
Reviens, mais reviens seule animer mon courage;
Tu n'as plus à débattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions;
L'amour vient d'expirer, et ses flâmes éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir.
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc, qui me la rend? Destins, si votre envie,
Si votre haine encor s'obstine à mes tourmens
Jusqu'à me réserver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait une nouvelle peine;
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu ni mon fer ne touche point son cœur.
Mais ma fureur se joue, et, demi-languissante,
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante.
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons dorénavant pour guides les hasards.
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que son sang aussitôt me réponde pour elle:
Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage et d'horreur.

(*Une tempête survient.*)

Mes menaces déjà font trembler tout le monde :
Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde :
L'œil du ciel s'en retire, et par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir.
Cent nuages épais se distillant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes.
La nature étonnée embrasse mon courroux,
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups.
Tout est de mon parti; le ciel même m'envoie
Tant d'éclairs redoublés qu'afin que je la voie.
Quelques lieux où l'effroi porte ses pas errans,
Ils sont entrecoupés de mille gros torrens.
Que je serois heureux si cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raison, l'avoit réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, et désarmer nos mains,
Si le ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, soyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN, *seul.*

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,
Et, consumant sur lui toute sa violence,
Il m'a porté respect parmi son insolence.
Tous mes gens, écartés par un subit effroi,
Loin d'être à mon secours ont fui d'autour de moi,

Ou, déjà dispersés par l'ardeur de la chasse,
Ont dérobé leur tête à sa fière menace.
Cependant seul à pied je pense à tous momens
Voir le dernier débris de tous les élémens,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux, si vous témoignez par là votre courroux,
De Clitandre, ou de moi, lequel menacez-vous?
La perte m'est égale, et la même tempête
Qui l'auroit accablé tomberoit sur ma tête.
Pour le moins, justes dieux, s'il cõurt quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec lui partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage;
L'haleine manque aux vents, et la force à l'orage;
Les éclairs, indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la source et séché les ruisseaux;
Et déjà le soleil de ses rayons essuie
Sur ces moites rameaux le reste de la pluie.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oisillons encor demi-cachés....
Mais je verrai bientôt quelques-uns de ma suite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *saisissant Dorise qui le fuyoit.*

Enfin, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir;
Tout l'univers ici ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma vue! O l'indigne spectacle!
Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle,
Arrête, scélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE, *à Pymante.*

Traître, n'avance pas, c'est le prince.

PYMANTE, *tenant Dorise d'une main, et se battant de l'autre.*

N'importe,
Il m'oblige à sa mort m'ayant vu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang ?

PYMANTE.

Je ne connois ici ni qualité ni sang.
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour assurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable ?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.
Assassin, rends l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE; trois veneurs, *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste et Dorise.*

PREMIER VENEUR.

Ecoute, il est fort proche ;
C'est sa voix qui raisonne au creux de cette roche,

Et c'est lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *désarme Pymante, et en donne l'épée à garder à Dorise.*

Prends ce fer à ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! je suis perdu.

SECOND VENEUR.

Oui, je le vois. Seigneur, quelle aventure étrange!
Quel malheureux destin en cet état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraud; les couples de vos chiens
Vous y pourront servir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Lui fasse ressentir, par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre lui que les loix de l'état,
Que m'attaquer n'est pas un léger attentat.
Sachez que s'il s'échappe, il y va de vos têtes.

PREMIER VENEUR.

Si nous manquons, seigneur, les voilà toutes prêtes.
Admirez cependant le foudre et ses efforts
Qui dans cette forêt ont consumé trois corps;
En voici les habits, qui, sans aucun dommage,
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits, dont n'a point approché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent sur la terre.

Connoissez-les, grand prince, et voyez devant vous
Pymante prisonnier, et Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, et que tu sois Dorise !

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle surprise
Jette dans votre esprit que vos yeux ont déçu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout su.
La honte de paroître en un tel équipage
Coupe ici ma parole, et l'étouffe au passage.
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vêtemens l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît : ta prière équitable,
En faveur de ton sexe, et du secours prêté,
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis, sans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vais sur ce côteau pour découvrir la chasse.
(*A un veneur.*) (*Aux autres veneurs.*)
Tu l'y ramèneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

(*Le prince sort; un des veneurs s'en va avec Dorise, et les autres mènent Pymante d'un autre côté.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GÉOLIER.

CLITANDRE, *en prison.*

Dans ces funestes lieux où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'attends désormais du reste des humains
Ni faveurs ni secours, si ce n'est par tes mains.

LE GÉOLIER.

Je ne connois que trop où tend ce préambule.
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous, dans cette prison dont je porte les clefs,
Se disent comme vous du malheur accablés,
Et la justice à tous est injuste, de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte.
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable ou non, je n'en veux rien savoir.
Le roi, quoi qu'il en soit, vous a mis en ma garde:
Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas.
Je tiens l'éloignement pire que le trépas;
Et la terre n'a point de si douce province
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon prince.
Hélas! si tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont sans lui je ne saurois sortir,

Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre ;
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend.
Que cet anneau t'en serve et d'arrhe et de garant.
Tends la main et l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GÉOLIER.

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu sans reproche ;
Et, pour me suborner promesses ni présens
N'ont, et n'auront jamais de charmes suffisans ;
C'est de quoi je vous donne une entière assurance ;
Perdez-en le dessein avecque l'espérance :
Et puisque vous dressez des piéges à ma foi,
Adieu ; ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCENE VII.

CLITANDRE, *seul.*

Va, tigre, va, cruel, barbare, impitoyable !
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable ;
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocens imprimer la terreur.
Ton visage déjà commençoit mon supplice ;
Et mon injuste sort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyoit ici que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyoit ici que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre ?

A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?
Mes gens assassinés me rendent criminel.
L'auteur du coup s'en vante, et l'on m'en calomnie ;
On le comble d'honneur, et moi d'ignominie.
L'échafaud qu'on m'apprête au sortir de prison,
C'est par où de ce meurtre on me fait la raison.
Mais leur déguisement d'autre côté m'étonne.
Jamais un bon dessein ne déguisa personne ;
Leur masque les condamne ; et mon seing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, et, ce que je déplore,
Je me sens bien trahi, mais par qui ? je l'ignore ;
Et mon esprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.
Traître, qui que tu sois, rival, ou domestique,
Le ciel te garde encore un destin plus tragique.
N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
Auront pour ton supplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dant les flâmes.
Moins les corps sont punis, plus ils gênent les ames ;
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir
Ils vengent l'innocence au-delà de l'espoir.
Et vous que désormais je n'ose plus attendre,
Prince qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action si noire
Ne laisse plus de moi qu'une sale mémoire,

Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir,
Dure sans infamie en votre souvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
Comme chez un perfide indignement placées.
J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
Paroîtra toute nue à la postérité;
Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma peine.
Mon ame s'en chatouille, et ce plaisir secret
La prépare à sortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLÉON, DORISE *en habit de femme*, trois veneurs.

FLORIDAN, *à Dorise et à Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah! Clitandre, ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le courroux du roi!
Ce funeste récit me met tout hors de moi.

CLÉON.

Hâtant un peu le pas, quelqu'espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à tems, ce perfide en ce cas
A son ombre immolé ne me suffira pas.
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes:
Innocent, il aura d'innocentes victimes.

Où que soit Rosidor, il le suivra de près;
Et je saurai changer ses myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entière licence.
J'en veux, comme le roi, faire autant à mon tour;
Et, puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque sûr de sauver mon Clitandre;
La chasse n'est pas loin, où, prenant un cheval,
Je préviendrai le coup de son malheur fatal.
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise.
(*Montrant Pymante.*)
Vous autres, gardez bien de lâcher votre prise.
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudroit lui ressembler.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

FLORIDAN, CLITANDRE, un Prévôt.

FLORIDAN, *parlant au prévôt.*

Dites vous-même au roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma désobéissance ;
Et qu'un homme sans crime avoit bien mérité
Que j'usasse pour lui de quelque autorité.
Je vous suis. Cependant que mon heur est extrême,
Ami que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir su justement venir à ton secours,
Lorsqu'un infame glaive alloit trancher tes jours ;
Et qu'un injuste sort, ne trouvant point d'obstacle,
Apprêtoit de ta tête un indigne spectacle !

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers ;
Et moi dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoi désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins! Quoi! désormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ai honte que mon cœur, auprès d'elle attaché,
De son ardeur pour vous ait souvent relâché,
Ait souvent pour le sien quitté votre service:
C'est par là que j'avois mérité mon supplice;
Et pour m'en faire naître un juste repentir,
Il semble que les dieux y vouloient consentir.
Mais votre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage:
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,
Puisque sans cet amour la fourbe mal conçue
Eût manqué contre toi de prétexte et d'issue,
Ou peut-être à présent tes desirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou cruels, aucun désormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'amour dompte aisément l'esprit le plus farouche.
C'est à ceux de notre âge un puissant ennemi;
Tu ne connois encor ses forces qu'à demi;
Ta résolution un peu trop violente
N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.

SCENE II.

FLORIDAN, CLITANDRE, un Prévôt, CLÉON.

FLORIDAN.

Mais que veux-tu, Cléon? et qu'est-il arrivé?
Pymante de vos mains se seroit-il sauvé?

CLÉON.

Non, seigneur : acquittés de la charge commise,
Vos veneurs ont conduit Pymante, et moi Dorise;
Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au roi montrer ton innocence;
Les auteurs des forfaits sont en notre puissance;
Et l'un d'eux, convaincu dès le premier aspect,
Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCENE III.

ROSIDOR, *sur son lit.*

Amans les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmi vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaisir que moi dans son attente?

En est-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir ?
Mon esprit, que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable.
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris,
Si le sort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutefois, Clitandre ; et la colère
D'un grand roi qui te perd me semble trop sévère.
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis :
Nous voulant séparer, tu nous as réunis.
Il ne te falloit point de plus cruels supplices,
Que de te voir toi-même auteur de nos délices ;
Puisqu'il n'est pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince ose plus traverser notre amour.
Ton crime t'a rendu désormais trop infame,
Pour tenir ton parti sans s'exposer au blâme :
On devient ton complice à te favoriser.
Mais, hélas ! mes pensers, qui vous vient diviser ?
Quel plaisir de vengeance à présent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien ;
Que seul dorénavant il soit votre entretien ;
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée,
Faites-moi voir la mienne en son ame gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté :
Elle servit d'amorce à mes desirs avides,
Mais ils ont su trouver des objets plus solides ;

Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour,
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliste, et je veux toujours qu'il m'en souvienne,
J'apperçus aussitôt ta flâme que la mienne :
L'amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler :
L'amour apprit ensemble à nos yeux à parler ;
Et sa timidité lui donna la prudence
De n'admettre que nous en nôtre confidence.
Ainsi nos passions se déroboient à tous ;
Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux....
Mais qui vient jusqu'ici troubler mes rêveries ?

SCENE IV.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes blessures guéries,
Celle....

ROSIDOR.

Ah ! mon heur, jamais je n'obtiendrois sur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naissant la douceur et la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire ;
Je flattois ton image, elle me reflattoit ;
Je lui faisois des vœux, elle les acceptoit ;
Je formois des desirs, elle en aimoit l'hommage.
La désavoueras-tu, cette flatteuse image ?
Voudras-tu démentir notre entretien secret ?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait ?

CALISTE.

Tu pourrois de sa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre :
Quoiqu'à dire le vrai je ne sais pas trop bien
En quoi je dédirois ce secret entretien,
Si ta pleine santé me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis et dois prescrire.
Prends soin de te guérir, et les miens plus contens...
Mais je te le dirai quand il en sera tems.

ROSIDOR.

Cette énigme enjouée n'a point d'incertitude
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquiétude ;
Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.
Mais dis tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te dise à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois, par complaisance au peu que j'ai d'appas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait goûter l'amour en ces petits supplices.
Doute donc, sois en peine, et montre un cœur gêné
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné ;
Espère, mais hésite ; hésite, mais aspire ;
Attends de ma bonté qu'il me plaise tout dire ;
Et sans en concevoir d'espoir trop affermi,
N'espère qu'à demi quand je parle à demi.

ROSIDOR.

Tu parles à demi ; mais un secret langage,
Qui va jusques au cœur, m'en dit bien davantage ;
Et tes yeux sont du tien de mauvais truchemens,
Où rien plus ne s'oppose à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien prévu que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoi ! la reine ose encor soutenir mon rival ?
Et sans avoir d'horreur d'une action si noire....

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute et chérit trop la gloire
Pour ne pas s'accorder aux volontés du roi,
Qui d'un heureux hymen récompense ta foi.

ROSIDOR.

Si notre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle ?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déjà guéri.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mari ;
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hasarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.

Prends soin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et crois que tes desirs....

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! Qui te le persuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur:
Mais je sais le remède aux blessures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites.
Je me rends désormais assidue à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère ame, il est de mon devoir
Que sans perdre de tems j'aille rendre en personne
D'humbles graces au roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toi de ce remercîment.
Toutefois qui sauroit que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire.
Je voudrois en ce cas moi-même t'y conduire;
Et j'aimerois mieux être un peu plus tard à toi,
Que tes justes devoirs manquassent vers ton roi.

ROSIDOR.

Mes blessures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Sur quoi ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE.

Viens donc, et puisqu'enfin nous faisons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLÉON, LE PRÉVOT, trois Veneurs.

ALCANDRE, *à Clitandre.*

Que souvent notre esprit trompé par l'apparence
Règle ses mouvemens avec peu d'assurance !
Qu'il est peu de lumière en nos entendemens !
Et que d'incertitude en nos raisonnemens !
Qui voudra désormais se fier aux impostures
Qu'en notre jugement forment les conjectures ?
Tu suffis pour apprendre à la postérité
Combien la vraisemblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçu tant d'erreur avec si peu de doute ;
Jamais par des soupçons si faux et si pressans
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en suis honteux, Clitandre ; et mon ame confuse
De trop de promptitude en soi-même s'accuse.
Un roi doit se donner, quand il est irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir ; et pour moi, je te jure
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que votre majesté, sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas :
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire ;
Et je perdrois le mien si quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir penchât au refroidissement
Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colère :
On est trop criminel quand on peut vous déplaire ;
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moi qui connois le fond de son courage,
Et qui n'ai jamais vu de fard en son langage,
Je tiendrois à bonheur que votre majesté
M'acceptât pour garant de sa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnoissance
Et de mon injustice et de son innocence ;
(*A Pymante.*)
Passons aux criminels.... Toi, dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche, scélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage ;
Attaque le plus fort un rival plus heureux ;
Et présumant encor cet exploit dangereux,
A force de présens et d'infames pratiques,
D'un autre cavalier corrompt les domestiques,

Prend d'un autre le nom, et contrefait son seing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confesse, et préviens les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Votre seule faveur a fait ma lâcheté.

(*Montrant Dorise.*)

Vous, dis-je, et cet objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte:
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous ou de Dorise?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, et m'imputer encor
L'attentat sur mon fils, comme sur Rosidor:
Car je ne touche point à Dorise outragée;
Chacun en te voyant la voit assez vengée;
Et, coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre; et, de peur d'un supplice,
On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroître innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel sinon manque d'effets;

Et sans l'âpre rigueur du sort qui me tourmente,
Vous pleureriez le prince, et souffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? J'ai tout dit, punissez.

ALCANDRE.

Est-ce là le regret de tes crimes passés?
Otez-le moi d'ici, je ne puis voir sans honte
Que de tant de forfaits il tient si peu de compte.
Dites à mon conseil que pour le châtiment
J'en laisse à ses avis le libre jugement;
Mais qu'après son arrêt je saurai reconnoître
L'amour que vers son prince il aura fait paroître.

SCENE VI.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, DORISE.

ALCANDRE, *à Dorise.*

Viens çà, toi, maintenant, monstre de cruauté,
Qui joint l'assassinat à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la reine déçue
Avoit n'aguère au rang de ses filles reçue.
Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'enfer
Se rendit ton complice et te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour dans ce bois trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture.

Mille jaloux serpens qui me rongeoient le sein
Sur cette occasion formèrent mon dessein ;
Je le cachai dès-lors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux duel où le triste Arimant
Laissa son corps sans ame, et Daphné sans amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent notre ame en telle frénésie,
Que la raison qu'aveugle un plein emportement,
Laisse notre conduite à son déréglement ;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si foibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend
Sous votre bon plaisir sa défense entreprend ;
Innocente, ou coupable, elle assura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie ;
Ta prière obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis ; relève-toi, Dorise,
Et va dire par-tout, en liberté remise,
Que le prince aujourd'hui te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante, et des rigueurs des lois.

DORISE.

Après une bonté tellement excessive ;
Puisque votre clémence ordonne que je vive ;
Permettez désormais, sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglés et plus sains :
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je fasse ma retraite avecque les vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après m'être obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur te va rendre assez considérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois et qui me doit la vie.
Fais-le voir, cher Clitandre, et tourne ton desir
Du côté que ton prince a voulu te choisir ;
Réuni mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,

Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des pensers qui ne sont dus qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, et je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées,
Que je lui veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous, j'apperçois notre blessé qui vient.

SCENE DERNIERE.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE, *à Rosidor.*

Au comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'es-tu point satisfait? que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, sire, et, pour remercîmens,
Nous offrir l'un et l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toi quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahison des siens.
Le prince heureusement l'a sauvé du supplice;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avoient juré ta mort:
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort;

Et, ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le savez, le cœur me l'avoit dit;
Et si peu que j'avois près de vous de crédit,
Je l'employai dès-lors contre votre colère.
(*à Clitandre.*)
En moi dorénavant faites état d'un frère.

CLITANDRE, *à Rosidor.*

En moi d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE, *à Caliste.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre;
Si mon crime.....

CALISTE.

Ah! ma sœur, tu me prends pour une autre
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tâchera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, et que je veux,
A qui, pour réparer sa faute criminelle,
Je défends désormais de se montrer cruelle;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN DE CLITANDRE.

Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de Mélite m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt-quatre heures. C'étoit l'unique règle que l'on connût en ce tems-là. J'entendis que ceux du métier la blâmoient de peu d'effets, et de ce que le style en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avoit les vraies beautés de théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière, c'est-à-dire dans ces vingt-quatre heures, pleine d'incidens, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout ; en quoi je réussis parfaitement. Le style en est véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes, comme dans cette première ; mais ce n'étoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scène en dût être entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si désordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers acteurs. Rosidor et Caliste sont ceux qui le paroissent le plus par l'avantage de leur caractère et de leur

amour mutuel : mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril ; et ce qu'ils disent au troisiéme et au cinquiéme ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorise y ont le plus grand emploi ; mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont même le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, et les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, et ne parle pas même à cette maîtresse dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquiéme acte languit comme celui de Mélite après la conclusion des épisodes, et n'a rien de surprenant, puisque dès le quatriéme on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encore plus étrange que celui d'Éraste, et dont on n'a garde de se défier.

Le roi et le prince son fils y paroissent dans

un emploi fort au-dessous de leur dignité. L'un n'y est que comme juge, et l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut ; aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une règle qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et généralement un homme d'autorité, peût paroître sur le théâtre en trois façons, comme roi, comme homme, et comme juge ; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paroît comme roi seulement quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son trône, ou de sa vie qu'on attaque pour changer l'état, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière ; et c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, et Phocas dans Héraclius. Il paroît comme homme seulement quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril pour son état ; et tel est Grimoald dans les trois premiers actes de Pertharite, et les deux reines dans Don Sanche. Il ne

paroît enfin que comme juge quand il est introduit sans aucun intérêt pour son état, ni pour sa personne, ni pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce poëme et dans le Cid ; et on ne peut désavouer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi l'on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs ; mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second ou du troisième ordre. Il peut paroître comme roi et comme homme tout à la fois quand il a un grand intérêt d'état et une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune, et Nicomède dans la tragédie qui porte son nom ; et c'est, à mon avis, la plus digne manière et la plus avantageuse de mettre sur la scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'être représentés par les premiers acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un

roi paroisse comme homme et comme juge, avec un intérêt de passion pour lui, et un soin de régler ceux des autres, sans aucun péril pour son état : mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie que j'ai introduits, l'un dans Polyeucte, et l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, et l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paroître comme hommes, agit si foiblement qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un et l'autre de conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital ; et qu'ainsi on peut dire en rigueur qu'ils ne paroissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, et comme juges qui par cette crainte dominante condamnent ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les monologues sont trop longs et trop fréquens en cette pièce ; c'étoit une beauté en ce tems-là ; les comédiens les souhaitoient, et croyoient y paroître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun ; et vous n'en

trouvez point dans Pompée, la suite du Menteur, Théodore, et Pertharite, ni dans Héraclius, Andromède, Œdipe, et la Toison d'or, à la réserve des stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans Mélite ; il comprend un château d'un roi avec une forêt voisine, comme pourroit être celui de Saint Germain, et bien éloigné de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.

Fin du tome premier.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

Épitre dédicatoire de Voltaire à MM. de l'Académie Françoise, Pag. 1.

Avertissement du Commentateur, sur l'édition de 1774, 3.

Réponse à un Détracteur de Corneille, 7.

Réponse de l'Auteur des Commentaires à un Académicien, 9.

Vie de P. Corneille, par Bernard de Fontenelle, 15.

DISCOURS SUR LE POEME DRAMATIQUE.

Ier Discours. De l'utilité des parties du poëme dramatique, 41.

IIe Discours. De la tragédie, et des moyens de la traiter selon le vraisemblable, ou le nécessaire, 96.

IIIe Discours. Des trois unités; d'action, de jour, et de lieu, 159.

Avertissement du Commentateur sur les Comédies de Corneille, 193.

MÉLITE, COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Épître dédicatoire à M. de Liancour, 197.

Préface de Corneille, 199.

Acteurs, 200.
Examen de Mélite, 296.

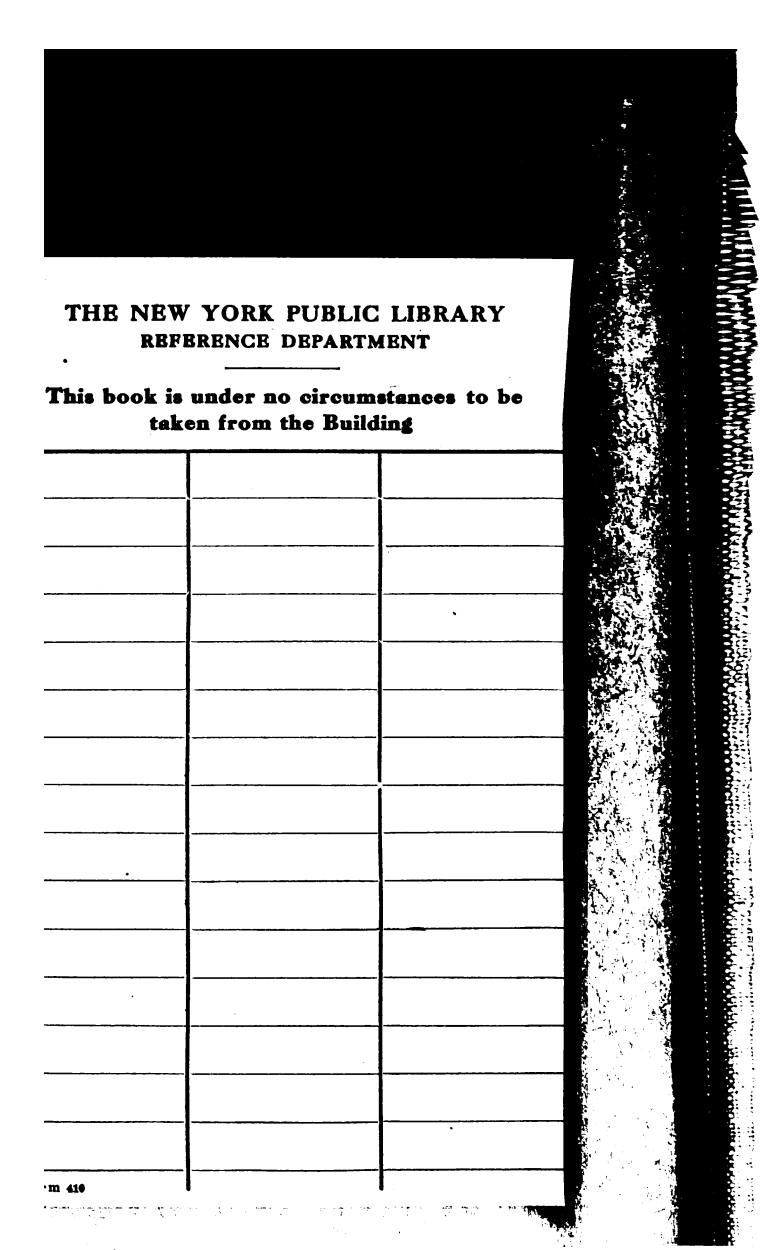
CLITANDRE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Épitre dédicatoire au duc de Longueville, 303.
Préface de Corneille, 307.
Argument de Clitandre, 310.
Acteurs, 318.
Examen de Clitandre, 401.

Fin de la table du tome premier.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



m 410